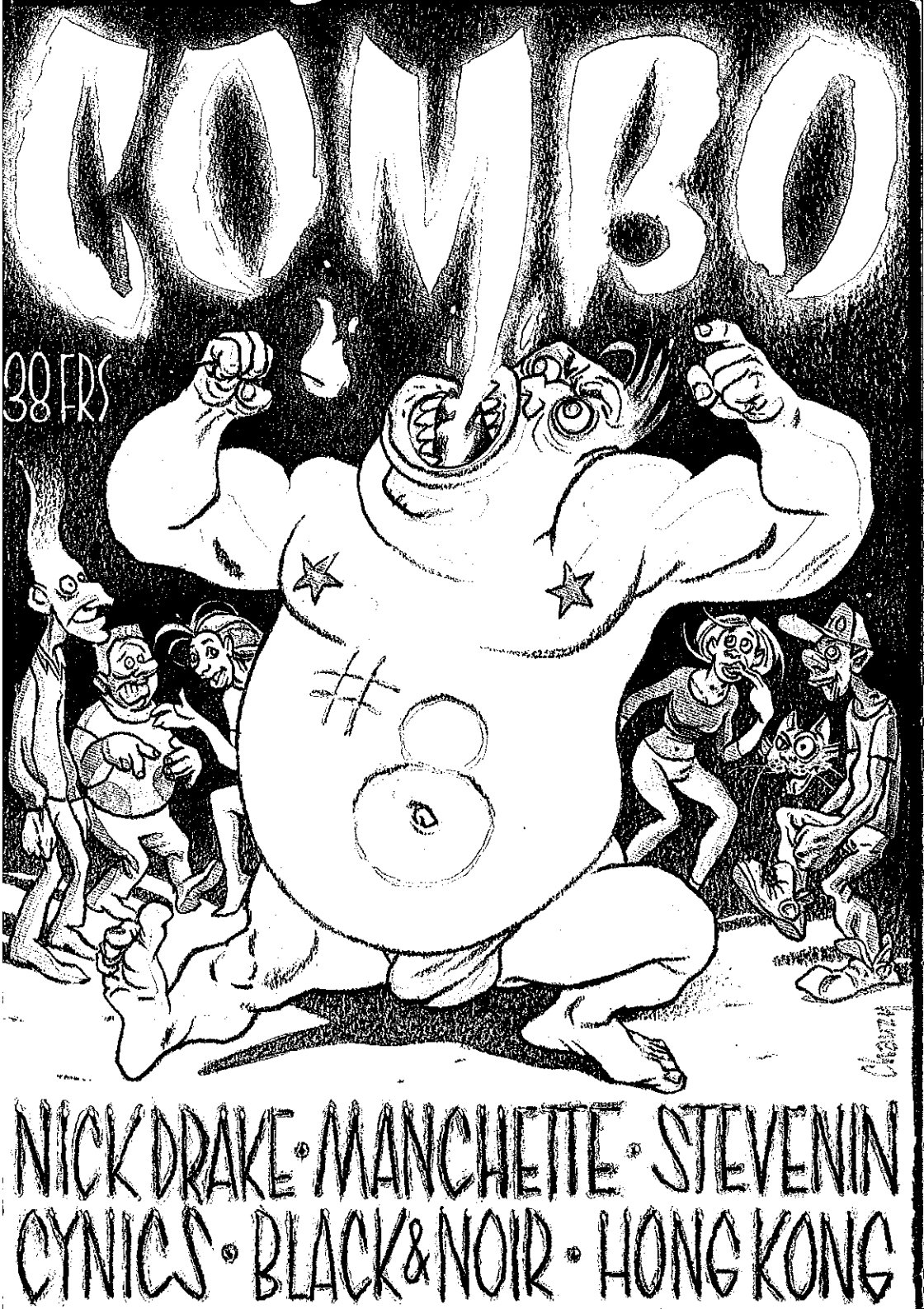

COMBO
38 FRS
#8
NICK DRAKE • MANCHETTE • STEVENIN
CYNICS • BLACK & NOIR • HONG KONG

N'AYEZ PLUS HONTE DE LIRE LES

EDITIONS BLACK MONY

TOUS NOS ENVOIS SONT EFFECTUÉS SOUS PLI DISCRET

COMBO !

Combo! #1: (Hiver 88 - Epuisé) Rock: Plimsouls - Maniacs - Wampas - Crypt * Littérature: Jackie Berroyer.

Combo! #2: (Printemps/Eté 89 - Epuisé) Rock: Plimsouls/P. Case - Mike Rimbaud - Shifters - Nineteen * Littérature: Marc Villard - Stephen King.

Combo! #3: (Automne 89 - 35 Frs pc) Rock: Thugs - Kinks - Lindsay Hutton * Littérature: James Ellroy - JB Pouy.

Combo! #4: (Printemps 90 - 35 Frs pc) Rock: Jonathan Richman - Kinks - Faf' Rock - Yo! Rappers * Littérature: Norman Spinrad - Richard Brautigan - H.Selby.

Combo! #5: (Eté 90 - 35 Frs pc) Rock: Milkshakes/Headcoats - Mike Rimbaud - Cramps - Best/Rock & Folk/Subrock/ Inrockuptibles + Littérature: Polar Usa - "Images Interdites" - JC Chauzy.

Combo! #6: (Automne 90 - 40 Frs pc) Rock: KRS one - Wampas - Mars Bonfire - E. Chadbourne - Rap - Shimmy Disc + Litterature: Fredric Brwon - Robert Pinget + **CD SINGLE INCLUS**: Mike Rimbaud - Vindicators - Mega Reefer Scratch.

Combo! #7: (Hiver 90/91 - 40 Frs pc) Rock : Beasts Of Bourbon - Fugazi - Husker Du - IAM - Devil Dogs - P. Eudeline + Litte-rature: Bertrand Delcour - Paul Hart + **CD SINGLE INCLUS** : Maniacs - Devil Dogs - Beasts Of Boubon - Shaking Dolls - Wampas.

ABONNEMENTS

«Classique»: 130 Frs = 4n° + 1 cadeau au choix :1 CD/K7 du «69» des **Maniacs** ou 1 cd/k7 «Banned In Usa» de **2 Live Crew** ou 1 «Polar Usa».

«Soutien» = 200 Frs (idem au-dessus + 1 ancien n° de Combo!).

HORS SÉRIE

Cramps (Hiver 89/90 - HS01 - épuisé) 116 p. - 30 photos rares ou inédites - couverture quadri. (Format Combo!). Rééditon en 92.

Fleshtones/Plimsouls (Hiver 91/92 - HS02 - à paraître - 55 Frs p.c). 116 p. environ. Fac-similé de Combo! #1 & #2 pour les Plimsouls/Peter Case. Totalement inédit pour les Fleshtones. (Format Combo!). Commandable dès à présent.

COLLECTION HOMICIDE

COLLECTION DE POLARS - 140 PAGES ENVIRON.

Fredric Brown: "Meurtres en filigrane" (H01). Paru à l'origine dans la Série Noire (1963) (50 Frs pc).

Fredric Brown: "Ça ne se refuse pas" (H02). Paru à l'origine dans la Série Noire (1963) (50 Frs pc)

Recueil "Homicides" (H03). 10 Nouvelles rares ou inédites de JP Manchette, Joe R. Lansdale, A. Héléna, B. Traven, N. Spinrad, M. Villard, JB Pouy, B. Delcour, Y. Bourg, E. Heilmann. Illustré par Di Rosa, S. Maury, S. Blanquet, Captain Cavern, P. Huger, Efflam, E. Heil-mann, Y5P5, JC Chauzy, Emmanuelle B. (70 Frs pc).

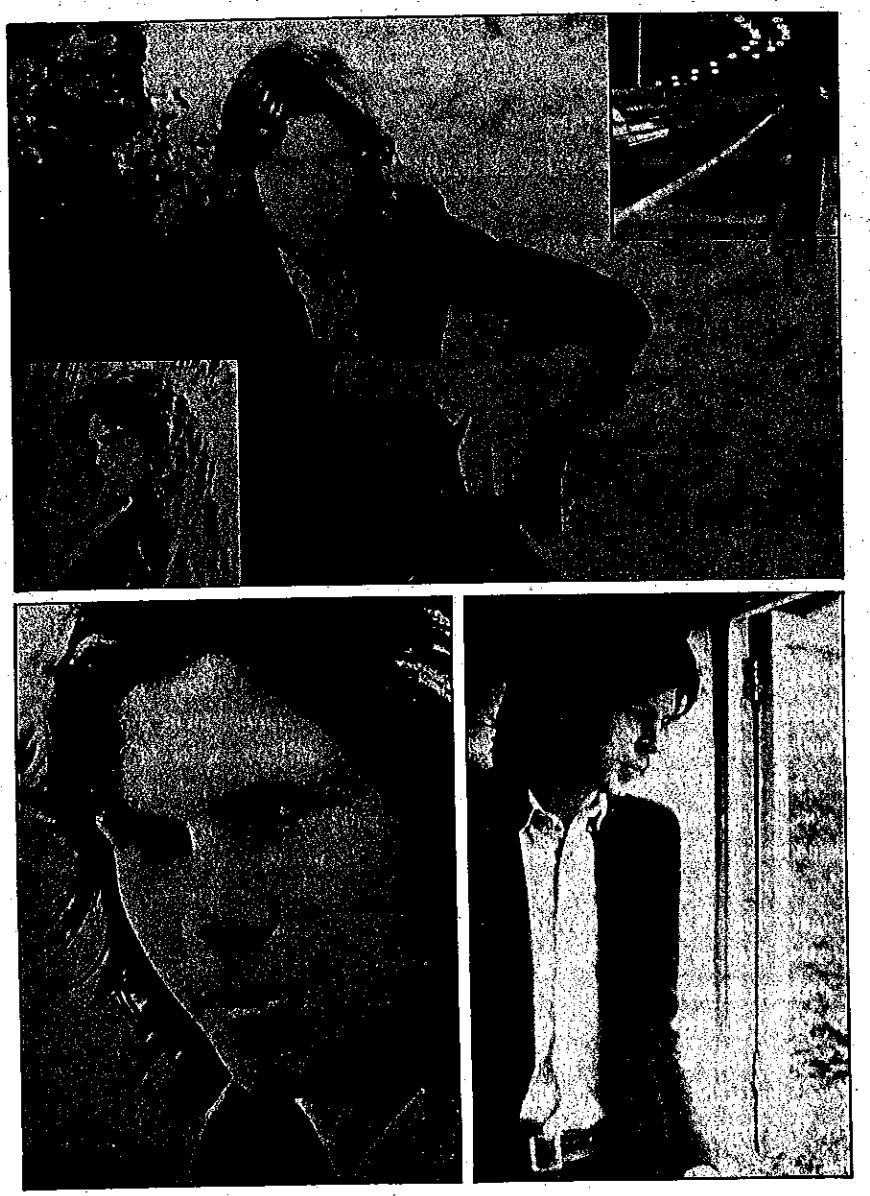
✍ EDITIONS BLACK MONY
BP 576 • 75027 PARIS CEDEX 01

SOMMAIRE COMBO! #8

05. NICK DRAKE
07. JEAN-PATRICK MANCHETTE
15. CYNICS
23. JEAN-FRANÇOIS STEVENIN
29. BLACK & NOIR - LE LABEL
41. APOCALYPSE JAUNE (CINE HONG KONG)
53. PARIS TETE DE MORT
61. COMBO! *MADAME*

Adresse pour toute correspondance : BP 576 - 75027 Paris Cedex 01 • **Abonnement:** 130 Frs soit 4 numéros ou 200 Frs Abonnement de soutien • *Combo!* est édité par les **Edtions Black Mony** SARL au capital de 50000 Frs. Siège Social : 127 Rue Amelot 75011 Paris • Responsable de la publication: Yannick Bourg • Imprimé par Rotographie (Montreuil/Bois) • **Tarifs publicitaires** sur demande au 40.26.46.53 • **Dactylos Rock :** Nicolas Richard - Philippe Catinat - Magoo 1 - Jean Luc Manet - Eric "Woody" Sourice - Quelou - Jerome "Gay vegetable" Dupin - Yannick Bourg - ProvocKmaN - David Dufresne - Ronan Omnes • **Pinceau Rolls :** Philippe Huger - Thierry Guitard - JC Chauzy - Stephane Blanquet • **Credits Photos :** Steve Magee (p.16 & 17) - Magoo 2 (p.25) - Albert Fressaix (p.31) • **Aide Technique & Composition:** MediaPro (42 46 54 59) • **Thanx:** Emmanuelle B., mon cœur - Mona, mon sang - Isabelle Bézard - Marco (Appleboy) - Coco Schmischmi - Lux & Ivy - Niqueman - Get Batards Busy - Les asticots de Stebé - Eric O. - Arnaud Antier - Christophe Michel - Stéphane S. - Philippe Le vendéen • Ce numéro est **dédié** à Rob Tyner - Vince Taylor - Johnny Thunders - Franck Capra et à Caroline "Passé" Parmentier.

COMBO! #8 - REVUE SAISONNIERE - AUTOMNE 91



ENTRE TRISTESSE & ETERNITE LES FANTOMES DE NICK DRAKE

PAR PHILIPPE CATINAT

Nick Drake n'était pas à proprement parler un rocker. Il n'est pas né dans la misère, n'a pas connu la poisse et possédait même de fortes chances de réussir sa vie. Seulement, il avait en lui une infinie tristesse qui ne le quittait jamais et lui mettait les émotions à fleur de peau. Ce perpétuel mal de vivre a servi de canevas à une oeuvre intense, toute personnelle et émouvante. Immortelle aussi car, bien qu'ignoré de son vivant, le temps n'effacera pas les traces de ce créateur unique, auteur-compositeur-interprète hors modes, oiseau rare comme la rock-music en déniche, au mieux, un par décennie.

FIVE LEAVES LEFT

De nationalité anglaise, né en 1948, Nick Drake passe son enfance et son adolescence au sein d'une famille aisée. Passionné de littérature et de sports, il apprend la guitare, digère ses influences folk et blues et écrit ses propres compositions, empruntes de références aux poètes français et scellées par l'immense sentiment de solitude qui l'habite. Remarqué par le producteur Joe Boyd, il signe chez Island en 1968 et sort un premier album, *Five Leaves Left* , recueuil de chansons calmes et mélancoliques aux structures inhabituelles, étonnamment matures pour un garçon de 20 ans. Sa musique ne tient qu'à un fil, soutenant avec délicatesse des confessions intimes dévoilées d'une voix chaude et pudique, toujours parfaitement posée. Les arrangements sont sobres: guitare acoustique ou électrique légère, piano, cordes aériennes et une absence quasi-totale de rythmique. Pas de poudre aux yeux, la profondeur fascinante de l'univers de Nick Drake se suffit à elle-même. Et il n'est que d'entendre "Cello song", "Thoughts of Mary Jane" ou "Fruit tree" pour se rendre à l'évidence: cet album est habité. Un coup d'essai qu'il est permis de considérer comme LE coup de maître Drake tant l'ensemble est fort, original, sans équivalent. D'ailleurs, la critique de l'époque ne tarit pas d'éloges sur *Five Leaves Left* ; mais les ventes ne suivent pas. Une oeuvre sans doute trop intimiste, manquant d'exhibitionnisme et de bruit pour une période particulièrement extravertie. Suite à la sortie du disque, Nick Drake tente de donner quelques concerts mais revient traumatisé par l'expérience, par tous ces gens qui ne l'écoutent pas. Jamais il ne remontera sur une scène.

BRYTER LAYTER

Il s'installe seul dans un appartement londonien et, en 1970, dispose du matériel pour

enregistrer *Bryter Layter* , son deuxième album. L'inspiration sort toujours de la même veine, mais continuité ne veut pas dire répétition: pour rendre moins solennelles les compositions toujours marquées par le sceau du pessimisme, Joe Boyd a invité les musiciens du groupe progressif Fairport Convention et John Cale, l'ex-Velvet Underground. Et il est vrai que le son du disque semble plus joyeux, grâce notamment à la présence d'éclairs de sax et de flûte, d'un piano aux accents jazzy et d'une batterie discrète. Comme sa voix, toujours calme et prenante, l'âme triste et torturée de Nick Drake n'a pas varié d'un pouce; les mélodies hantées, de "Hazey Jane" à "Northern sky", ont simplement changé de décor. L'album est subtil, beau, le sommet du jeune anglais affirmeront certains.

Pink Moon

Le succès, lui, se fait toujours attendre. Drake est déçu. Fragile moralement, il se renferme un peu plus sur lui-même, tombe dans une profonde dépression qui annihile, pendant plusieurs mois, ses capacités de compositeur. C'est en 1972 seulement que, poussé par Chris Blackwell (le PDG d'Island), il retourne en studio pour *Pink Moon* ,
son ultime album. Court, dépouillé jusqu'à l'austérité, avec juste la voix et une guitare acoustique en guise d'accompagnement, il est enregistré en deux nuits, sans overdubs. L'ambiance qui s'en dégage est désespérée, souvent morbide. Cette "lune rose" n'a rien d'une fantaisie. Elle se révèle difficile d'accès mais poignante et majestueuse, donnant le frisson par instants. Drake n'a d'ailleurs pas le courage de remettre les bandes en mains propres aux responsables d'Island et les dépose dans la boîte aux lettres de la compagnie. L'artiste est au bord du gouffre, hypnotisé par la beauté horrible du précipice.
Après *Pink Moon* , vidé, insomniaque, il retourne vivre chez ses parents et entame un traitement psychiatrique. Les mois passent. Peu à peu, sa dépression se fait moins oppressante. Nick Drake reprend lentement goût à la vie, recommence à composer, enregistre même quatre chansons. Mais, un matin de novembre 1974, sa mère le retrouve mort dans son lit, suite à un excès d'antidépresseurs. Suicide ? Nick n'a pas laissé de mot d'explication; de plus, il semblait aller mieux. Accident ? Il connaissait bien les dangers de ce genre de médicaments. Une explication rationnelle à sa mort reste toujours à donner.

Quoiqu'il en soit, Nick Drake et son visage d'adolescent ont 26 ans pour l'éternité.

La saga de l'artiste s'arrête là, marquée par la solitude et l'angoisse, mais aussi par trois pierres hors normes dans l'édifice souvent convenu et balisé de la rock-music, trois LP uniques, sans arrière-pensée commerciale, qui bouleversent comme à la première heure, bien des années après leur conception. Nick Drake n'était pas de ce siècle, il vivait hors du temps et créait des éclairs de beauté triste sur une musique fragile. Ses albums magiques dégoulinent de spleen mais ne font pas pleurer. Ils sont trop pleins d'Ame pour cela.

Les trois albums sont disponibles en CD "Série économique". On peut aussi se procurer la compilation Heaven in a wild flower (Island , 1985, CD ou vinyl) couvrant l'ensemble de la courte carrière de Nick Drake ou, infiniment mieux , l'intégrale Fruit tree (Hannibal Records, 1986, vinyl uniquement), un coffret comprenant quatre albums (les trois originaux avec leur pochette + un LP entier d'inédits, tous de grande qualité) et un beau livret (texte sur Drake, photos rares et paroles des chansons).

JEAN PATRICK MANCHETTE, LA POSITION DU ROMANCIER NOIR SOLITAIRE.

Interview par Yannick Bourg.

Je dois beaucoup à cet homme. Il m'a appris à lire, et pas seulement des ouvrages policiers policés à destination ferroviaire, quand, inlassablement, chaque mois dans feu Charlie Mensuel, il chroniquait et notulait en dégageant des pans radieux d'intelligence provocatrice de cette littérature dévoyée. Comme il l'expliquait dans sa dernière chronique: *"Ce qui m'intéressait (...), c'était d'exposer, illustrées d'exemples, quelques idées sur le genre, sur les rapports qu'il entretient avec la totalité."*

Une totalité qu'il s'est efforcée de fragmenter (comme les bombes) en choisissant minutieusement ses cibles: les affres d'un cadre dans un monde qu'il ne maîtrise plus ("Le petit bleu de la côte ouest"); les tentations terroristes d'une poignée de perdus ("Nada"); le tueur et l'organisation du crime ("La position du tueur couché"); un ex-CRS, Eugène Tarpon, devenu détective privé qui s'éveille, lui, peu à peu, aux réalités tragiques de la société ("Morgue pleine", "Que d'os!"); plus "Laissez bronzer les cadavres" (avec Bastid), "L'affaire N'Gustro", "O dingos, O châteaux!", "L'homme aux boulets rouges" (avec Susmann), tous disponibles en Série Noire ou réédités en Carré Noir ou Folio Noir; et encore "Fatale", hors S.N. chez Gallimard.

Dix tirs qui ont fait mouche. Et dans l'attente fébrile d'une onzième détonation, je relis!

Vous manifestez une retenue, ou une gêne, à évoquer les métiers "artistiques" et l'art "industriel" par une mise entre guillemets. Le refuge dans ces disciplines, comme vous l'avez dit, en est-il toujours un?
Je méprise l'Art contemporain qui arrive après la mort historique de l'Art et en est réduit à se présenter comme nouveau quand il répète lourdement Dada ou les quelques trouvailles du surréalisme. Cette position contre l'Art n'a ni originalité ni nouveauté, elle non plus, puisque ce sont les avant-gardes artistiques radicales de l'immédiat après-guerre (mondiale n°2) qui l'ont développée avant même de fusionner dans l'I.S. sur un programme de suppression-réalisation de l'art (construction de situations). J'ai découvert ce courant radical en découvrant la revue *Internationale situationniste* vers 1965. Je n'ai pas tout compris tout de suite, là-dedans; je suis encore loin d'en avoir tout compris aujourd'hui, près de 20 ans après l'autodissolution de l'I.S., mais je me sens d'accord avec le peu que j'ai compris, sauf peut-être une éventuelle tendance au panlogisme chez certains situs et surtout certains pro-situs.
Quant à "l'art industriel", l'expression est évidemment empruntée à Flaubert (en particulier *L'éducation Sentimentale*, certes) et, selon le contexte, je l'utilise de manières un peu

diverses pour désigner 1° l'immonde industrie du divertissement, en soi; 2° la même en tant qu'elle s'est fondue dans le *melting pot* de la culture-marchandise et s'y est dégueulassement mélangée avec les beaux arts du passé et les arts populaires du passé, le résultat d'ensemble méritant d'être appelé "culture" tout court depuis qu'un Malraux a créé des maisons pour cela, et encore d'avantage depuis qu'un Jack Lang (ou n'importe quel sociologue américain ou moldave, ne soyons pas chauvins dans l'exécration) jabote sur cette "culture" qu'il approuve fort de même Homère, Sade et Madonna, etc.; 3° la même en tant que certains individus talentueux et furieux ont choisi de la pratiquer d'une manière contestataire et antisociale (exemples: Dashiell Hammett auteur de polars, George Orwell auteur de romans sociaux et de romans d'anticipation scientifique, Philip K. Dick auteur de spéculative fiction: cette manière de déborder l'ennemi par une aile est comparable au superbe mouvement de la cavalerie de Condé à Rocroi, et mérite autant d'éloges, et plutôt plus).

Le choix que j'ai fait de pratiquer l'art industriel, i.e. de publier dans l'industrie du divertissement, découle normalement d'une conviction (l'histoire de l'Art est finie) et d'une espérance (ne pourrait-on répéter la hardie manoeuvre de Hammett, Orwell, Dick, et porter la contestation dans les banlieues de l'esprit?). Outre que ma propre manœuvre a été bancale car mes travaux étaient tout à fait récupérables par la culture (au sens de Jack Lang), mes espérances trop passives étaient liées à un "pronostic favorable" quant au développement de la révolution sociale après 1968. On sait que les mesures contre-révolutionnaires de l'ennemi, commencées petitement par le putsch discret de novembre 1975 au Portugal, ont continué par la "transition démocratique" espagnole de 1976, les *blitz* contre l'autonomie prolétarienne en Italie dans les trois années suivantes, et puis ont été transférées à l'Est en décembre 1981 en Pologne avec l'"état de guerre" de Jaruzelski, après quoi le laboratoire polonais, soigneusement étudié pendant six ou huit ans par le "camp" stalinien, a débouché sur la spectaculaire "démocratisation" d'Europe centrale et la réformation d'URSS, pendant que la bureaucratisation de l'Occident triomphait, de sorte que jusqu'à Nouvel Ordre (Mondial) a triomphé dans les pays avancés la démocratie spectaculaire couplée avec le despotisme des lobbies pendant qu'on laisse crever le Tiers-monde, qu'on "tiers-mondise" et qu'on "libanise" tous les territoires civilisés où se posent d'insolubles problèmes de gestion politico-militaire, et en attendant que l'Economie démente en finisse progressivement, mais vite et assez complètement, avec l'espèce humaine et les autres espèces vivantes auxquelles nous sommes habitués depuis quelques millénaires.

Pardonnez-moi cet *excursus*, mais ça éclairera la suite, et puis ça dégage les bronches.

Quoi qu'il en soit, parlant d'art industriel, je souhaitais manœuvrer comme un Hammett. Mais j'étais un cavalier plus maladroit, et la situation était plus propice à la récupération. Les ouvertures du "néopolar" ont été progressivement conquises par des littérateurs (d'Art) ou bien des racketeurs stalino-trotskystes gorbarchévophiles. A mesures qu'ils se développaient, je ralentissais. Depuis 1980 ils sont florissants. Depuis 1980 j'ai cessé de publier. (A six mois près.)

Quant au "refuge" offert par l'industrie du divertissement, il ne m'intéressait donc que comme base d'infiltration, non comme refuge. Quand j'ai vu que je n'étais plus capable d'opérer derrière les lignes ennemies avec des romans noirs, j'ai laissé tomber.

J'ai continué un peu les travaux de scénariste de cinéma (et, une fois, de télé) parce que c'est bien payé et il y a la joie éphémère du boulot à deux ou trois, contre des contraintes d'argent et d'idéologie. Mais dès le début ces contraintes étaient pénibles. Elles sont devenues intolérables, sauf exception (j'ai fait avec Juan Bunuel un petit téléfilm dont je suis content; le producteur a voulu que nous changions tout le scénario, mais, coup de boll il s'est rappelé soudain qu'on tournait quinze jours plus tard, le scénario est resté comme Juan Bunuel et moi voulions; il est redoutable de dépendre de tels coups de bol). Bref, dans l'audiovisuel, dans le polar, il n'y a plus de refuge formel. Il reste le talent individuel, isolé en rase campagne devant l'artillerie et l'aviation ennemies. Je suis tout à fait sûr que j'ai un certain de deuxième ordre, mais son utilisation se heurte à la puissance de feu du Nouvel Ordre Culturel.

***"Le polar classique est le contraire du kitsch: un style; et, dans l'industrie des styles romanesques, le dernier"* avez-vous déclaré dans Polar #27 (2° période). Un polar "non-classique" est-il concevable et si oui, comment?**

Le roman noir américain d'avant la 2° guerre mondiale est notamment un objet stylistiquement dégraissé au maximum, donc, oui, "le contraire du kitsch" même si on adopte maintenant cette forme, et à condition qu'on l'adopte avec sa pureté. C'est simple comme un sonnet — quoique plus aléatoire formellement, et plus long. Si l'on veut critiquer le monde actuel (et que pourrait-on vouloir d'autre quand on écrit? — même si cette critique n'est pas tout ce qu'on fait, ou bien on écrirait seulement des essais, mais déjà dans un essai ou même un slogan se pose la question du Beau... "Y a-t-il une vie avant la mort" (Belfast) est un bon exemple, célèbre, d'unité entre le contenu et la beauté formelle, je suis partisan du réalisme comportementaliste dégraissé. Un polar "non-classique" ne me parait concevable qu'à partir des exemples qu'en donnent un Umberto Eco, un Brautigan, le *Cherokee* d'Echenoz, etc. Je trouve Echenoz marrant, soit dit en passant, mais d'une manière générale le polar non-classique n'est pas formellement un roman noir, donc il n'est pas un roman noir du tout, c'est un polar kitsch, *contradictio in adjecto*, je n'en ai rien à secouer à priori, c'est des romans, certains auteurs m'inspirent de la sympathie (Echenoz), d'autres non (le sémioticien démochrétien Eco m'inspire de la haine).

Le seul "polar non-classique" que j'apprécierais, somme toute, serait du genre de ce à quoi je travaille: le décharnement formel du roman noir doit maintenant être mis au service d'une réalité nouvelle, et laisser sur leur cul les polareux littérateurs et les polareux stalino-g... ...listes. Vivre et écrire dans les banlieues (Lyon, par exemple) tombe malheureusement en dehors de mes capacités ordinaires. C'est la seule voie intéressante ouverte au roman noir français actuel. Il l'évite, bien sûr. Hammett, Orwell, Dick, quelqu'un devrait prendre la suite, même timidement, et les gens de haut goût oublieront les clowneries actuelles sur la "subversion du texte". Bien sûr je peux apprécier des gens qui sont catalogués "polareux hors polar", mais je vois qu'ils sont généralement des hemingwayens, parfois affublés de l'étiquette "minimaliste". J'aime bien quelqu'un comme James Crumley, mais toute cette ratatouille sur les labels est inepte.

Dernier cas, certains avant-gardistes sont passés au polar. On ne peut que leur dire bravo, sauf qu'en général ils s'emmêlent les pinceaux dans leurs entrailles qui pendent.

Dans Polar #26, vous donnez une bonne définition de l'écrivain de polars en évoquant votre travail de traducteur pour le *Kahawa* de Westlake: *"On n'a pas le souci d'inventer l'intrigue ni la péripétie, ni de tisser les détails de l'action autour d'un centre secret qui en gouverne le rythme."* Techniquement, comment procédez-vous? Qu'est-ce qui précède à l'élaboration du roman et "justifie" le passage à l'acte? Quel est la part du jeu intellectuel et de l'émotion?

La partie la plus intéressante de la réponse est dans la question. Le reste, c'est des détails. Techniquement, je pars généralement d'une idée vague, et je cherche une structure romanesque noire usagée qui peut servir à l'écrire. Le terrorisme? Pour ou contre ou ne sait pas? OK, je vais faire ça, ce sera un kidnapping préparé comme un coup du truand

Parker héros de Richard Stark, et les flics donneront l'assaut à une fermette de Seine et Oise parce que c'est la scène d'action la plus con du monde. Mais tout est réorganisé, certes, "autour d'un centre secret qui gouverne tous les détails". Quant au passage à l'acte, si je savais comment il se fait, je le provoquerais deux fois par an et je serais l'auteur de vingt romans. Pour *Nada*, puisque c'est ce dont je parle, je me trouvais à la moitié de la rédaction quand Pierre Overney a été flingué. J'étais, je suppose, "en prise" sur l'actualité. Le problème est de saisir les tendances durables d'une période. *Nada* en a saisi certaines, mais je n'ai pas vu ce que le terrorisme pouvait devenir, allait devenir, avait commencé de devenir. Du côté des manipulations, des "taupes" et des repentis, j'ai esquissé des éventualités mais elles ne sont pas le "centre secret" du livre.
Dans un roman, je ne sépare guère le "jeu intellectuel" et "l'émotion". Comme un ébéniste qui veut faire un beau meuble, il me faut autant de savoir technique que possible, mais mon but est le beau meuble. Distinguer cette fin et ces moyens est un exercice de philosophie morale qui risquerait d'être long pour aboutir seulement à la conclusion qu'il est bon d'avoir de la technique, mais que ça ne sert à rien si on est un vil roublard: on aboutira à un ouvrage roublard, la technique gâchée ne sera plus un style mais un maniérisme, l'objet sera moche, l'émotion absente.

Et: *"La vérité du polar "hard-boiled", c'est qu'il doit non seulement avoir été le roman de la misère moderne, mais devenir la misère moderne du roman. Il ne veut rien avoir de poétique, sauf ironiquement."* (in Polar #27). Pourquoi la misère moderne du roman; là encore, une richesse moderne est-elle impossible?
La phrase que vous citez s'opposait aux contempteurs de l'"écriture blanche" qui réclamaient de la poésie subversive. Je revendiquais le réalisme désespérant face à l'absence totale de richesse dans la réalité matérielle, et contre toute tentation de compenser la misère de ce monde avec un au-delà artistique. Je n'ai rien contre la poésie subversive telle que la pratiquent des émeutiers, mais je redoutais qu'au nom de la poésie on voulût mettre dans le même sac *La moisson rouge* et Marguerite Duras. Le réalisme désespérant de Hammett vise à "colérer le peuple". Duras, non. La "richesse moderne" est ténue, elle survit dans les interstices de certaines existences individuelles (et ça peut être l'excellence d'un livre, et même peut-être d'un roman), mais dans l'ensemble elle reste à conquérir par le renversement de toutes les lois.

Une de vos obsessions, c'est: *"le problème du cliché est le problème le plus aigu de la littérature de* genre." On n'échappe pas, ou plus, au cliché?
Le problème du cliché langagier est une "question de cours" de la littérature depuis Flaubert au moins. Il est aggravé dans les romans "de genre", et dans l'industrie du divertissement en général, parce que cette industrie veut des clichés, rien que des clichés, et pas n'importe lesquels en plus. Ce à quoi l'on n'échappe plus, c'est à une lutte constante contre les clichés, tantôt par la force (viol des régles), tantôt par la ruse (ironie, soumission caricaturale aux régles, brusques excès de clichés, etc.). J'ai généralement préféré la ruse (intrigues conventionnelles mais bidouillés, phrases "nobles" soudain maculées par un gros mot ou vice versa, violences démesurées ou très elliptiques) parce que le viol manifeste de telle ou telle règle vous met aussitôt à découvert et vous taxer d'originalité littéraire artistique. On m'a quand même assez vite taxé du truc en question. Fatalitas! Non, sérieusement, ma part de succès littéraire se confond presque avec ma part d'échec.

Pour *Fatale* — hors Série Noire et atypique —, vous avez dit que le système d'interprétation du monde n'était pas le vôtre; quel est-il ou quels sont-ils (bien qu'on n'en change pas comme de chaussettes)?
Dans *Fatale* (et je crois l'avoir dit explicitement quelques années plus tard), la description socio-politique de la ville de province et une partie de sa population, cette description s'appuie sur les notions de marxisme dégénéré produit par la 2° internationale, et aggravé plus tard par la 3°, ("la bourgeoisie et ses laquais", la tueuse "déclassée" et "à la solde des capitalistes", le baron décavé comme "hobereau d'Ancien Régime *lumpenisé* "). C'est une caricature sociale, normalement associée à un style qui louche beaucoup vers les symbolistes (Huysmans et alii) parce que ce style a été contemporain de la dégénérescence du marxisme orthodoxe. Voilà un exemple convenable d'une insoumission aux règles du genre polar par un excès de soumission délibérée à des clichés idéologiques poussiéreux et à des manières d'écrire caduques.
Mon propre système d'interprétation du monde peut être qualifié, pour aller vite, de pro-situ ou néo-prositu, si on veut le juger sévèrement. Je suis généralement très intéressé, et rarement choqué, par ce que publient Debord ou l'*Encyclopédie des nuisances* ou quelques autres, quoique j'aie tâché de sortir de l'admiration automatique, aveugle, et stupidement passive.

Quels ont été vos rapports avec les situationnistes, pro-situs ou post-situs? Dans le volume 1 de la *Correspondance* des Editions Champ Libre, il y a un échange assez vif entre vous et Gérard Lebovici qui met en cause votre statut de récupérateur?
A part de rares échanges de lettres insignifiantes, je n'ai pas eu de rapports personnels avec l'I.S. ni aucun des groupes post-situs. J'ai eu quelques conversations avec Champ Libre en 73. Les échanges de lettres que vous mentionnez peuvent se passer de commentaires si on les lit attentivement. Dans mon échange avec Gérard Lebovici, on voit qu'il avait raison contre moi mais que j'ai refusé de la reconnaître sur le moment. Du point de vue des vétilles subjectives, peut-être puis-je ajouter que, n'ayant pas prêté attention à l'évolution de Champ Libre après mes brefs contacts de 1973, je tenais Lebovici pour un simple pro-situ, en 1977 encore; j'ai donc trouvé qu'il n'était pas en droit de m'insulter si énergiquement, ce qui m'a permis de négliger tout ce que son attaque avait de justifié.

Dans votre style comportementaliste à la 3e personne, j'ai noté deux intrusions troublantes du "je" (il s'est peut-être manifesté ailleurs, mais je ne l'ai pas relevé): dans le premier chapitre du *Le petit bleu de la côte ouest* et dans le dernier chapitre de *Fatale*; que signifie cette intrusion?
Les intrusions du "je" dans des romans comportementalistes à la troisième personne sont de brefs coups de force contre les règles, conformément à ce que je disais auparavant. Dans l'ensemble, c'est d'abord un banal rappel à la réalité: ceci n'est pas une pipe, c'est un roman écrit par un romancier, réveillez-vous deux secondes!
Dans *Fatale*, il y a deux intrusions du "je": quand elle a pris la prénom "Aimée" après s'être appelée Mélanie, le romancier écrit "c'est ainsi que je l'appellerai désormais". Le romancier déclare son amour pour cette personne qui avait tout d'abord été nommée la Noire (Mélanie). Le romancier manifeste aussi là sa toute-puissance, qui lui permettra à la fin de miraculer Aimée: mourante ou non, on ne sait pas, la noire Mélanie, étant Aimée, vêtue de rouge sang, monte vers la blancheur dans une lumière de gloire.
Soit dit en passant, revoici le symbolisme (des couleurs, en l'occurrence), d'autant que cet itinéraire du noir au blanc par l'intermédiaire du rouge sang est un itinéraire de combat contre le vert, qui est la couleur du mal en tant qu'il est 1° suplice (car couleur composée et non primaire comme le rouge, ni totalisante comme le blanc, ni non-couleur comme le

noir); 2° carrément mensonger sur les poubelles, de même qu'à Paris on voit des bennes vertes ornées de l'inscription "propreté de Paris" alors qu'elles véhiculent et signifient la saleté de Paris et que leur contenu est tout sauf vert bucolique; 3° la couleur de l'argent. Pardon pour cet exposé, je voulais juste indiquer que je suis un grand artiste plein de subtilité. Ouvrez le feu!

Vous aviez évoqué la reprise éventuelle du personnage de Tarpon, puis qu'après *La position du tireur couché* vous aviez recommencé 14 fois le premier chapitre du bouquin suivant qui devait être une réflexion sur le cinéma et l'image et de votre *"travail d'artiste alimentaire de masse"* (in Lire). Pourquoi n'avoir pas repris Tarpon et abandonné le suivant? Y a-t-il eu d'autres projets avortés et quels sont-ils? Enfin, comment a germé cette idée de *"comment diable en est-on arrivé là?"* ?

Tarpon ne se vend pas aussi bien que le reste de mes bouquins. Et je le reprendrai quand même un jour peut-être, mais j'ai d'autres préoccupations en ce moment, qui dépassent l'univers étriqué d'un détective privé calamiteux, quoique je l'aime bien.
Le bouquin avec "réflexion sur le cinéma et l'image" est un projet toujours vivace, mais intégré à présent à la série de volumes que j'envisage et dont il n'est pas le premier épisode.
Plusieurs autres projets ont ou sont "avortés" mais sont ou ont ressuscité comme futurs épisodes de la saga en question. C'est la question: "comment en est-on arrivé là?" qui les a ressuscités en les fédérant. Elle a "germé" parce que j'ai 48 ans et nous sommes dans un merdier mondial qui n'était pas ce qu'on pouvait espérer en 1968-74. Voir la réponse à la première question, l'*excursus* sur l'histoire moderne de 1975 à ces temps-ci.

SINCE SINCE SINCE SINCE

#1 . Août/octobre 1990 :
THE FABULOUS CADS - HAPPY DRIVERS - PERFECT KIDS - THE JET BOYS - LOUSBLAST - BACKSLIDERS - AMBULANCES - THE CRAMPS .....Epuisé

#2 . Décembre 1990/Février 1991 :
REAL COOL KILLERS - VULCAIN - TREPONEN PAL - DOMINIC SONIC - WITCHES VALLEY - WHOO WATCHIZ ZE WATCHMAIN ? - PENETRATOR - a tribute to the STOOGES + Concours (disques et K7 à gagner!!)...18 frs (p.c)

#3 . Mars/Mai 1991 :
GUANA BATZ - DIRTY HANDS - JIVE TURKEY - MOLODOI - LES THUGS - BLACK MARIA - SILVERFISH - CROAKS - blind test with THE JET BOYS - SEPULTURA - JEKILLS - MOTORHEAD .....20 frs (p.c)

#4 . Octobre/Décembre 1991 :
BIOHAZARD - TOY DOLLS - ROADRUNNERS - THE CRAMPS - BARRENCE WHITFIELD - RAVEN - BLACK FLAG - ANNIHILATOR - ELLIOTT MURPHY - STRAY CATS - LES PARESSEUX - HARD ONS - DAVY JONES LOCKER - JOE HELL - LAST CRACK - KILLERS 2 LA MORT - BRIAN JAMES - MASSACRA - TRASHMEN .....20 frs (p.c)

Règlement par chèque à l'ordre de SINCE

Adresse : BEE PEE ,1 place Geneviève 59000 Lille
TEKILA ,111 rue Oberkampf 75011 Paris



SINCE SINCE SINCE SINCE

Vous avez mentionné à plusieurs reprises dans d'autres entretiens votre agoraphobie passée; peut-on tisser un lien entre elle et votre silence?
Je ne vois pas de rapport direct. J'ai au contraire beaucoup travaillé et publié pendant mon agoraphobie, mon dernier polar, des articles, des scénarios de films. J'étais littéralement enfermé avec ma machine à écrire, que faire d'autre? Mais il est vrai aussi que j'avais le temps de ruminer lugubrement. Toutefois, c'est plutôt la fin progressive de la phobie aigüe (en 85 et 86) qui a contribué à me séparer quelque peu de l'écriture pour de banales raisons de mobilité retrouvée. Je me suis baladé, ça m'avait rudement manqué.

On connaît votre travail pour le cinéma, la T.V., la B.D. (*Les gardiens*)... mais vous vous faites plus rare — ou bien suis-je sous-informé; l'amateurisme a ses bornes — hormis les traductions de Westlake et celle, récente, de Ross Thomas (*Les faisans des îles*, Rivages/Thriller). Qu'avez-vous "accompli" pendant ces dernières années pour subsister?
J'avais des éconocroques. Un agoraphobe n'use guère ses chaussures, ne va pas au cinéma, etc. — il bosse et fait virer le blé à sa banque (où il ne peut pas aller le chercher, je plaisante à peine, je ne suis pas allé à ma banque pendant sept ans). D'autre part, même après la fin de la phobie, j'ai conservé des goûts relativement frugaux. La plupart des marchandises me débectent et sur ce point j'ai bien raison.
J'ai aimé le vrai luxe quand je l'ai rencontré, voici longtemps, dans une île exotique aujourd'hui ravagée par la guerre civile; je ne m'intéresse pas au faux luxe. Bref, des droits d'auteur accumulés et quelques petits travaux m'ont permis de "subsister" depuis 1985.

Vous avez trouvé le titre de la collection Chute libre et dirigé la collection Futurama aux Presses de la Cité, il y a eu *Mélanie White* (avec Serge Clerc) et l'adaptation des *Watchmen*; quels sont vos rapports avec la science-fiction?
J'ai été grand amateur de science-fiction depuis mon adolescence jusque vers 1975, et plus sélectivement ensuite. J'ai en vain tenté d'en écrire à plusieurs reprises, étant toujours bloqué par la nécessité que j'éprouve de décrire ce que j'ai sous les yeux. Je n'ai réussi à écrire que deux nouvelles touchant un peu à la s.f., dont *Basse fosse* qui est dans le recueil que vous avez publié ("Homicides", NDLR). Depuis quelques années, en causant avec Paul Buck (auteur notamment d'une novelization intéressante de *The Honeymoon Killers* — cet Anglais, poète avant-gardiste, est aussi auteur de textes (traductions ou originaux) pour Marc Almond dernière manière, et pour la nommée Melinda Miel, jeune talent encore obscur dans le genre rossignol ivre tango-rock arrangé par Carla Bley), nous avons élaboré un thème pour un roman en collaboration, puis constaté que nous n'arrivions pas à écrire "à quatre mains", et finalement nous comptons utiliser ce thème pour "fédérer" des nouvelles et de la bande dessinée à épisodes que nous écrirons séparément à partir du décor et de la situation que nous avons bâtis en commun. *Basse fosse* est dans une certaine mesure un prologue à cet hypothétique cycle d'histoires.

Pourquoi déclarez-vous dans Libération à propos de votre prochain livre qu'il est *"plutôt polar, mais pas de la Série Noire"*? Quelle est la distinction?
Mon prochain bouquin espère être le premier volume d'une série de thrillers commençant en 1956 mais couvrant davantage l'histoire moderne depuis 1975, telle que j'ai tâché de la décrire hâtivement (?) en réponse à la première question. Cette série espère ranimer divers projets avortés naguère (cf. plus haut, NDLR). Ça pourrait être des Série Noire, sauf pour deux raisons: 1° la Série noire me semble ne plus avoir de ligne littéraire

bien définie, je trouverais déboussolant de voisiner simultanément avec Robert B. Parker, Marie & Joseph, Lawrence Block, Syreigeol, etc. et en me demandant jusqu'où ira cette incohérence dans les années qui viennent (J'aime les auteurs que je viens de citer mais leur coexistence dans une même collection est incohérente); 2° bien que cette incohérence permette justement de faire place à mon projet dans la Série noire, je veux marquer que mon travail sera désormais séparé du polar hard-boiled qui a constitué, pour l'essentiel, le mythe de la Série noire classique (Je reste un admirateur et un disciple hétérodoxe de Hammett et alii, mais j'écris désormais, et sans doute pour un bout de temps, sur autre chose que la délinquance visible; pour autant je n'ai pas l'intention d'imiter Jean d'Ormesson, ni d'ailleurs John Le Carré ou Souvestre & Allain).

Avez-vous une affection particulière ou une attention intellectuelle pour la pensée orientale, japonaise en particulier, puisqu'un de vos pseudos fut Shuto (Headline n'est pas très nippon...) et que votre portrait dans l'*Almanach du crime 1984* vous consacre tel?
Je n'ai pas d'affinités particulière avec la pensée chinoise. Je ne connais rien au reste de la pensée asiatique, et Michel Lebrun a oublié de m'envoyer *L'Almanach du crime 1984*. Quand j'ai trouvé amusant de prendre un pseudo qui veuille dire "Manchette Manchette", j'ai trouvé "Headline" parce que je sais l'anglais, et j'ai déniché "Shuto" dans un petit manuel intitulé *Trois jours avec les arts martiaux* (Solar, 1976). J'ai été content de me rappeler alors que Shuto est le surnom d'un lutteur asiatique dans *Crimson Kimono* de Samuel Fuller, ça tombait bien.

En Quatrième de couverture de Mélanie White, à signes particuliers on note: aime le jazz, la viande rouge, la pensée allemande et les rats. Les rats?
Le rat est le seul animal urbain intelligent, c'est notoire.

Comme tout amateur de jazz, haïssez-vous le rock?
Amateur de jazz (bien qu'il a à peu près cessé d'innover depuis Archie Shepp), j'aime bien le rock'n'roll noir américain classique (rythm'n'blues, musique louisianaise, ténors velus à la Plas Johnson). Le mot "rock" semble parfois englober une incohérente multitude de musiques pop (d'Elvis Presley aux Pogues en passant par les Beatles et Vanessa Paradis — j'exagère à peine), à l'intérieur de laquelle j'aime bien quelques trucs entendus par hasard à la radio (par exemple les Pogues, justement), mais je n'y connais rien et ça ne m'intéresse pas énormément. Je ne hais pas ce que je suppose être le rock, mais j'ai horreur du show biz, surtout quand il prétend canaliser le mécontentement populaire avec des chansons.
Mes rapports directs avec le rock sont dans une pièce de théâtre que j'ai faite pour la Comédie de Saint Etienne, où le groupe Factory est intégré à l'action, et qui critique le bizness culturel (pas spécialement rock). Je disais aux mecs de Factory, issus de la banlieue de Saint Etienne, les dangers de la notoriété. Sur scène ils triomphèrent du texte. Peu après le succès de la pièce, ils se défirent.

Quels sont les moments historiques de la décennie (tré) passée et pourquoi?
Les tendances de la décennie seront plus vite citées, et sont peut-être plus importantes que les événements particuliers. Le "Nouvel Ordre Mondial", avec sa tentative de synthèse entre la démocratie spectaculaire et la gestion bureaucratique universelle, pour continuer à développer l'Economie jusqu'à ce que tout le monde en meure, est la tendance

(suite p.58)

LES CYNICS
GARAGE 60'S & REALITE 90'S

"Le monde est malade. Et je sais que ma place est dedans. C'est pourquoi il est si pourri et que j'attends l'après-midi pour me lever!" (1).

"Tous mes textes reflètent mes propres expériences. L'inspiration de Gregg pour les guitares lui vient de sa colère" (2).

PAR DAVID DUFRESNE

Les Cynics, ou plutôt son lead-guitarist **Gregg Kostelich** (unique rescapé du line-up originel), ont sorti à ce jour trois Lp's, dont un au moins est un monument à lui tout seul. Et le cynisme du band est une sorte de carapace qui les protège de tout mollissement. Rares sont les Garage Bands qui restent fidèles à leurs origines. Les Cynics, si. Pire, ils se durcissent au fil des ans. Leur Rock & Roll est la meilleure réponse à la pseudo-Pop anglaise qui est tout aussi peu inventive que les Garage Bands U.S. (ou d'ailleurs). Sauf que ces derniers n'ont pas la prétention de révolutionner la musique. Et ceux-ci sont particulièrement brillants et violents. Cyniques, disais-je...

I'M IN PITTSBURGH AND IT'S WILD

En septembre 83, **Mark Karesman** (chant), Gregg Kostelich (guitare, choeurs), **Pam Reyner** (basse) et **Bill Van Hagen** (batterie) ont la bonne idée de transformer leur bande de joyeux drilles en groupe de Rock. Les quatre chevelus — déjà — habitent Pittsburgh, ville triste et pluvieuse s'il en est (cf. "I'm In Pittsburgh And It's Raining" des mythiques Outcats, Pebbles Vol. 1). *"Nous avons répété pendant six mois,* se rappelle Gregg Kostelich, *jusqu'à notre premier show en juin 84 avec Clay Allison. Durant ce temps, nous avons enregistré cinq ou six titres dans ma cave. Parmi ceux-ci, il y a ceux du premier 45t: «69» & «Friday Night». Les autres sont toujours dans leur boîte et risquent bien d'y rester: ils sont vraiment pourris. «69» fut la chanson avec laquelle j'ai appris à jouer de la guitare quand j'avais sept ans. Ce fut un tube à Pittsburgh avec les Arondies"* (3). Quand Gregg parle du single "69"/"Friday Night" comme le premier du groupe, il oublie de préciser qu'il s'agit du premier à sortir sur son propre label : Get Hip Rds, mais bien chronologiquement du troisième du groupe. "69" est un instrumental déchiré par deux cris de Gregg tandis que "Friday Night" rappelle les Cramps (pour les guitares) et personne d'autre pour le reste (batterie, basse).
Mi-84, Pam Reyner abandonne le groupe (remplacé par **Amy Mathesius**) et un guitariste-rythmique arrive : **Richard Schnap**. Cette formation enregistre quatre titres, ceux des deux premiers singles Dionysus (85). Le premier est "Painted My Heart"/"Sweet Young

Thing" (un slow agressif pour la face A et une reprise d'Ed Cobb, l'homme derrière les Standells en 66, pour la seconde). Dionysus est alors un label balbutiant mais qui fait très vite parler de lui : il est tenu par le fameux **Lee Jospeh**, ex-**Unclaimed** et leader des **Yard Trauma** (aujourd'hui en semi-léthargie), puis guitariste avec **Thee 4Given** (maintenant séparés) et lors du come-back de **Sky Saxon** vers 86/87. Le second single des Cynics propose une nouvelle reprise pour la face-B ("Hard Times" des Centurys) et un original explosif : "No Place To Hide" (doux démarrage pour devenir une véritable charge finale). La pochette sera comme il se doit piratée par mille fanzines Garage à travers le monde (un monstre-hippie — pléonasme? — à lunettes Byrdsiennes et langue pendante...). "No Place To Hide" deviendra en 86 un des titres-forts de la compilation allemande "Declaration Of Fuzz" sur Glitterhouse. Pourtant, six ans plus tard, Gregg ne conserve pas un excellent souvenir de ces deux premiers line-up : *"Tu sais cette horrible bande live de Pittsburgh de 1985, que tout le monde semble avoir, sonne Ok, avec toutes ces guitares acoustiques discordantes, mais nous sommes un Rock & Roll band, franc et direct, bim-bam-boom"* (4). *"Ce line-up était plus tourné vers une mixture merdique Byrds/Country, sous l'influence de Richard. Il arrivait tous les jours avec une ou deux chansons nouvelles, qui ne plaisaient pas forcément au groupe. J'en écrivais une ou deux par mois, mais elles avaient le mérite de nous rendre tous dingues! Amy était une bonne bassiste, mais sans comparaison avec Pam. Seulement Pam ne supportait le volume sonore auquel nous jouions. Quant à Mark, il avait une putain de voix punk mais ne savait pas s'en servir"* (3). Résultat : Mark Karesman cède sa place en 86 à **Michael Kastelic** (aujourd'hui encore chanteur des Cynics, ouf!). Et le remue-ménage continue : Richard Schnap et Amy Mathesius sont remplacés respectivement par **Beki Smith** (orgue, jeune fille coupable du design de la pochette du premier single Dionysus) et **Steve Magee** (basse, coupable — lui — de la pochette du second: il se fait appelé **Expo 3000**). Pourquoi de tels changements? *"A ce moment là,* déplore Gregg, *le groupe prennait de moins en moins de plaisir à jouer. Richard était dans un état dépressif avancé et Amy ne savait pas si elle voulait jouer du Rock & Roll ou avoir des bébés. Aussi, je me suis adressé à nos deux plus fervents fans: Beki et Steve. Ils n'avaient jamais touché un instrument de leur putain de vie. Tous deux venaient d'écoles d'art. Au début, j'étais un peu nerveux. On leur a appris les bases et on s'est enfermé en studio pour «Blue Train Station». Nous avons fait notre premier gig juste après l'enregistrement. L'endroit était bondé, les gens venaient par curiosité, y compris les anciens membres. Nous avons joué à un volume irréel. Le proprio s'est pointé avec son flingue: «vous allez baisser ce putain de son oui ou merde !?!»"* (3). Charmant. Avant d'entrer plus en détail dans l'album, sachez que c'est cette même formation qui met en boîte "Lyin' All The Time"/



"Summer's Gone" (sur Full Sail Rds, le label du producteur des Cynics : **Chuck Guzelli**. La face A est une reprise des Outsiders, grandiose combo 60's hollandais), "Waste Of Time" et "Let me Know" sur la compilation "Beasts From The East" (Voxx Rds).

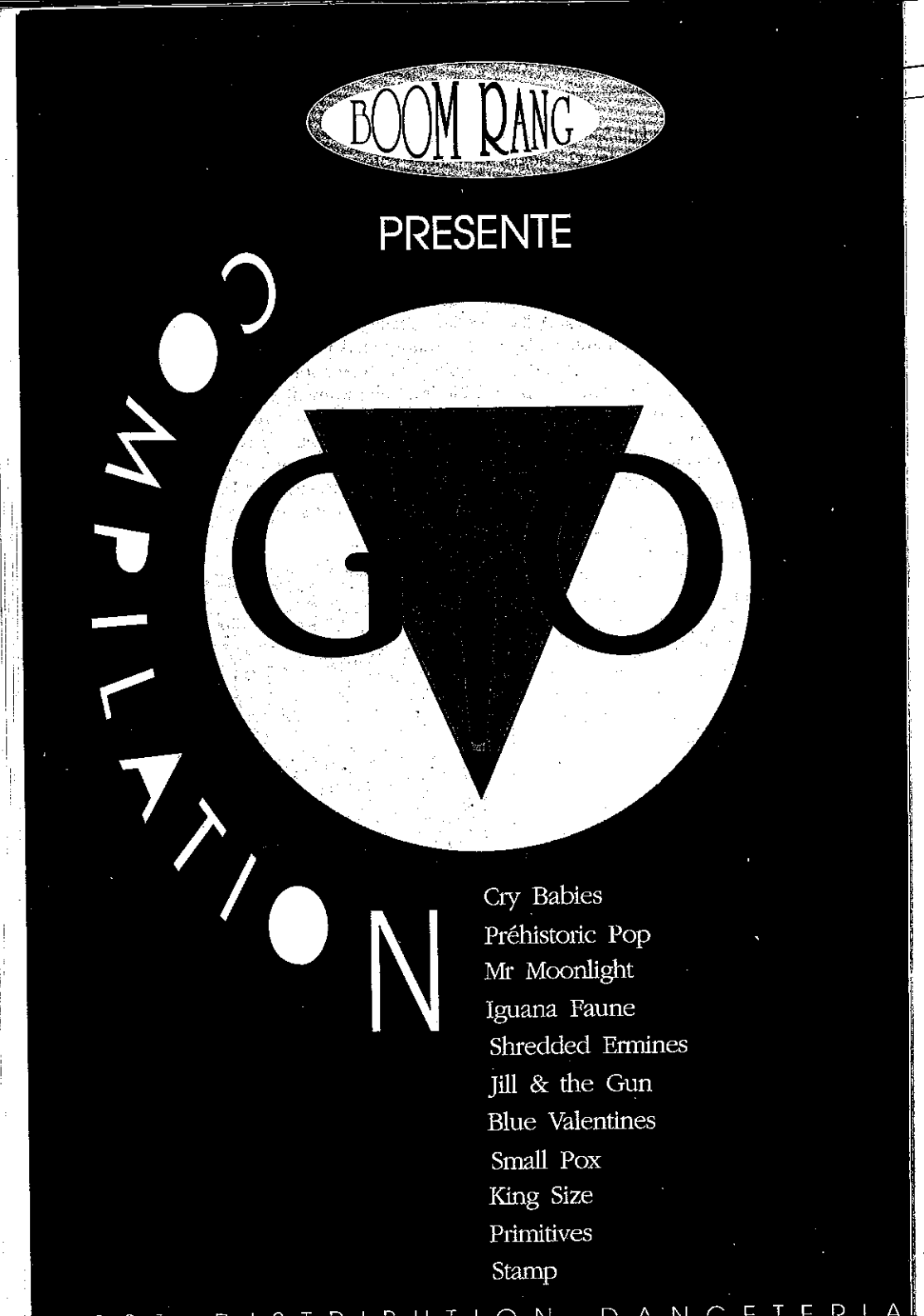
BLUE TRAIN STATION

L'album donc. Enregistré en juin-juillet 86 (sans doute pas les deux mois durant mais pendant la semaine qui les chevauchait ou entre deux et cinq heures du matin une nuit sur trois ou quelque chose comme ça...), il est évident. Rien que par la pochette (signée Expo 3000 et annotée par le chanteur/fondateur du groupe: Mark Karesman!). Du carton mais attention, du gros, de l'épais, pas de ce mesquin papier glacé si fragile qu'on nous refile depuis trop longtemps. Quant à la photo, elle est suffisamment explicite pour qu'on sache dès le premier coup d'oeil à qui/à quoi on a affaire. Un groupe revival. Rien de plus. Rien de plus? Oh, que si! Plus de violence, plus de sauvagerie, plus de conviction (je dirai même plus de croyance). Les tripes sur la table, le cœur dans les sillons. Les douze titres s'enfilent avec à chaque fois plus de joie de jouer. Pour preuves, ce "Blue Train Station" (la chanson) est plus paniquant que l'affolement d'un chef de gare qui aurait confondu les manettes d'aiguillage en pleine heure de pointe, "Waste Of Time" (légèrement différente de la version Voxx Rds) et la voix de Michael Kastelic pas encore en place mais déjà criarde et hargneuse, "Love Me Then Go Away" (où la fuzz prolonge la méchanceté des paroles), "No Way" (plus 77 que 66) et ainsi de suite. Sans oublier les *obligatoires* reprises : "No Friend Of Mine" (le chef-d'œuvre des Sparkles), "Soul Searchin'", "I Can't Get Away From You" (des Remains, la plus grande injustice de l'histoire du Garage Sound), "I Want Love" ("Je VEUX de l'amour". C'est un ordre. Pas une demande) et enfin "Road Block". Fuzz et Farfisa. C'est l'époque bénie du retour Garage, dans la voie ouverte par les **Miracle Workers**, **Chesterfield Kings**, **Fuzztones** et autres **Pandoras**. Les Cynics sont en plein dedans. Furieusement. Mais leur véritable personnalité reste à venir.



GET HIP

En attendant Gregg, Bill et Michael s'affairent autour de leur label Get Hip en s'associant (pour la fabrication et la distribution) avec **David Hall** de Skyclad Rds: *"nous avons la même vision que lui du Rock & Roll. Nous ne voulons pas sortir de merde middle-of-the-road. Il y a beaucoup de labels qui disent t'aider mais ne font que fouiller dans tes poches"* (3). Et



ils n'aiment pas ça : *"nous désirons garder une indépendance financière totale!"* lancent-ils en 89 (5). Get Hip va produire une flopée de groupes plus généreux en bruits les uns que les autres : **Heretics**, **Marshmallow Overcoat**, **Stump Wizards**, **Miracle Workers**, **Mighty Caesars**, **M-80's**, etc. Au total (à ce jour et Cynics compris) : trente sept singles, deux maxis, treize albums. Un quart indispensable, un quart excellent, un quart pas mauvais, un quart *for Cynics-addicts only*. Pas mal, non?

12 Flights Up

En 87, les Cynics poursuivent leurs efforts. Deux singles ("No Way"/"Dancin' On The Wall" et "I'm In Pittsburgh"/"Smoke Rings", tous deux chez Get Hip, le second étant réservé aux membres de l'Official Cynics Fan-Club, ils étaient trois cent trente six en décembre 90), une participation à la compilation "Sound Of Now" (avec une reprise des Fantastic Dee-Jays : "Get Away Girl") et, enfin, le second Lp du groupe : "12 Flights Up". L'album comporte en plus un titre issu des sessions du premier ("Blues In D"). Mais ici l'approche est différente : à la fois plus R&B et plus Byrds selon les propres termes de Steve Magee. La fuzz est en retrait. Nettement. Pourtant, Kostelich déclarera : *"les deux Lp's ont été enregistré avec la même optique mais dans deux studios différents"* (3). Mais une telle évolution ne se produit pas juste parce que la console est différente. Non, "12 Flights Up", ressemble plus à une radicalisation 60's ou, si vous préferez, évite de prendre les tics 70's comme bien des groupes U.S. dits néo-60's le firent vers 87-88 : *"nous ne considérons pas les 70's comme une bonne source musicale"* (4). Ce qui ne change pas, c'est le nombre envahissant de reprises : "I Never Loved Her" (des Starfires), "Basket of Flowers" (des Nightcrawlers), "Abba" (des Paragons), "Nothin'" (des Ugly Ducklings) et "Gloria's Dream" (des Belfast Gypsies, c.à.d Them sans le principal : Van Morisson). Mais "12 Flights Up" passe inaperçu et le groupe va connaître quelques flottements. Vers 88-89, **Mike Kinlan** remplace Bill Van Hagen (quand ce n'est pas Mike Kastelic qui s'en charge), puis c'est au tour de **Tom Hohn** de prendre les baguettes en mains. On parle d'un ex-Swamp Rats: *"tout ceci n'est qu'un grand malentendu"* (6). Beki Smith n'apparaîtra plus qu'en tant qu'invité (cf. album suivant) quand il n'est pas remplacé par le producteur/ingénieur du son attitré du groupe: Chuck Guzelli (cf. compilation "Here Ain't The Sonics"). *"Nous n'avons que trois originaux depuis le précédent Lp. Nous avons besoin de temps pour écrire. Je commence à paniquer, nous voudrions enregistrer un nouvel Lp vers Noël 89. C'est un bon moment pour le faire: le froid te stimule à jouer plus vite. Mais j'aimerais ne pas mettre trop de reprises sur cet album. En mai dernier, nous avons enregistré neuf titres mais cinq d'entre eux ont été écartés. Trois des quatre chansons que nous avons conservées sont des reprises que nous aimerions mettre sur des flexis ou des compilations"* (7).

Rock & Roll Lp

Néanmoins, 1989 ne verra pas d'album des Cynics mais plusieurs singles "Get My Way"/"Goin' Away", "Way It's Gonna Be"/"Roadrunner - live" (les deux sur Get Hip) et "Baby What's Wrong"/"Cry Cry Cry"/"Love me Then Go Away" (sur Star Rds, donné avec le fanzine canadien In Yer Ear) et quelques compilations : "Little Girl" sur "Mr Garager's Neighborhood" (sur OG/What Wave Rds) et "Shot Down" sur "Here Ain't The Sonics" (Estrus/Popllama Rds). "Shot Down" montre des Cynics endurcis, comme retournés à leur première période, avec un son supérieur. Mais les nouvelles que l'on a d'eux en novembre 89 ne sont pas des plus rassurantes. *"Cette fois-ci, c'est le bassiste Steve Magee qui a rangé sa Gretsch, pour dévouer tout son temps à son travail artistique: Expo 3000, responsable de la*

plupart des pochettes de Get Hip. Mais rassurez-vous, un successeur lui a été trouvé en la personne de Kris Kasperowski, membre fondatrice des Heretics, et que vous pouvez retrouver sur leur récent single: «Shrivel Up And Die»/«Mississippi Queen»" (8). Et peu après, la bonne nouvelle: *"Notre album «Rock & Roll» est prévu pour le 18 décembre 89 avec seulement trois reprises"* (8). On surveille les bacs, les listes et les zines en provenance des Etats-unis. Rien. Puis, quelques mois plus tard, tel un missile russe (scud), la bombe éclate : "Rock & Roll". *"Ça, on l'a piqué aux Mekons. Non, plutôt à Motorhead. Non, en fait, on pensait que ça serait vraiment un titre original"* (2).

Le premier pressage est épuisé en quelques semaines. Le Lp entre directement dans le Top 20 de Rockpool Magazine. Une vidéo (la première du groupe) l'accompagne: "Girl, You're On My Mind". *"Ça était tourné à New York. C'est une petite "performance" en noir et blanc filmée dans un club sombre et miteux"* (9). La newsletter du fan-club invite ses membres à écrire ou à téléphoner à MTV pour qu'elle soit programmée en grosse rotation. Et elle donne l'adresse du producteur de la vidéo pour que les chaînes locales la commandent...

L'atome central de cet article, sa raison d'être, appellez-çà comme vous voudrez, est ici dans son entité : cet album qui, un an plus tard, tourne encore régulièrement sur ma platine (quand il ne défile pas dans mon walkman via une K7 faite-maison). Un véritable classique dans mon immeuble. Oh, oui, vingt-cinq ans après sa naissance, le Rock & Roll est redescendu sur Terre comme canonisé, métamorphosé, brutalisé. Et pardon aux abonnés qui ont déjà lu dans *Combo! Madame* #2 cette petite chronique — écrite à la vitesse de l'éclair — qui résumait (et résume encore) véritablement tout le BIEN que je pense de ce disque : *"voici le disque de l'année. Ni plus ni moins. Les Cynics viennent de réussir à la perfection ce que des centaines de groupes depuis cinq-six ans tentaient de réaliser : jeter un pont entre le garage Punk 60's et la réalité des 80/90's. Du génie à l'état pur. Einstein avec une guitare, Louis Jouvet avec un orgue, Goodis avec une batterie. Il y a des disques, rares, qui sont tellement intenses qu'on croit rêver. On a juste envie de fermer les yeux, de prier Saints Sonics, d'hurler, de jouir. De dire je t'aime. De pousser l'ampli à fond, d'ouvrir la fenêtre, de partager. De succomber à la magie du Rock & Roll. D'ailleurs les Cynics ont fait preuve d'une simplicité divine en intitulant cet album: «Rock & Roll». Court, efficace, grandiose. Ils SONT le Rock & Roll. Trois accords. Et tout reste à faire. Tout est encore faisable. Le mystère reste entier. Je vous en supplie, achetez ce disque. Greg Vizza (producteur) et les Cynics ont mis toutes leurs tripes dedans. Ça déborde de hargne, de violence, d'amour, de force. Les 90's vont être belles, je vous l'assure".*

KENNEDY ET PRESLEY SE REPOSENT SUR UNE ILE DÉSERTE...

Depuis cet album, les Cynics ont parcouru les U.S.A. pendant huit longues semaines et sont même venus en Europe en mars/avril 90. *"Quand nous sommes fatigués, nous sommes meilleurs. Quand tu es vraiment crevé, tu oublies de mettre toute ta concentration sur les chansons et ça en devient meilleur"* (4). De cette tournée européenne, un album enregistré à Madrid "Live At The Yasta" (après que le titre "Stranted In Madrid" fut écarté) devrait sortir d'ici peu chez Impossible Rds. Trois compilations : "Smiles, Vibes & Harmony - A Tribute To Brian Wilson" (avec "Be True To Your School"), "1991 Wdve Comp." (avec "Girl, You're On My Mind") et "A Tribute To Sonny Bono" (avec l'inévitable "I Got You Babe") et un single ("I Don't Need You" - inédit/"Girl, You're On My Mind") sont également tombés dans les bacs courant 1990. Et pour compléter, sachez qu'un maxi live réservé au fan-club ("VPRO Radio Broadcoast") est prévu pour 91. En août dernier, les Cynics étaient en studio. Impossible de savoir ce qu'ils y ont traficoté. Les seules infos qu'on a pu obtenir d'eux sont mystérieuses *("nous habitons dans une étrange maison, sans lumière blanche. Tout est rouge ou bleu. C'est comme vivre en infra-rouge, avec des lunettes de soleil"* (4)) ou logiques *("si je n'étais pas dans les Cynics,* imagine Kastelic, *je serai probablement dans un autre groupe, moins bon, qui ferait la même chose"* (1)). Mais pas musicales... Ou alors, mystérieuses, logiques et musicales : *"Ouais, Elvis vit encore. Avec John Kennedy sur une île déserte à ce qu'on m'a dit"* (1). En septembre 83, une bande de joyeux drilles décidait de monter un groupe, ils choisirent le nom de... etc., etc.

Index des citations :

(1) = Michael Kastelic in Fuzbrains #16, Usa, 1988. — (2) = Michael Kastelic in Groovy Eyes #2, France, 1990. — (3) = Gregg Kostelich in Freakbeat #5, Angleterre, 1989. — (4) = Les Cynics in Hartbeat #11, Allemagne, 1990. — (5) = Steve Magee in Ansia De Color #2, Espagne, 1989. — (6) = Les Cynics in Big Boss #3, Espagne, 1989. — (7) = Gregg Kostelich in What Wave #16, Canada, 1988. — (8) = Cynics Newsletter, Usa, Novembre 1989. — (9) = Cynics newsletter, Usa, Mars 1990.

Discographie :

Singles

* "Painted My Heart"/"Sweet Young Thing" (Dionysus - Usa - 1985) — * "No Place To Hide"/"Hard Times" (Dionysus - Usa - 1985) — * "69"/"Friday Night" (Get Hip 100 - Usa - 1986) [Fan-club 01] — * "Lyin' All The Time"/"Summer's Gone" (Full Sail - Usa - 1986) * "No Way"/"Dancin' On The Wall" (Get Hip 101 - Usa - 1987) — * "I'm In Pittsburgh"/"Smoke Rings" (Get Hip 106 - Usa) [Fan-club 02] — * "Get My Way"/"Goin' Away" (Get Hip 113 - Usa - 1989) — * "Way It's Gonna Be"/"Roadrunner - live" (Get Hip 120 - Usa - 1989) [Fan-club 03] — * "Baby What's Wrong"/"Cry Cry Cry"/"Love me Then Go Away" (Star Rds/Fanzine In Yer Ear - Canada - 1989) — * "I Don't Need You"/"Girl, You're On My Mind" (Get Hip 129 - Usa - 1990)

Maxi

* "VPRO Radio Broadcoast" (Get Hip 1002 - Usa - 1991) [Fan-club 04]

Album

* "Blue Train Station" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 02 - Usa - 1986) Lp Il existe 1000 copies numérotées en vinyl bleu. — "Blue Train Station" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 02- Usa - 1986) K7 + en bonus "Twelve Fights Up" — "Blue Train Sessions" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 02- Usa - 1989) CD + en bonus 5 titres

* "Twelve Fights Up" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 05 - Usa - 1988) Lp — "Twelve Fights Up" (Star Rds - Canada - 1988) Lp — "Twelve Fights Up" (Resonance - Hollande - 1988) Lp — "Twelve Fights Up" (Impossible Rds - Espagne - 1988) Lp — "Twelve Fights Up" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 05 - Usa - 1988) K7 + en bonus "Blue Train Station" — "Sixteen Fights Up" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 05 - Usa) CD+ en bonus 5 titres

* "Rock & Roll" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 25 - Usa - 1990) Lp — "Rock & Roll" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 25 - Usa - 1990) K7 — "Rock & Roll" (Get Hip/Skyclad Rds Naked 25 - Usa - 1990) CD.

(suite p. 58)

Album

bandes dessinées

cinéma

comics

Album
bandes dessinées
cinéma, comics

6 et 8, rue Dante tél : 43.54.67.0
75005 Paris 43.25.85.1



JEAN-FRANÇOIS STEVENIN, FUNAMBULE 24 IMAGES PAR SECONDE

INTERVIEW PAR MAGOO 1

Berroyer est celui qui a le mieux parlé du cas Stevenin: *"C'est un intellectuel, et il s'est "inventé" physique (...) Il aime tous les challenges avec une place en coulisse à gagner. Partout il veut être de la grande famille des acrobates, et jamais dans le troupeau des consommateurs."* Ces citations sont sévères, mais on exige beaucoup des gens qu'on aime. Et Stevenin, on l'a aimé, dans les deux films magiques, comme les lanternes, qu'il a signés, produits, réalisés et joués à dix années (de lumière intérieure) de distance: *Le passe-montagne* et *Double messieurs*. Et on continue à l'aimer comme acteur dans le récent *Lune froide* de son comparse allumé, Patrick Bouchitey, d'après Bukowski et adapté avec l'inévitable Berroyer.
Pour ceux que le bonhomme séduira, ils pourront lire le portrait que lui a tiré le toujours même et discret Berroyer dans son *Journal intime pour tous* (volume 2, Balland).

(Yannick Bourg)

Vérité, cinéma:
Je pense qu'il n'y a rien, c'est vrai... sans une espèce de... vérité. Les gosses, par exemple, sont hyper vrais. Ma môme jouait dans *Peaux de vaches* de Patricia Mazuy; elle s'entendait très bien avec elle, et malgré ça, le tournage la gênait. La tension, l'ambiance de chiottes la perturbait. Et moi, je voyais ma gosse changer de couleur, et pour ne pas alourdir le jeu je décidais de sortir pour ne pas être dans le truc... Mais dès que je revenais, c'était "ta gosse veut rien foutre". Je discutais alors avec elle et, tranquille, une seule réponse: "ils me font chier"... Trois ans! Le tournage, la bricole l'exaspéraient. Tout le monde autour à l'ausculter et elle: "ça me fait chier". Godard aurait dû saisir, être là. Alors le baratin, les discussions, les prises de tête, on s'en branle... Le but c'est de saisir l'instant, l'instant véridique... Sinon, c'est ma fille qui se fait chier...

Stevenin, réalisateur:
J'en ai fait deux, c'est peu, on me le reproche assez... je ne peux pas faire autrement, j'ai besoin de temps... Truffaut le disait très bien: "le cinéma, c'est plus vrai que la vie". Le rythme est mieux; tu dînes au restau, tu passes directement au yaourt. Les ascenseurs vont plus vite, il n'y a pas d'embouteillage. En ce moment, dans le téléfilm que je tourne, il y autant de gens de la vie - flics, truands, potes - que d'acteurs. Moi, ça m'enchante, ça me nourrit. La fiction semble plus juste. reste à la caméra de s'y retrouver, de saisir, d'être juste. Le carriérisme, le fric, c'est pas mon affaire. Il y a un moment où tu ne peux plus faire autrement. Mon truc, ce serait plutôt les enfants... Pas le cinoche... Le seul intérêt du

cinéma, c'est que je me sens mieux en tournant... Sauf, peut-être, sur "Double messieurs" où j'étais constamment speed. je prenais des cachets pour dormir le soir, malgré les difficultés du tournage: froid, fatigue... J'attendais la fuite des derniers camions, la disparition des odeurs de gas-oil, avant de redescendre avec de grandes enjambées dans la neige fraîche, et ça pendant 12 semaines... Mais je le fais ni par choix artistique, ni par snobisme, mais comme ça, pour vivre; comme d'aller manger une moule-frites à n'importe quelle heure.
Mais la réalité est plus forte que la fiction. Les grandes fictions, maintenant, sont les hommes politiques.

Il y a des choix artistiques, tout de même:
Par chance, c'est tout... Exemple: Lelouch, j'ai jamais travaillé avec lui. J'ai une espèce d'allergie totale. Tu le vois dans *Paris-Match* au bord de sa piscine, il boit du jus de carottes. Là, il fait chier. Et pourtant, il reste sympathique, parce qu'un jour avec un peu de pellicule, il a attaché une caméra sur les pare-chocs d'une Ferrari, ou Mercèdes, et il a filmé le trajet Porte Maillot, Sacré Coeur, en direct, 9 minutes avec plein de risques; là, j'aime. Aucun choix. La vie. L'art, on s'en fout.

Approche, perception, définition de l'art?
Quelque chose d'honnête, vivant, et rythmé d'une certaine façon, ça donne de l'art... Un truc qui donne envie, émouvant... Partant de là, oui, je veux bien causer d'art...

Vos envies?
Le cinéma est le seul lieu où l'on reste vivant dans le bon sens... Pas morbide, vivant, pour de bon. C'est pas par exotisme, références, que je fais du cinoche. En ce moment, je suis entouré de gens autres, différents, en dehors du bizness. Ils sont dans la magouille, la survie.. Eh bien, je me rends compte que pour exister dans ce putain de métier, c'est pas la technique et le blah blah... Tous les grands: flics, truands, acteurs, ils ont une humanité souriante, pareil chez Gazzara, Cassavettes, Truffaut...

Humanité souriante, poésie:
Oui... Toujours le même truc... La vérité c'est d'être là en train de discuter, communiquer. Couleurs, résonance, profondeur de vie, ou si on veut en terme cinématographique: réverbération... Voilà, le reste me fait souffrir. Alors, j'essaie de me réfugier vers des projecteurs qui reniflent un peu ça...
Une anecdote: j'ai fait une interview de Paolo Conte - charme italien, la voix. On parle de tout, de rien: chansons, comédie, musique... Moi, plus ou moins largué, et à un moment avec une phrase, on se retrouve: toute la musique est dans le piano, mais pour la sortir c'est beaucoup de travail, et encore après pour la transporter dans le studio, c'est toujours du boulot, de la souffrance. Que ce soit Conte, Céline, Dutronc, ils ont tous sous leur allure j'm'en foutiste, du boulot, de la souffrance. Toujours pareil.
Une autre anecdote, peut être plus croustillante: Fernand Raynaud. Après chaque gala,il changeait de chemise de soie, et puis il la mettait dans un coffre avec d'autres, il s'arrêtait au bord de la route et les jetait. Un détail un peu cucul, mais plein de force. Ce type était vrai, sans bluff. Travail, souffrance, élégance, poésie...

Et vous, quand vous filmez?
"Double messieur"s, ma seule grosse idée. J'écris, je produis, je joue. A partir de là, c'est simple. Le droit divin, tout le monde se tait... Ça limite les feuilles de service, les intermédiaires... Mais c'est plus dur. Tout le monde veut des professionnels au sens BNP, et plus les feuilles de service sont épaisses, moins le film est bon en général...

Et après *Double messieurs?*
Plus d'envie justement, parce que trop cassé par tout ça... Après, tu tombes dans le jeu, la mascarade. Tu fais visiter le monument aux morts. C'est très simple, tu fais 2 films et on voudrait que tu sois en Formule 1. Mais merde! c'est pas vrai. Au cinoche, tu fais un truc, et te voilà dans le dictionnaire... je suis dans le dico, entre Spielberg et Jorge Stevens. Faut arrêter...
Ce qu'il y a de grave dans ce boulot, c'est qu'on passe plus de temps avant et après que pendant le tournage. Avant, tu passes ton temps à convaincre tout le monde que ça va être le film du siècle, et après, tu te ballades partout pour le présenter. Et on ne peut pas changer ça, faut faire avec...

Des projets tout de même?
Un film d'isabelle Poallemand (orthographe incertaine, NDLR) avec Zouc et ma fille. Je vais le produire et l'aider à le réaliser. Il y a un truc que j'ai écrit qui va être un livre et un film, et puis il y a *Nord*... La grande voile qui vogue vers le Nord...

***Nord* (Céline):**
Il y a tout dedans. Tout le casting, toutes les comédies, toutes les dérisions, tous les désespoirs et tout le cinoche, parce que c'était des mecs qui se faisaient un tel cinoche. Ça fait 21 ans que j'ai envie de le faire, et je n'ai pas peur car la comédie humaine est complète et c'est magnifiquement écrit. les détails: la couleur des bijoux, le bruit des escaliers, les putes yougoslaves, les prisonniers, les avions qui passent, la guerre... Le décor: caoutchouc, Berlin... Il y a absolument tout... Mon rêve est de l'adapter et que dès les 5 premières minutes , le livre est là... Nord, Céline. Dérision, absurdité totale...



Ailleurs, dans le cinéma:
Je ne sais pas, j'y vais pas souvent... *Crimes et délits* de Woody Allen; il y a là une espèce d'humeur, mais c'est des mecs qui ont fait 80 films sur leur quartier.

Godard:
C'est étrange, j'ai aucune perception actuelle. Pour moi, Godard, c'est physique, il n'y a pas plus physique que lui, simple et total... Il met les choses dans l'ordre. Il ne fait pas semblant de faire du cinéma, il fait les films les plus personnels, les plus barjots, les plus malheureux, comme un gosse, un gosse de 8 ans... Un truc de vérité, de sensation... Pas de bluff...

Le théâtre:
C'est un problème de temps, mais j'aimerais bien. J'avais un projet avec Elisabeth Depardieu et j'ai jamais osé m'engager. Et pourtant, quel bonheur... Bon ou mauvais, chaque soir est différent. Tu fais 1H 30, c'est à chier ou c'est sublime. L'important est d'être à l'heure, pas d'art. Juste le temps du spectacle, rien de plus.

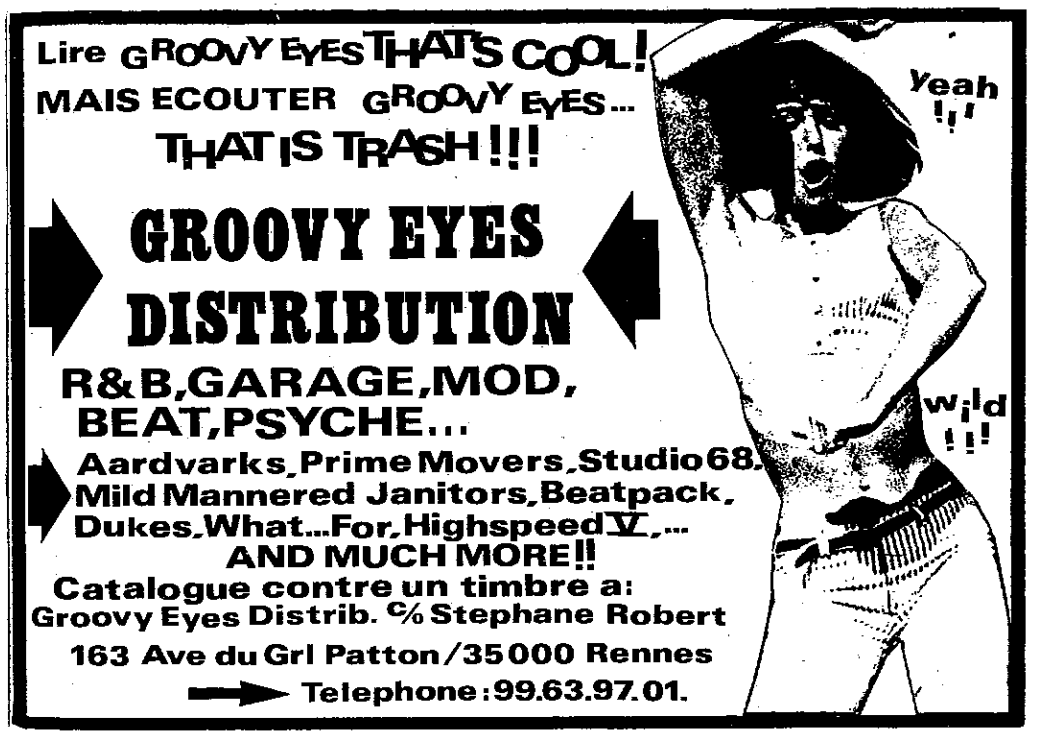
Un rôle?
On m'appelle, j'y vais, mais il faudrait Chéreau, *Combat de nègres avec chiens*. Un truc où je sente que l'on ne va pas s'embourber dans des discussions. Comme le rock. On fait une interview rock, yeah... It's my baby...
Tout commence avec Hallyday. Oui, Halliday, plus de 21 ans de fidélité. J'allais à ces concerts en mobylette. En province, Halliday ça faisait marrer... Je trouvais qu'il chantait mal. Souvenirs, souvenirs... Zéro. Puis un jour, sur une comédie musicale où j'étais assistant, je l'ai rencontré. Il m'a filé des places pour aller le voir, et moi par politesse, j'y suis allé; et là, la claque, le spectacle! Depuis, je suis fan... S'il joue à l'autre bout de la France, j'y cours... Yeah...
Johnny, c'est comme Castro... J'étais à La Havane, en 66, dans la fosse aux journalistes. Un million de mecs autour à qui on a botté le cul pour les faire venir... Tout est prêt, caméras, le décor, la nuit tombante, 200 mecs devant en costume moutarde, casquettes, l'International machin, et Fidel Castro qui débloque le ceinturon et qui commence "Compagneros", et puis 6 heures plus tard,les mecs briquets allumés, l'Internationale, main dans la main. Comme à Bercy, comme dans les concerts de rock, pareil, en dehors de ce que ça raconte...
Hendrix... C'est comme une éclipse de Lune qui arrive tous les 20000 ans... Un mec m'avait passé *Purple Haze* machin... rien, je débarquais du Jura, je trouvais ça con. Et puis le concert, après ça je ne dormais plus, ça m'avait arraché la tête. Alors le rock, Hallyday, Hendrix, Johnny Thunders...

Les comédiens:
Les grands restent les hommes politiques... Même Bush avec son registre limité: 3 mots, 3 fois les lunettes, et pourtant un million de personnes suspendues... Mitterand, toujours lointain, je réfléchis... Dieu... Ils jouent à fond. Gorbatchev, le pape... Ils gérent à fond leur image, affûtés, serrés, aucune faille. Mais, surtout, malgré tout le tralala, il y a un truc de sincérité.
Dussolier, Depardieu, tout ça, très bien, plus un tas de mecs qui sont de très bons acteurs. C'est la sincérité qui m'intéresse. Il faut arriver à sentir la vie et l'intégrer comme Scorcese... Les vrais grands que j'ai rencontré ont toujours cette espèce de tendresse, de temps; ça va de Huston à Boorman... Ils ont le temps, ils le prennent...

Mais la sincérité est de plus en plus dure à obtenir. Et je m'en aperçois tous les jours... Autant à 17 ans, c'est facile de dire je vis, je suis dedans, autant maintenant, après 20 ans de métier, c'est plus compliqué. Pour être juste dans le plan, tout en étant 5 minutes avant en discussion, rigolant, complètement ailleurs... Belmondo, à ce jeu là, est incroyable... Dans *La sirène du Mississipi*, je l'appelle, lui en causerie, dans un autre univers, et là, dans le plan, une scène avec Deneuve, il était impeccable: texte, gestes, etc...

Hommage:
Cassavettes! C'est tout grand. Avec Gena Rowlands, amour fou, il tourne, c'est sublime... Il ose...

- Jean-François Stevenin, s'il vous plaît.
- Yes sir, j'arrive... Faut que j'y aille... Raccord...





ENCYCLOPEDIE DU ROCK PSYCHE 66-73
AMERICAIN, TOME 1, + DE 100 PHOTOS!
250F. EN VENTE OU A COMMANDER A:
PARALLELES, 47 r. St HONORE - 75001 - PARIS

BLACK & NOIR CAPITAL RADEAU !

PAR JEAN-LUC MANET

Pour des raisons contractuelles qui n'intéresseront ici personne, j'ai l'habitude depuis plusieurs années de ne récupérer mon courrier qu'une fois par semaine. Le dimanche, après la messe, à l'heure de l'anisette et des tablées familiales. L'amoncellement en période faste impose fatalement un ordre de priorité à l'ouverture. Premiers au décapsulage, avant même Danceteria ou New Rose (eux-mêmes largement en avance sur le peloton des grosses quincailleries multinationales), Black & Noir et Spliff. Immuable rite, comme pour prendre fébrilement des nouvelles d'un cher cousin provincial...

Il faut dire que les paquets en question n'ont jamais trahi la confiance, jamais dérogé aux principes élémentaires du bon goût. Depuis les **Cateran** jusqu'aux **Delty Guns**, le frêle esquif Black & Noir tient le cap, celui-là même érigé en ligne de conduite par votre dévoué scribe il y a une quinzaine d'années. D'où d'évidentes connivences, l'impression de ne pas être seul sur les chemins vicinaux d'un Rock français toujours aux (dures) limites de la noyade. On oubliera donc sciemment d'autres **Uptown Bones** (Philadelphie) ou les susnommés Cateran (Edimbourg) pour ne tirer la révérence qu'aux implications locales d'Eric et Stéphane. Pas de chauvinisme béat (quoi-qu'une écharpe aux couleurs du SCO d'Angers...), pas de paternalisme aveugle, juste un constat d'égalité, voire de fraternité et accessoirement de liberté, entre des groupes du terroir et leurs homologues yankees. Pour eux Black & Noir a crée les cartes de visites Club Single, trampoline habile vers des albums souvent rutilants. Malgré l'obsolescence d'un format



Stéphane et Paco, devant le Q.G.

devenu indéfendable, les 45 tours des **Dirty Hands, Shaking Dolls, Mad Monster Party, Hydrolic Systems, Casbah Club** ou **Burning Heads** ont scellé l'existence de combos (!) ô combien nécessaires. Un disque, un vrai, qui plus est certifié "Single du mois" par un nabot vénal du journal Best, et mes cousins de Mehun-sur-Yèvre se déplacent pour un concert des Burning Heads. Je tourne donc je suis. C'est SIMPLE...

On évitera l'amalgame catho, la ratatouille jésuite, le raccourci franciscain, vous savez ce langage adapté aux bêtes, une sorte de Rock 'n' Roll en somme... Bref, on slalomera entre les écueils bibliques, mais il est clair que les Black & Noir Twins ont donné la vie. Qu'ils en soient ici remerciés. Une indéfectible foi en la sueur binaire, une approche philanthropique et éclairée du Rock : ces gens possèdent les deux indispensables moteurs de la résistance active et capitale. Des saints, quasiment... Des anges de toutes façons...

DIRTY HANDS (& GUITARS)

PAR JÉROME "THE GAY VEGETABLE" DUPIN

Décembre 88: quelques mois après la sortie sur Gougnaf de leur Lp "Dirty Soul", les Noodles et leur putain de rock-power-pop splittaient. Un putain de split, car "Dirty Soul" était vraiment un album génial, tâché de noir et de rouge à l'image de la pochette; noir parce que la mort accompagnait le groupe (le bassiste est mort quelques mois après la sortie du 45t "Dead for nothing"), rouge parce qu'il vous prenait les veines ce fuckin' (put'in) de rock écorché. Mais il n'aura fallu attendre que 6 mois pour que Gilles (chant-guitare) et Doumé (guitare) se relancent dans l'aventure R'n'R, envoûtés qu'ils étaient. S'adjoignant la compagnie d'Alain "Bouchon" et Patrice (ex-Seconde Chambre), ils créaient les Dirty Hands. Au bout de 6 mois, Black & Noir éditait leur premier 45 (fuckin' record), et 6 autres mois après le Lp "Lost in heaven", qui était bien l'album de l'année 90 !!

Les Dirty Hands live, c'est un long voyage. Une fois saisi, vous décollez, et l'ascension commence immédiatement. A la fin, vous vous trouvez très haut, au paradis, où ils vous laissent en plan comme des cons. C'est à Bourges, lors d'une soirée Black & Noir (Shakin' Dolls, Mad Monster Party, Dirty Hands, Thugs) que j'ai rencontré Doumé, après leur set époustouflant qui reste comme une révélation (décembre 90, merci Emmetrop!).

De leurs débuts, il dit: *"Après le split des Nouilles en 88 — on était très proche avec Gilles — et on a eu envie tout de suite de refaire quelque chose. On a branché Alain, le bassiste, et on a commencé à répéter comme ça, dans ma plaule, avec une boîte à rythmes. On a joué 2-3 fois par semaine pendant 3 mois, sans micro, et l'ampli très bas à cause des voisins. Quand Seconde Chambre a arrêté, on est allé voir Patrice, le batteur, parce qu'on pensait que son style de batterie apporterait quelque chose à notre envie de faire. Après ça, le problème était de savoir si on allait avoir la banane d'un groupe de 20 ans, c'est à dire faire une K7 démo, tourner dans les bars, etc... Et comme on avait pas mal d'expérience et qu'on est plus très jeunes, on est vachement plus exigeants avec les gens. Il était hors de question de faire un groupe avec des gens avec qui on n'avait rien à voir. Quand Patrice est arrivé, il a dit: "Moi, je veux bien essayer de jouer avec vous, on fait 3-4 répètes et on verra si musicalement et humainement ça colle." On était tous convaincus qu'il fallait autre chose que la musique pour que le groupe démarre réellement. Donc, on a joué, fait 2-3 bouffes ensemble et ça s'est bien passé, alors on a continué!".*

La K7 démo fut bientôt prête, ne laissant entrevoir que des bonnes choses. Et, tout naturellement, Black & Noir éditait le 45. A propos du label, Doumé précise: *"Eric, Stéphane et leurs copines, fondateurs (et trices) du label, on les connaît depuis très longtemps. On connaît leur travail, leur esprit, et ça correspond à l'idée qu'on se fait d'un label; et le fait d'être à Angers avec eux, ça simplifie tout. Mais s'ils n'avaient pas été là... Je ne sais pas..."*

La pochette du 45, sans titre, représente un homme austère, les yeux dans le vide derrière une grosse paire de lunettes, portant un costume noir et une cravate à pois. Noir sur fond blanc, un lettrage rouge, on retrouve encore les couleurs de "Dirty Soul"... En face A, "Gimme Love", un appel à l'amour fait suite à une intro torturée. La rythmique (caractéristique de Patrice et des D.H.) est obsédante, tribale, accompagnant une mélodie simple et la voix suppliante de Gilles. Mais le bijou est en face B: "Suicide". La première guitare démarre, battant la mesure comme un cœur oppressé, puis le martèlement de Patrice renforce le malaise. La voix de Gilles se fait désespérée, et les choeurs *thugsiens* et la deuxième guitare déchirante ne sont pas là pour le consoler. Profond malaise, puis plus rien... La mort, le coeur ne bat plus... De quoi avoir la chair de poule...



"Suit Here's coming", sur le 45t bonus de la face P du fanzine Abus Dangereux. Un morceau plus rapide, très proche des Noodles. Le groupe s'affirme, tourne, et quelques mois plus tard, part en Angleterre enregis-

trer en une semaine ce qui sera un grand Albôme: "Lost In Heaven". Dès le 1er morceau, "Money is back", on sent une nette évolution par rapport au 45: *"On avait 7 à 8 mois d'existence au moment du 45t. Depuis, on a fait une quarantaine de concerts, on se connaît vachement mieux. C'est important. Et maintenant, ça se passe mieux en studio, chacun connaît sa place dans le groupe, et chacun a une part importante qu'il arrive à bien bosser. C'est pour ça que l'album paraît plus réfléchi, plus posé."* Peut-être aussi la production, signée évidemment Christophe Sourice. Le premier changement, que confirme la pochette, c'est qu'à l'instar de "Money is back", le Lp a une forte coloration sociale, politique. Musicalement, "Money is back" se présente dans la lignée des précédents titres, mais en plus carré et moins brut. Les accélérations sont soudaines mais soignées. Les riffs s'enchaînent et ne vous lâchent plus. "Troubled time", après un départ laborieux, est un petit régal: la tension monte sous les assauts de la basse et de la guitare, jusqu'à l'accélération finale. "Wanna be", titre existentiel ("Inside wanna burn his name, Outside wanna touch, Wanna be..."), fait d'accélérations noisy-pop et de phases de suspension. "Fixed on a line" entretient un malaise persistant, entre la rythmique lourde, les riffs déchirants et une voix impitoyable, ça vous glace les os. Alors pour finir en beauté la face A, il y a "Piece of fun", un fuckin' morceau power-pop, plutôt euphorique, qui ne parle pas de drogue (comme j'avais pu le croire): "I get high, I feel very high...", positif, où chacun doit trouver sa "Piece of fun".

Mais l'euphorie est de courte durée, car dès le début de la face B, "Welcome to Poland" réinstaure le malaise. Proche de "Money is back", c'est pourtant plus triste, plus lancinant. Un avertissement à la Pologne qui risque de passer d'une situation de pauvreté totale à celle d'injustice sociale consécutive au capitalisme: "His marketing dream, and it lies". "Hunter's dance" est beaucoup plus surprenant, différent des autres titres, comme un coup de folie: *"C'est un danseur fou qui va danser lorsque la Lune arrive. C'est des folies qui peuvent nous arriver un jour. Faut pas y chercher autre chose."* Et des coups de folie, il y en a de beaucoup plus néfastes, tel celui de "You", où un type — normal — achète une arme et tue un autre type, un africain: "You had just killed a man, 'Cos he was exactly like you." Un morceau saccadé, désorientant facilement par ses brusques accélérations, comme des bouffées de folie... Au cauchemar succède enfin le rêve, tout aussi tragique d'ailleurs, de "Lost in heaven", réflexion sur le gâchis du capitalisme à l'Est, et conclue magnifiquement le Lp. La tension monte lentement, la voix se fait dégoûtée, la guitare geint, la rythmique est désolée... Non, le capitalisme n'est assurément pas le paradis, et les pays de l'Est s'y sont perdus. Malgré tout, quand le silence revient, le malaise se dissipe, et il se dégage comme une impression de bien-être. On s'est défoulés, on a eu sa "Piece of fun"...
"Suicide", "Welcome to Poland", "Lost in heaven", "Money is back", "Fixed on a line", etc... On peut croire après ça que les D.H. ont une bien sombre vision de la vie. Pessimistes? *"Non, je ne crois pas, on se défend de ça, c'est plutôt réaliste. C'est la situation qui l'est, pessimiste. Nous, on est pas si noirs que ça. On est positifs (...) C'est l'évolution qui fait que c'est ça. On n'est pas dans un système où l'on se trouve forcément bien. Bon, on n'est pas mal tout le temps, au contraire, on est plutôt gais (cf. photo intérieure où ils sont morts de rire! NDR). Mais on est plus motivés pour faire ressortir des trucs qui nous paraissent importants que de dire que ça va bien, ou de chanter des paroles de cul comme celles qui marchent en ce moment... (rires)"* Peut-on en conclure que les D.H sont un groupe politisé? *"On est pas militants, mais quand tu prends un instrument, que tu chantes, ça devient un geste politique. Le rock reste une réaction au système établi. Et plus ça va, plus on affirme nos opinions dans nos textes. Quelques-uns ont été largement influencés par les événements récents à l'Est, mais les gens, toutes les valeurs humaines qui se cassent le gueule au détriment de l'argent, tout ça nous influence très fort. Et on le dit."*



FACE W (Octobre - Novembre 91)

interviews : Nikki Sudden, Dinosaur Jr, Fleshtones, Senseless Things, Band Of Susans, Suspence, Excessives, Small Pox, Bratchmen, De Medicis, Shaling Dolls, Bookmakers, Skeletons, Thompson Rollets... et aussi Jam, Chris Burroughs, Tommyknockers, Dead Moon, Someloves... + news, chroniques, contacts... + catalogue de distribution de fanzines et disques français et étrangers (Black & Noir, Munster, Bucketfull Of Brains, Ruta 66, Hartbeat etc...)

plus
mini CD inédit gratuit avec
BRUCE JOYNER / THE UNKNOWNS / SHAKING DOLLS / HEY BOOKMAKERS
(4 unreleased Tracks)

36 pages / 25 Francs Port Compris à :

ABUS DANGEREUX
B.P. 172
82001 MONTAUBAN CEDEX

Encore disponible :
FACE V avec 45 tours inédit CHRIS WILSON / ULTRA 5 / GREEN FISH 36 pages 25 Francs PC
FACE U avec 45 tours inédit NOMADS / LA SECTA / DIRTERZ 36 pages 25 Francs PC

Cette méfiance du militantisme aveugle qui finit par être dangereux fait le lien avec les Mains sales, le bouquin de Jean-Paul Sartre: *"Le nom, c'est plus ou moins un hasard, mais, disons que le hasard fait bien les choses, ça reste dans une même optique, le nom, l'album..."*

Quant aux influences musicales, elles sont variées et différentes pour chacun: *"On écoute pas forcément des trucs rapides... Fugazi, (dont ils font une reprise sur scène, "Waiting room", NDR) qu'on a vu à Poitiers Gilles et moi, nous a fait une forte impression: musicalement, c'est d'une richesse éblouissante, et éthiquement, ils sont indépendants, maîtres de leur destinée, responsables de leurs faits et gestes, c'est un pied de nez à tout le bizness; ils sont humains avant tout et non avides de fric!"*

On évoque alors les compositions: *"Généralement, on commence par la musique, un plan de guitare ou de basse, et ensuite tout le monde part dessus. Et soit ça marche, soit ça se casse la gueule et on laisse vite tomber. Une fois qu'on a la trame du morceau, t'as une mélodie qui vient se greffer dessus et Gilles pose ses textes selon son humeur et ce que la musique lui inspire par rapport à la vie... Une source inépuisable!"* L'originalité des D.H se trouve non seulement dans leur musique, mais surtout dans l'esthétique: *"On commence à attacher beaucoup d'importance à l'esthé-*

tique qui tourne autour du groupe, c'est pour ça que les paroles sont imprimées. Tout un tas de détails auxquels nous faisons maintenant attention, ce qui n'était pas le cas auparavant. Le verso de la pochette est un peu raté. On débute dans la maquette... C'est un mur de briques (celui de la maison de Bouchon!) pris en photo et agrandi. On ne pensait pas que ça allait être flou, mais c'est pas catastrophique!" Et l'homme au costume noir: *"C'est un américain moyen, quelconque, normal (famille, job), et il est soupçonné d'avoir tué 7 personnes... Un type qui aurait eu un coup de folie. On ne sait toujours pas si c'est lui ou pas! On pense que ça reflète l'homme, capable du meilleur et du pire. Un moment, t'es noir, pessimiste, à un autre, t'es positif, tu changes de point de vue. La photo de la couverture de l'album est tirée d'un bouquin; ça été pris à l'Est. Une scène de la vie courante, les meilleurs ouvriers étaient exposés avec le sourire pour inciter les autres à la productivité. Mais c'est aussi une question d'esthétique, on la trouve belle."* Une photo écrasée qui, finalement, annonçait bien le contenu de la zique des D.H.

Doumé, dans une récente lettre, m'a adressé tout ce qu'il aurait voulu ajouter:
"J'aimerais crier haut et fort: — combien tout ce qui tourne autour du rock français est ridicule et d'une affligeante pauvreté! — combien les médias (journaux, radios, TV) sont d'un arrivisme primaire déconcertant et d'une manque de professionnalisme! — combien les journalistes sont en train de tuer les groupes qui essaient de survivre et les labels qui partent sur une voie différente de la leur! De quel droit? — combien la culture française s'appauvrit, se ferme lorsqu'il s'agit de rock (est-ce dû à la récup' culturelle de Lang et à un langage moins rebelle?). — combien les organisateurs de concerts pensent fric avant de penser groupe. — combien le public a pris l'habitude de gober ce qu'on leur donne, leur vend!! — combien on est en France où l'ouverture d'esprit est si légère que le décalage entre les paroles et les faits s'accentue chaque jour .— combien toute notre éducation musicale est à refaire. — combien les personnages avec le pouvoir d'écrire, de décrire, critiquer et chroniquer jouissent d'une vertu dont ils ne maîtrisent pas les effets (nivellement du rock par le bas). — combien on est dans la merde, qu'il n'y a plus de rock que le mot rock. — Nous ne resterons pas sages, à attendre que ça se passe. — Doumé."

(Un seul conseil: lis l'interview de J.P. Manchette et cogites. NDLR bienveillante.)

WHERE'S THE (MAD MONSTER) PARTY ?

PAR DAVID DUFRESNE

La biographie qui accompagnait leur debut-Lp "Ten Lovers" (1990) se terminait par ces mots : *"Désolé donc pour les France Dimanche du Rock et les concierges branchés, mais il va vous falloir parler musique. Car c'est finalement si réjouissant de n'avoir rien à dire de ce groupe que : "Ecoutez"!"*. En effet, les quatre d'Angoulème sont des êtres discrets, sans scandale à leur actif, de tournées légendaires ni discours fourre-tout et démago. Tout passe par leur musique. Même leurs pochettes — surtout celle de "Ten Lovers" — sont plutôt des sujets à éviter : là n'est (vraiment) pas leur principal atout.

Le quatuor est plutôt jeune (formation 1989) et c'est sans doute là qu'il faut trouver l'explication de l'étonnante fraîcheur de leur Trash mélodique, entre Nirvana, Catbutt, Sonic Youth et une pointe Thugsienne (Christophe Sourice et Steve Whitfield, coupables des premiers enregistrements des Mad Monster Party, n'y sont pas étrangers).

Si la voix de Lorenzo a ce quelque chose de désespéré, cet effleurement du micro, la section rythmique des Mad Monster Party appuye de toutes ses basse-batterie pour donner au groupe son aspect résistant, fort, indestructible. Les guitares sont là, en première ligne, mitraillant et bombardant leurs saturations, pour anéantir l'ennemi (l'auditeur). "As Stupid As", extrait de la compilation Black & Noir "On Another Planet" est l'archétype de la grandeur des ces Monstres Fous : guitares à la fois claires et sales, rythme furieusement furieux et cette étrange voix torturée et détachée qui chapeaute l'ensemble.

Pourtant enregistré à la même période que leur premier album, "As Stupid As" dépasse les pépites de "Ten Lovers". C'est peut-être pour cette raison que les Mad Monster Party se sont empressés de mettre en boîte — dans un studio mobile il semblerait et mixé à la



maison — leur second album (sans titre à l'heure où ces lignes sont écrites). Les conditions précaires d'enregistrement et l'urgence de la situation donnent à ce nouveau 8-titres des allures de classique. Les qualités des Mad Monster Party sont ici amplifiés : le désespoir bruyant, la mélodie assassine, l'espace foutrement rempli, la vitesse d'exécution, le rythme cassé, concassé, fracassé.

Les Mad Monster Party peuvent reprendre les Rolling Stones ("Complicated"), personne n'ira leur reprocher d'aller puiser leurs clins d'œil dans un registre éculé, car il ne s'agit pas pour eux d'académisme mais de violence Rock & Roll.

Personne n'ira leur dire qu'ils ne sonnent pas "français" (mais plutôt Seattle & Co.) parce que là n'est pas le problème : les Mad Monster Party sont parmi les plus actifs membres de l'Internationale Trash-Rock, et parmi les plus talentueux. Comprenez-les, Angoulême hormis en janvier (salon de la B.D.), est une sorte de trou du cul urbain où rien ne se passe. Ça frustre et les Mad Monster Party ont choisi guitares et micros pour combattre l'inertie et l'ennuie.

Personne n'ira non plus leur faire remarquer que sur scène ils ont un penchant pour l'immobilisme. Car c'est pour mieux se concentrer sur leur entreprise destructive.

Non, l'existence des Mad Monster Party n'est pas le fruit du hasard. Oui, nous avons besoin d'eux, comme eux ont besoin d'imploser. Car tout est là : les Mad Monster Party ne sont pas un groupe tape-à-l'œil, démonstratif ou théâtral. Leur malaise est tout ce qu'il y a de plus contenu, d'intérieur. C'est le plus dangereux, car le plus sournois.

LES SHAKING DOLLS, OU CINQ GARNEMENTS QUI, RENDUS FOUS D'AVOIR TROP CROQUÉ DE CHOCOLAT AU LIT EN ÉCOUTANT DU ROCK'N'ROLL, SONT ACCUSÉS D'OUTRAGE DÉCIBÉLIQUE !

PAR YANNICK BOURG.

C'est le club des cinq d'Angers rétamés à mort par le rock'n'roll. Dominique/batterie, Olivier/basse, Hervé/guitare, Christophe/orgue et Jean-Philippe/guitare et chant, contaminés par l'ambiance délétère de la ville, ont vite succombés sous les poussées de leur graine de violence et les montées de sève de décibels. Ils ont choisi l'option mur de son(s) renvoyés par les parois du garage 60's et froissés par le métal 90's. Une cure épileptique de jouvence que leur album "God is God" assure en 13 traitements de choc. On attend, sans reproche mais avec la peur suintant des tympans, leur "Touch me I'm sick" de Mudhoney pour un single Abus Dangereux!

Choix du producteur:
Hervé (guitare): On avait d'abord choisi Christophe Sourice pour le 45t parce qu'on le connaissait un peu et qu'on allait être à l'aise. Après un an d'existence, on se doutait bien qu'on allait pas être très doués en studio. Puis on s'est dit: pourquoi ne pas changer pour l'album? On a alors cherché dans les producteurs qu'on connaissait, comme Ian Burgess, qu'on avait rencontré à Angers, ou le producteur de Snuff; ils étaient tous les deux emballés. Donc, des producteurs assez chers et côtés.
A la rentrée 90, on a opté pour Gilles Théolier, le batteur-chanteur d'Hydrolic System. On le connaissait aussi, et c'était plus simple d'avoir quelqu'un parlant français. Ce qu'il écoutait, ce qu'il aimait correspondait plus à nos idées, à ce qu'on recherchait au niveau du son. Et ça s'est très bien passé.
Il a eu carte blanche. Il était présent pendant les prises, et on l'a laissé seul avec Steve Whitfield pour mixer les morceaux. Il nous demandait notre avis après, on lui donnait, et il corrigeait éventuellement. C'était une vue d'ensemble: les cinq Shaking Dolls plus Gilles.

Studio anglais:
H: Très, très bien. On était totalement isolés, on ne pensait qu'à ça; on était dans une petite maison à 10 minutes du studio et le soir, on rentrait, on bouffait, on se couchait, et le lendemain, on filait vite fait au studio.
Huddersfield est une ville assez grise au nord de l'Angleterre, avec une population assez miséreuse, je ne sais pas si ça se ressent. Quand on a réécouté l'album chez nous, on l'a pas trouvé si gai que ça. Il est assez triste.
Sinon, on l'a enregistré en 7 jours; on a dépassé d'une demie-journée pour les prises, et il y a eu 2 jours et demi pour le mixage. Quand tu demandes un son à Steve Whitfiel, tu l'obtiens tout de suite, Gilles en était vert.

Prises:
H: Pas plus de trois: soit c'était bon du premier coup, soit c'était un pain pas trop grave et on la refaisait, et Gilles a dû sentir que s'il y avait un petit pain à la troisième prise, il valait quand même mieux la garder, après on allait commencer à stresser et ça n'aurait jamais été bon.
C'était impossible de jouer live parce que les micros sont tellement bons que le son de la guitare serait passé dans le micro de la batterie, etc... Au début, on a joué tous ensemble en ne prenant que la basse et la batterie, puis on faisait une 1er prise guitare, puis une seconde, l'orgue ensuite, etc... Le 45t, on l'avait fait live.
Christophe (orgue): Entre le 45 et l'album, il y a eu un certain travail. On s'était aussi entraîné pour connaître les morceaux.
H: Gilles était venu une semaine avec nous, avant le studio, pour voir si on était au point. Les morceaux étaient prêts, finis. Il fallait juste concrétiser les petits "effets spéciaux", et il s'en est très bien chargé.

Travail de composition:
H: J'amène une certaine mélodie, très très basique -il y a 2, 3 ans, il fallait que j'apporte quelque chose d'assez construit pour que le groupe puisse embrayer- et en une répète, le morceau est presque fait. A partir de presque rien, on arrive à composer un morceau: Dominique trouve un rythme d'enfer, Olivier des choeurs... Jean-Philippe a quelquefois des textes d'avance qu'il pose sur les morceaux.

C: Le morceau se construit quand Dominique a trouvé quelque chose à la batterie, c'est elle qui permet la plus grande évolution.

Morceaux en français:
H: On a fait des reprises des Rats, de Cyclope, Noodles, Thugs... mais à une époque où aucun Angevin ne soupçonnait notre existence.
C: On ne savait même pas qu'on était un groupe. Les Shaking Dolls n'existaient pas, on s'amusait dans un grenier au lieu d'aller jouer au foot ou au tennis.
On a arrêté très vite les paroles en français.
H: D'entrée de jeu, ça sépare les groupes en 2 catégories; et nous, on préfère être dans celle qui chante en anglais. En plus, il faut vraiment avoir de bonne paroles en français (sourire), et comme on s'intéresse plus à la forme qu'au contenu...

Commentaires sur quelques titres: *God is god*:
H & C: C'est le bassiste le responsable!!
C: On aime bien se marrer, ça se voit sur scène, et avec ce titre là, ça se ressent encore plus.
H: Olivier ne connait pas un mot d'anglais; et quand ça lui prend, il nous chie des choeurs à la con, avec des cris pas possibles qu'on essaie de traduire (rires). Après, Jean-Philippe a essayé d'écrire des paroles en fonction de ça.

***White shit*:**
C: Il faut pas trop se poser de questions.
H: Souvent les morceaux traînent 2 mois sans un titre. Mais, celui-là a plusieurs sens. J'ai découvert récemment que c'était un texte sur les hôpitaux et sur les gens maintenus en vie contre leur volonté. Mais ça peut être l'héroïne ou un truc comme ça.



***Distance*:**
H: Par rapport à notre désir, c'est celui là qui sort le moins bien sur le disque. On est un peu déçus. Je le voyais plus lourdingue, à la Tad.

***No name* est plus que parfait:**
(rires)
H: On rigole parce que Stéphane de Black & Noir ne peut pas piffer ce titre.On avait enregistré une démo pour préparer le Lp et on lui avait fait écouter. Il nous avait répondu: "Pour la 1er fois, il y a un morceau des S.D. que je n'aime pas: *No name*. L'intro est bien, mais Dominique n'est pas assez bon batteur pour faire des trucs comme ça."
C: Il a été méchant (rires). Il nous a choqués avec ça (sourire).

***Coward song*, c'est Woodstock:**
H: Ça vient du producteur (rires)...
C: Olivier et Dominique sont partis dans un délire...

***Instru*:**
H: C'est son nom officiel... Quand Jean-Philippe est pas trop inspiré par un morceau, il dit qu'il serait bien en instrumental. Ça lui évite de chercher des paroles. Ça correspond aussi à l'esprit du morceau: court et intense.
Il n'y a rien de trop réfléchi dans cet album. On s'est juste pris un peu la tête pour l'ordre des titres. On l'a défini avec Gilles une semaine avant d'enregistrer. Selon lui, le 1er morceau devait donner envie d'écouter tout l'album, et le dernier de le remettre. Les derniers morceaux composés sont au début de l'album.

Reprises, tentation:
H: Pour en faire une, il faut une bonne idée et très très bien la faire. Une reprise pour une reprise, ça ne vaut pas le coup. Par exemple, la reprise de Husker Dü par les Mega City Four sur la compilation *An Another Planet* n'en vaut pas la peine. C'est la copie de l'original. Si on avait fait une reprise de Mudhoney, ça nous aurait suivi tout le temps.
C: Il doit y avoir un travail personnel pour faire ressortir certaines choses.

Pochette:
H: Tout a été chamboulé au dernier moment. Au départ, c'était un zoom de photo prise live. On l'a gardé l'idée pour le verso. Puis on a trouvé une photo de petit garçon qui sautait, mais ça faisait trop Thugs. Et puis je suis allé à la bibliothèque et j'ai trouvé cette photo monochrome d'une petite fille grimaçante, et on l'a gardée.

Tournées:
H: Notre dernière tournée n'a pas été terrible. Le but, c'est que les gens ne se tirent pas. On ne s'attend pas à l'euphorie totale; 1 concert bien acceuilli sur 3, ça serait pas mal... Mais je m'en fous, du moment que je ne suis ni chez moi, ni à l'école, et comme on tourne pendant les vacances scolaires, on loupe plein de dates. Le seul problème, c'est qu'on ne gagne pas de thunes, tout repart dans le matériel ou ailleurs.

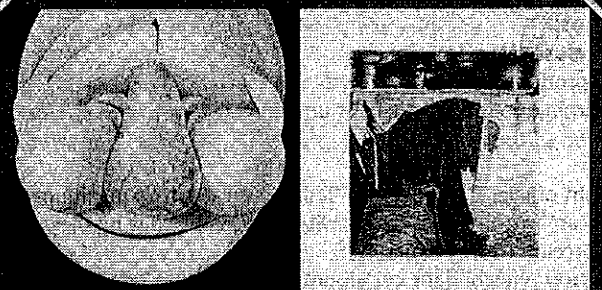
(suite p. 58)

Back & Noir Rds - Bouclard - News - Catalogue - Q.G - Temple :
4 rue du Valdemaine - 49100 Angers.

VISEZ JUSTE !!

THE WOULD BE'S
SILLY SONGS ... HI CD/LP/K7 9136

MEGA CITY FOUR
TERRIBLY SORRY BOB HI CD/LP/K7 9132







M.K.B.
LE TRESOR DES ILES CHIENNES HZ CD/K7 9121

SUSPENSE RUBBERBAND
1er album HH CD/K7 9134

Hola
BONDAGE PRODUCTIONS
17, rue de Montreuil 75011 PARIS FRANCE
TEL : (1) 43 79 88 55

APOCALYPSE JAUNE

PAR YANNICK BOURG.

Qu'on se le dise: le cinéma, à de très rares exceptions, m'exaspère et m'ennuie. Que de temps perdu, que d'énergie gaspillée! Paul Nizan l'avait très bien dit: *"Dans ces cuves sonores pleines d'éclairs blancs, les hommes vont s'oublier: ils sortent hébétés par les songes et vont se perdre dans les cubes où se déroulent ce que Bergman ose encore appeler la vie (...)"* Plus récemment, un slogan débile osait s'afficher de la sorte: *"Quand on aime la vie, on aime le cinéma."*
Ah non! Faux! Archi-faux! Foutre, on vit, et si possible par le vit, et en souhaitant mourir par le vit, si on a ce choix.
Mais bon, tout homme a ses faiblesses, et la mienne est de céder aux charmes du film noir. Une vision de la noirceur du monde qui vient du polar américain. Elle implique une connaissance — ignorée, délaissée ou rejetée par les piétons objectifs et anonymes que nous sommes — des mécanismes sociaux et des rouages humains tenus pour "secrets" ou malsains et qui ont la faculté d'accroître ma paranoïa. Et quand on choisit d'éclairer les pans obscurs de cette réalité, fatalement, il en ressort de forts curieux phénomènes. Situations et personnages. Fruits pourris de la ville pour l'essentiel, ils sont la texture de l'état de décomposition avancée de notre civilisation. Transposés à l'écran, ça a donné quelques chefs-d'oeuvre, quelques trop nombreux pour être cités.
Cependant, à intervalles irréguliers, les journaux spécialisés nous gonflent les gonades et vident nos bourses en claironnant le renouveau (lequel?) du film noir à l'américaine. On a déjà souffert des boursouflures de Scorcese ("Les affranchis"), puis sous les feux martiaux d'un défilement irradiant, du "Parrain 3" de Coppola, de la "La maison des otages" de Cimino, et d'autres encore, censés réactiver le genre et concilier les lois de la demande commerciale et de l'offre artistique, j'en ris encore. Tout ça a des relents de réchauffé et de faisandé à la sauce star. Pour la relever cette foutue sauce, il faut chercher ailleurs; et loin.

Hong Kong! Le mot est lâché. Sésame foudroyant. Hong Kong où la loi du "toujours plus" semble être la devise. Hong Kong qui, en 1997, ne sera plus une colonie anglaise et reviendra à la Chine. Et la Chine, pour la violence (une des caractéristiques majeures du film noir) en connaît un bout: le sang abondamment versé sur la place Tien An Men, et ailleurs, pour mater l'insurrection étudiante de juin 89 est encore frais dans les mémoires.
Chow Yun Fat, l'acteur-star de cette ville, déclarait dans Les Cahiers du cinéma: *"Hong Kong, c'est une jungle. Tout le monde est comme un animal sauvage, uniquement préoccupé par la survie."*

Hong kong, si elle est une plaque sensible, est aussi une gigantesque machine à films, troisième productrice mondiale. Elle s'est taillée un succès massif avec les films de kung-fu (remember Bruce Lee) et de capes et d'épées chinois. Elle a abandonné peu à peu ce filon pour creuser d'autres mines plus fructueuses.

Un des premiers à prendre de la distance avec la tradition est Jacky Chan. Superstar en Asie, décoré par Jack Lang (je ris jaune) profitant d'une rétrospective à la Cinémathèque de Paris en 1990, c'est un ancien cascadeur rompu aux techniques acrobatiques de l'Opéra de Pékin. Jacky Chan s'est d'abord illustré dans le Kung Fu Comedy, genre légèrement irrévérencieux à base de combats souvent loufoques et de gags (fortement) appuyés. Chaque film tourne autour de la science des combats, l'histoire —comme pour les autres genres — passe au second plan. Comme le public chinois raffole des longs combats et des prouesses, on lui en donne. "Police story", considérée comme une de ses pièces maîtresses — Jacky Chan contrôle aussi la réalisation — n'est qu'une longue ligne dynamique démarrant par une fusillade et l'anéantissement total d'un village-bidonville par deux voitures pour aboutir à un enchaînement frénétique de combats dans un grand magasin. Et Jacky Chan, entre ces deux points cardinaux, aura eu tout le loisir de démontrer l'étendue de ses qualités athlétiques (n'importe quel acteur "physique" occidental est une ombre pâlichonne à ses côtés) ainsi que de son sens chorégraphique. On y ajoute un soin particulier accordé au montage (qu'il avoue avoir toujours en tête) qui, couplé avec une utilisation du son renforçant l'impact des images, est une des autres clés de la réussite du cinéma de Hong Kong.
Ne nous leurrons pas; il ne faut pas perdre de vue que c'est un cinéma conçu avant tout pour plaire au grand-public et visant l'efficacité commerciale. Une saine méfiance est développée vis-à-vis du cinéma d'auteur. Si coup de patte ou griffe personnelle, il y a, tant mieux, sinon... on s'en passe. Et les cinéphiles, qui sont les premiers à momifier une pratique vivante, lui reprochent sa linéarité, ses scénarios simplissimes, ses personnages taillés au Magnum, sans oser avouer qu'une folle furieuse fixée sur pellicule peut se suffire à elle-même. Si tous les cinémas de "surface" et de grande-surface étaient comme celui-là, on s'ennuyerait moins.

Un nom pourtant paraît faire taire tous les grincheux: Tsui Hark. Après avoir étudié le cinéma au Texas, puis à New York, sa seule porte de sortie fut la télévision. Comme nombre de cinéastes de sa génération (Anne Hui ("Boat people"), Allen Fong, etc...), il a fourbi et graissé ses armes à cette dure école. Les conditions précaires et draconniennes n'intéressaient pas les talents mûrs et confirmés. Et, paradoxalement, elles ont favorisé l'éclosion de ce qu'il faut bien appeler une "vague", bien vite accolée à "nouvelle". Le temps, de 1977 à 79, de faire le tour de toutes les questions posées par la loi des séries, et c'est le passage au grand écran. Symboliquement, Tsui Hark fut le premier à effectuer ce passage avec son film "Butterfly murders".
Il réalise six films (dont un, "L'enfer des armes", a souffert de la censure, mais reste un morceau coriace de nihilisme punk; un "Orange mécanique" asiatique, pour simplifier) avant de créer avec sa femme Nansun Shi sa propre maison de production en 1984: la Film Workshop. Il déclare alors: *"Ce que je veux faire est un mélange de romantisme, de philosophie et d'onirisme."* Mais la question de la situation unique de Hong Kong lui fait poser aussi celles de l'identité individuelle et de la violence politique collective, ou fatale.
Le film qui va attirer l'attention de tout le monde et braquer les regards sur Hong Kong est un pur météore, curieux, insolite et merveilleux. "Histoires de fantômes chinois", réalisé par Ching Siu Tang en 1987, produit par Tsui Hark — et récompensé par un prix spécial du jury à Avoriaz en 88 — est exemplaire. C'est le trait d'union parfait entre la magie ancestrale et traditionnelle des contes chinois et une vision moderne de la réalisation (dynamisme de la mise en scène et, surtout, l'emploi d'effets spéciaux sophistiqués sans ôter la poésie, une gageure tenue). Cette histoire d'amour par-delà la mort est illuminée par une jeune actrice charismatique: Wang Tsu Hsien. On aimerait revenir dessus (quelle goujaterie!) et on guette impatiemment la sortie de "Histoires de fantômes chinois 2" et "3".
Mais ce grand film est atypique, et il m'a éloigné de mon sujet. En 1986, Tsui Hark produit "A better tomorrow" que dirige John Woo. Ce film marque certainement l'avènement du polar estampillé Hong Kong. On ne rigole plus. L'histoire de ces deux frangins, unis pour le meilleur et surtout le pire —puisque l'un est flic et l'autre affilié à une bande de dangereux trafiquants de faux billets — est une défonce sauvage où les flingues sont des excroissances des personnages. C'est le seul langage autorisé et pratiqué, et les armes ont le premier et le dernier mot. Le film obtient un succès phénoménal et consacre Chow Yun Fat comme la nouvelle étoile.
John Woo, qui a un riche passé de réalisateur du côté de la Golden Harvest, remplie pour une séquelle en 1987, toujours pour la Workshop. "A better tomorrow 2" défie les nerfs et les sens. Son final apocalyptique le prouve: d'un réalisme terrible, on est passé à un hyperréalisme tordu, et là on baigne dans le surhyperréalisme; un bon quart d'heure de carnage où un trio déterminé prend d'assaut une villa et la transforme en mausolée (fuck Al "Scarface" Pacino). Impossible de compter les corps réduits au silence par tous les moyens expéditifs possibles. C'est l'aboutissement d'une dialectique impitoyable. On commence par là où on devrait finir: la mort.



John Woo a signé pour une autre compagnie un dévastateur "Bullet in the head" dont l'action reléguerait celle de ses précédents films au rang de produits plus très frais (on s'interroge; on frémit), puis "Once a thief, au ton plus léger. Quant à Tsui Hark, il a achevé en 1989 le prologue des "Better tomorrow" sous le titre de "Love & death in Saïgon", avec la très troublante Anita Mui, considérée comme l'actrice-chanteuse la plus célèbre de Hong Kong. Et les recettes lui ont donné raison puisque le box-office a volé en éclats. Il continue depuis à multiplier les projets (cf. interview).
Tony Leung, le jeune acteur de "Gunmen" (entr'aperçu en France), résume parfaitement l'ambiance: *"Leurs films me font l'effet de comic-books pris d'un mouvement frénétique. L'action jaillit de toutes parts et dans la surprise la plus totale"* (1).
Une autre boîte de production active, D&B, brandit les armes du pouvoir jaune. Ils ont lancé la série "Le sens du devoir" ("In the line of duty") qui compte six parties (la septième est peut-être déjà sortie). Cette série est à distinguer parce qu'elle a révélé des filles incroyables: Michelle Khan, Cynthia Khan, Cynthia Rothrock... On peut y ajouter Sally Yeh, remarquée dans "Roboforce", autre symptôme de la déglingue jouissive. Attention, une des forces majeures de Hong Kong, c'est le charme et l'impact physique de ses comédiennes. Des filles si spéciales qu'elles forcent le respect des Clint Eastwood de bistrot. Si elles distribuent des coups dans toutes les positions, elles ne sont pas épargnées en retour. Elles morflent comme les mecs, et ce n'est rien de l'écrire... Une jubilation supplémentaire, c'est de voir une mère de famille tranquille se métamorphoser en furie zen dévastatrice; mais bien souvent, elles finissent le crâne éclatée ou défenestrées...
D&B s'est encore signalée par trois productions violentes et soignées: "La rançon des traîtres", avec une intro fulgurante et des bastons impressionnantes (coups de poing dans la gueule au ralenti, coups de boules, pieds et poings volant à travers les pare-brise); "Fury" et son méchant, prototype de l'ordure qui ne ménage pas sa peine et ne recule devant rien; et "Brotherhood" ("Frères d'armes"), une amitié cassée qui n'arrive pas à se défaire et entrainera les deux hommes dans une chute sans rédemption. Le flic (héros), fait rarissime, y laisse même sa peau, vilain sort habituellement réservé aux crapules, traîtres, traîtres repentis, ou innocents de passage.

Le seul hic, le lecteur futé s'en doute, et il est de taille, c'est que ce beau chaos organisé fait des apparitions timides et fugaces dans les salles, quand on daigne le programmer. Sinon, il faut faire ses emplettes sanglantes chez les éditeurs vidéos ou traquer les "pièces" dans les (bons) vidéo-clubs. On peut mentionner les efforts accomplis en France par Kara Films en éditant une dizaine de vidéo-cassettes ("Fury", "Frères d'armes", "La rançon des traîtres", "Black vengeance", etc....), pour le rester il faut (se) fouiller...
Et comme aimait à la rappeler Robert Mitchum (je cite de mémoire): *"Un bon film est un film où tout le monde meurt."* Voilà qui est normal et moral. Enfin, une conclusion définitive; il reste à clouer en chœur les cercueils, de toute façon le monde court à sa perte, et ça Hong Kong l'a compris!

Pour compléter ce tableau, je me suis adressé à **Patrick Nadjar**, une des têtes de **Butterfly warriors** (citation 1), la seule revue entièrement et amoureusement consacrée au cinéma asiatique. Un seul numéro pour l'instant, mais quel sommaire! Interviews de Kirk Wong, David Wu, Tony Leung, Terence Chang, des dossiers et des analyses fouillés sur Tsui Hark et "Zu, Warriors from the magic mountain", etc... C'est indispensable, il en coûte 18 F (ou 100 F pour 6 numéros, une lettre d'infos mensuelle et un cadeau), et on s'adresse à Butterfly warriors, 4 rue Condorcet, 93100 Montreuil — chèque à l'ordre de Patrick Nadjar.



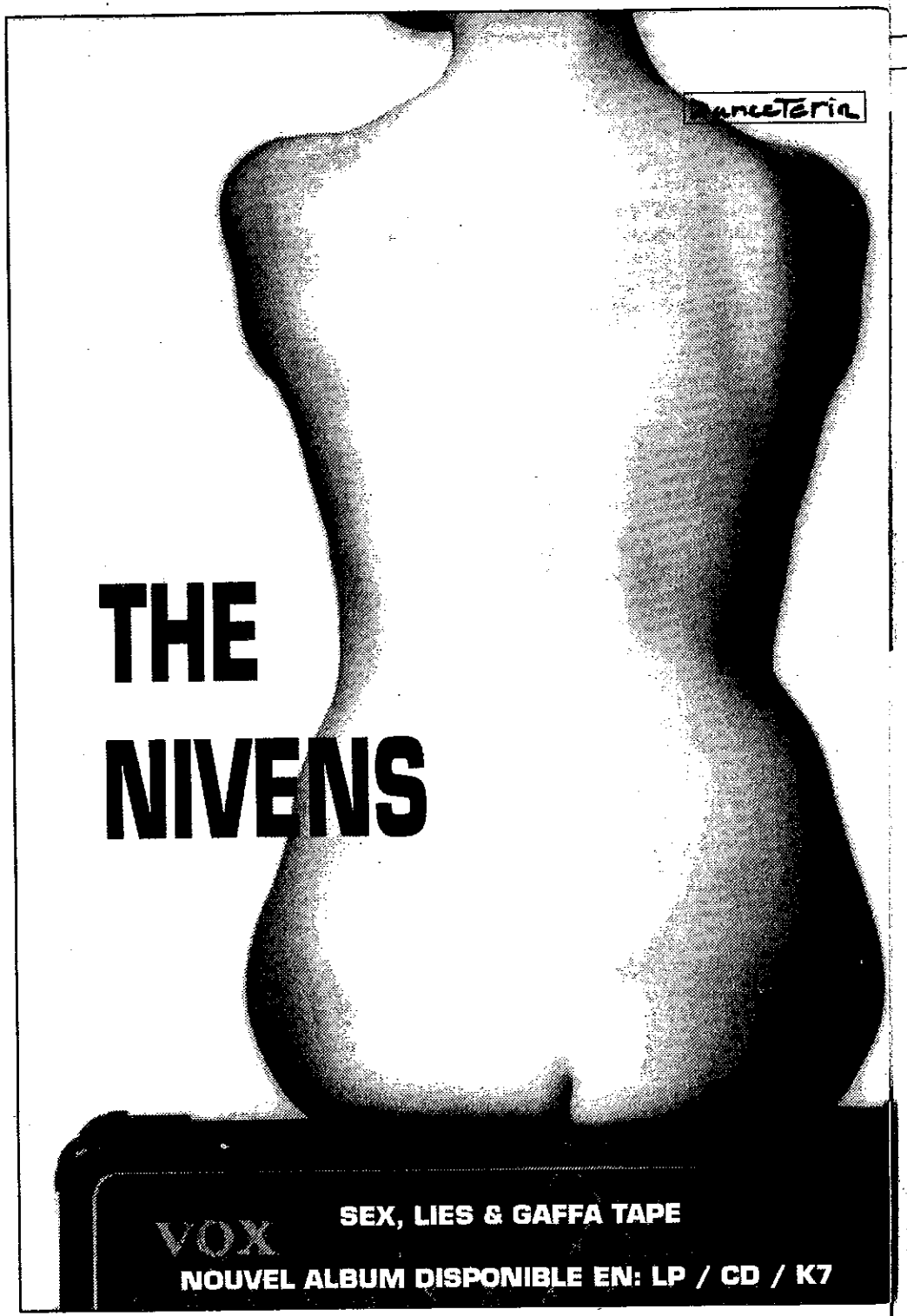
Cinéma & Hong-Kong?
Le problème a été l'après Bruce Lee: beaucoup de petits films de kung-fu lamentables, à chier, avec le jeu des pseudos, Bruce Le, etc... Et beaucoup de gens pensent que Hong-Kong, c'est ça. Il y a eu plusieurs vagues: celle des Shaw Brothers avec essentiellement des films de sabres, celle de Tsui Hark, avec "Zu, warriors from the magic mountain", reconnu par le festival du film fantastique de Paris et d'autres comme un grand réalisateur complètement fada, puis "Histoires de fantômes chinois" qui a relancé un peu tout le mouvement. C'est "Histoires de fantômes chinois" qui a permis de parler de "Better tomorrow" qui est un film très important. "Better tomorrow" était disponible en vidéo deux ans avant "Histoires...", et personne n'en parlait. "Histoires de fantômes chinois" est un film très spécial; il a réussi à faire ce que les autres films de Hong-kong n'ont jamais réussi à incorporer aussi bien dans un film d'action: le romantisme. C'est ce qui a plu aux occidentaux.
Et Hong-Kong, c'est bien Tsui Hark, John Woo: des réalisateurs qui ont donné une nouvelle image en lançant la mode des films "gunfight" qui représente la plus grosse partie de la production. Ce sont des films d'action très dynamiques, avec des cascades formidables que personne à l'extérieur d'Hong-Kong n'oserait faire à cause des syndicats. Le cascadeur est payé pour une scène, il l'a fait, même s'il se blesse. C'est un cinéma destroy, jamais-vu, très BD et violent. Il ne faut pas être trop regardant sur les histoires qui sont, en général, pas terribles. C'est un de leurs problèmes. Mais même si l'histoire est nulle, si les acteurs jouent mal, même si c'est mal réalisé, il y a toujours quelque chose de nouveau... Comme le dit Chow Yun-Fat: *"un mauvais film français, on s'emmerde, un mauvais film à Hong-Kong, on ne s'emmerde jamais parce qu'il y a les cascades."*

Un fanzine, pourquoi, comment, quand ?
C'est un défi. Parce que c'est difficile à voir, sinon les revues pro s'en chargeraient. Les films, pour les voir en cassettes-vidéo c'est déjà la galère, et au cinéma c'est pas la peine d'en parler... Ça a démarré au bistrot avec mes deux potes Luis et Philippe. Le déclic, pour moi, fut "Histoires de fantômes chinois", pour Luis ce fut "Butterfly murders" et pour Philippe "Zu..."
On est partis de là et d'autres films d'action comme "In the line of duty". On voulait faire ça sérieusement sans jamais se prendre au sérieux, on avait déjà fait plusieurs fanzines chacun de notre côté, on avait de l'expérience, et on voulait que ce soit bien.
Hong-Kong, c'est très bien, mais il fallait aussi parler du Japon où il se passe des choses très intéressantes, comme le dessin animé érotique Legend. Ça prend 10 ou 20% de la revue. Et on a mélangé interviews et articles.
Techniquement, on utilise un matériel très puissant qui ne nous appartient pas (le mec fait ça en extra le week-end), on scanne les photos, mais il faut qu'elles soient très bonnes et la plupart sont tramées et floues, c'est donc la galère. On soigne la maquette, en y passant des dizaines d'heures, parce que ce cinéma est avant tout visuel et qu'il faut lui rendre hommage.

Tu es journaliste dans des revues pro, ça ne suffisait pas ?
Non, parce que je ne fais pas ça pour l'argent. J'ai un travail à côté, je ne veux pas mélanger passion et argent. Dans une revue comme "L'écran fantastique", tu ne fais pas ce que tu veux, on t'impose certains trucs. Dans "Mad movies", c'est Marc Toullec le spécialiste, même s'il commet pas mal d'erreurs il a le mérite d'avoir écrit pas mal d'articles sur Hong-Kong. Plus ce que j'aime est reconnu — comme un article dans les "Cahiers du cinéma" — plus je suis heureux, j'aime partager. Une de nos victoires, c'est la programmation de 11 films de Hong-Kong au festival de Bruxelles, parce qu'on a fait suer le directeur. On sert à quelque chose avec nos petits moyens.

Contacts préalables ?
Je vais souvent au marché du film à Milan ou à Cannes où j'ai fait l'interview de Terence Chang. C'était intéressant parce qu'il était à ce moment là le directeur de la Film Workshop (production des films de Tsui Hark et John Woo). C'est un mec génial et d'une très grande gentillesse; c'est lui qui nous a aidés à Hong-Kong pour avoir les interviews. Et c'est quelqu'un de très important là-bas parce que c'est l'un des seuls à avoir compris qu'il fallait que la presse occidentale parle de leur cinéma. Si Hong-Kong arrive à s'en sortir, c'est un peu grâce à lui. Ça fait quinze ans qu'il est dans ce milieu, il a fait le tour de presque toutes les boîtes de production et distribution. Les films de Hong-Kong cartonnent dans toute l'Asie, mais il a vu qu'il y avait un marché potentiel dans les pays occidentaux.
Quand tu es à Hong-Kong, la plupart des mecs n'en n'ont rien à foutre de la presse, des photos, de ta connaissance du cinéma, ils sont là pour le fric. Hong-Kong est une ville de 5 ou 6 millions d'habitants, aussi grande que Paris. Ils produisent environ 120 films par an; t'imagines: 120 films pour une population de 6 millions d'habitants, c'est à peu près l'équivalent de la production française.
D'autre part, en 1997, Hong-Kong retombe sous l'égide chinoise, après avoir été une colonie anglaise pendant 100 ans. Et la plupart des réalisateurs et producteurs vont partir: peut-être en France, mais pratiquement tous au Canada. Il leur faudra alors des capitaux américains parce que les films coûteront plus chers, trouver des co-productions... Il faut donc que leur cinéma soit connu.
Je connais bien aussi Robert Schlockoff qui était alors l'attaché de presse de "Gunmen", "Shangaï blues" et de "The killer" (qui devait sortir en France). Avec 5 ou 6 autres journalistes, il avait eu le voyage payé à Hong-Kong pour faire des articles. Il a assisté aux conférences de presse et on les a récupérés. J'ai passé un deal avec lui: il me donnait ses notes, il me racontait ce qu'il avait vu et je lui faisais son papier au propre qu'il pouvait utiliser pour ses dossiers de presse, et en contrepartie, j'utilisais le tout pour "Butterfly". Le dossier "Gunmen" a été fait comme ça. On a envoyé ensuite un fax à Terence Chang à la Film Workshop qui nous en a renvoyés un pour nous dire qu'il était très heureux qu'on fasse un zine concentré sur les productions de Tsui Hark. Il nous a envoyés des jeux de photos de chaque film, et c'est grâce à lui que "Butterfly" est aussi bien au niveau de la doc. C'est pourtant la chose la plus difficile à obtenir; au bout de 6/8 mois, ils n'ont plus de photos, c'est déjà trop vieux. Tu n'as pas de magasins de photos là-bas; passés 1 ou 2 ans, tu ne peux plus avoir de photos. Il y a plus grave, et j'ai un regret, c'est qu'il n'y ait pas eu un fan-club créé 10 ans auparavant pour les films de la Shaw Brothers — "La rage du tigre" est un film formidable — maintenant ces films sont invisibles, les copies françaises se baladent en Afrique du Nord et on ne pourra plus jamais les revoir. A Hong-Kong, les films de la Shaw n'existent plus. Ils ont été gardés en vidéo sur des bandes magnétiques et "pan & scannés". On ne pourra plus les voir dans les salles de cinéma. Il y a eu 3 films sortis de Chung Chin, c'est lamentable. C'est l'un des plus grands réalisateurs, avec un cinéma d'action très dur, très innovateur; et aucun document n'a été gardé.

Tsui Hark ?
C'est un perfectionniste et un génie. Tant que le résultat ne le satisfait pas, il travaille. C'est un fou de cinéma et de technique. Dès son premier film, "Butterfly murders", on voyait que c'était un réalisateur de génie. Il ne pense qu'à ça: il pense toujours à un nou



veau scénario, une nouvelle production, il n'est jamais satisfait. Et il a monté une équipe très forte autour de lui, mais il est très directif. C'est un tyran. James Wong, le compositeur de la musique de "Fantômes...," nous disait: *"Tsui Hark était là pour la musique — ce qui est très rare à Hong-Kong, en général, les réalisateurs s'en foutent — nous sommes restés 7 jours à enregistrer, sans dormir! Tout le monde dormait de temps en temps, sauf Tsui Hark".*
Ses films sont très rapides; on n'arrive pas à comprendre "Zu...", mais les mecs de Hong-Kong ne suivent pas non plus. On a été manger chez des gens et on commence à discuter avec un type qui nous raconte qu'il a joué dans un film de Tsui Hark. On pensait qu'il allait nous sortir "j'ai fait le 3e mec derrière le baril..." et il nous dit qu'il était l'un des 3 étudiants de "L'enfer des armes". Il avait l'un des rôles principaux dans un des meilleurs Tsui Hark! Et il nous a expliqués que personne à Hong-Hong n'arrivait à suivre ses films, tellement ils étaient rapides.
On a passé deux heures avec Tsui Hark, alors qu'il avait beaucoup de travail. Il était en train de tourner son nouveau film avec Jet Lee (c'est un chinois, et, à mes yeux, le plus grand acteur d'arts martiaux. 3 de ses films dont "Les temples de Shaolin" vont sortir en vidéo. Il a commencé à 16 ans, il en a maintenant 26. Il s'est enfui de la Chine Populaire, il a tourné 2 ou 3 films aux USA où il vivait, puis il est revenu à Honk-Kong). Ça se passe au début du siècle, avec une révolte d'esclaves. Tsui Hark, à chacun de ses films, fait des allusions politiques à 97, ça le travaille beaucoup.
Tsui Hark a été aussi tourner "The master" avec Jet Lee aux USA pour la Golden Harvest. Le film n'est pas terminé, il n'en est pas satisfait. C'est un remake d'un Bruce Lee. Il l'a tourné, je crois, en anglais, et ça aussi le préparait à 97. Il a un contrat de 4 films avec la Golden, ce qui lui permet d'avoir de l'argent pour la Film Workshop.

Alors, Hong-Kong, tu y es allé ?
C'était mon rêve, et il fallait aller jusqu'au bout. On est parti sans savoir ce qui allait se passer, ni qui on allait rencontrer. Julien (autre éminent Butterfly Warrior, NDLR) était avec son amie Stella qui est originaire de Hong-Kong, et elle a pu nous traduire nombre d'interviews.
Ça été formidable! Je suis transformé. La vie et l'esprit y sont différents. La plupart des gens de ce milieu sont d'une très grande politesse et gentillesse. On a été sur 4 tournages, dont 3 parmi les plus grands: John Woo, Ching Siu Tung (Histoires...) et Tsui Hark...

Première impression ?
Après 14 heures d'avion, sans escale, tu découvres une ville de cinglés, très étrange. Des gens partout, tout le temps. Les magasins sont ouverts 7 jours sur 7, pas de vacances. Ils bossent 24H sur 24. Les gens ont des talkie-walkie pour qu'on puisse les joindre à n'importe quel moment. Dans les cinés, tu entends les bip-bip qui sonnent et ils répondent. Les mecs ont 2, 3 boulots, 7 jours sur 7. Tu n'as pas d'aide gouvernementale, pas de sécu, les logements sont très chers, ils n'ont pas le choix. Ils sont très bordéliques et disciplinés en même temps, c'est difficile à expliquer. Leur métro est le plus propre du monde: t'as 1000 balles d'amende si tu y manges, 2000 si tu fumes...
Pour le cinéma, c'est une ville incroyable! Il y a 100 salles, dont 10 avec le son THX, on doit en avoir 1 à Paris. Le prix est entre 20 et 25 balles. Les séances commencent à 10h30 le matin. Les gens y vont beaucoup. Ils ont aussi adopté le système britannique: tu peux louer à l'avance, avec ta place numérotée. Tous les films américains sortent; et le disque-laser s'est développé: ils ont tous les imports anglais, américains, japonais, plus toutes les cassettes dans les vidéos-clubs. Ils voient tout. La plupart des réalisateurs voient 2 ou 3 films par jour, c'était le cas de celui de "Gunmen".



Tournages ?
C'est le bordel! Ils ne sont pas du tout organisés. En Occident, tu as un directeur de la photo pour un film, à Hong-kong, ils en ont cinq: un pour le jour, un pour la nuit, un pour les scènes d'action, etc... et la photo reste uniforme.
Souvent, en plein milieu du tournage, ils changent le script, ils ne sont pas sûrs de leur truc. Ils ne savent pas où ils vont.
John Woo tourne avec 2 ou 3 caméras en refaisant 150 fois la scène sous différents angles. Pour une scène de tango, ça a duré peut-être 6 heures. Je suis allé sur "In the line of Duty#7", et là, tu avais une caméra et la scène était tournée en deux minutes...

Concentration de talents à Honk-Kong :
Leur chance exceptionnelle, c'est d'être chinois en étant une colonie anglaise. Ils ont des passeports britanniques, ils peuvent aller où ils veulent. Tsui Hark a été étudier aux USA, certains en Angleterre comme Leslie Chung; les musiciens sont allés dans d'autres pays. Ils ont une culture anglo-saxonne. Après, ils reviennent à Hong-Kong pour prouver que cette ville est capable de faire autant de films qu'un pays comme la France. C'est des bosseurs.
Ils ont toujours eu un cinéma très actif, dès les années 30. Et c'est les seuls à savoir manier les scènes d'action comme celles avec les fameux fils où sont accrochés les acteurs.
Tsui Hark a voulu des effets spéciaux américains pour "Zu... ". Les mecs avaient travaillé sur "La guerre des étoiles", "Tron", et les acteurs et les techniciens chinois ont appris avec ces gens-là. Après ça, Tsui Hark a monté sa boîte d'effets spéciaux (Film Workshop) qui fait pratiquement tous les effets spéciaux à Hong-Kong. Tout le monde va chez lui. Il a compris qu'il fallait un mélange d'esprit chinois, bosseur, innovateur et les gens qui avaient les connaissances techniques. Les chinois essaient toujours de se surpasser: dans une scène d'action, ils essaient toujours d'aller plus loin et plus fort. C'est le but de Hong-Kong: dépasser ce qui a déjà été fait. Jackie Chan fait des cascades de plus en plus folles, inimaginables...
Les films sont de plus en plus rapides, et les gens commencent à voir les anciens films comme des films lents...

Danger de surenchère :
Il y a une limite et Hong-Kong est en train de l'atteindre. "Better tomorrow 2", qui est le film le plus sanglant que j'ai jamais vu de Hong-Kong, date de 87-88, et il n'a pas été surpassé. Il y a des films très rapides avec des nouvelles cascades de plus en plus folles, mais maintenant ils essaient de trouver de meilleures histoires avec des rôles plus développés.

Compagnies :
Tu as une concurrence entre les réalisateurs, mais DNB qui produit la série "Le sens du devoir" va voir Tsui Hark pour les effets spéciaux, pareil pour Cinema City. Plusieurs compagnies sont produites par le même producteur: Gods & Princess.

Studios :
Il y en a 3: Shaw Brothers, Golden Harvest (Bruce Lee, Jackie Chan...) et Cinema City (série des "Mad mission" et production d'une partie d'"Histoires de fantômes chinois"). Tu as des hangars qui servent aussi pour certaines scènes, et quelques films de capes et d'épées sont tournés en Chine Populaire.

T.V :
Ce que j'en ai vu est nul. Des séries tournées en vidéo, pratiquement pas de décors... La production locale représente 90% du temps d'antenne, ce qui est loin d'être le cas ailleurs. Ça permet de former et de faire travailler les gens. D'ailleurs, il y a 15 ans, presque tous les réalisateurs côtés y ont commencé. C'était une formidable école: ils devaient réaliser des séries à la va-vite et maîtriser ça.

Acteurs, actrices :
A l'approche de 97, les acteurs veulent bosser sur plusieurs films; il arrive que des acteurs bossent sur 3 ou 4 films en même temps. 1 le matin, 1 l'après-midi et un autre le soir. C'est pour gagner du fric et pouvoir partir. Où vont aller ces acteurs? C'est des stars en Asie et ils ne vont pas trouver de rôles dans des films américains.
Sur le tournage du John Woo, je me suis retrouvé attablé avec Leslie Chang, Cherie Chaou (orthographe incertaine, NDLR), l'actrice principale, Chow Yun-Fat et David Wu, le monteur, connu aussi pour ses émissions comiques à la TV. Et tu avais plein de jeunes filles et de jeunes femmes hystériques qui gueulaient partout dans l'hôtel. Elles venaient prendre des photos, demander des autographes pendant tout le temps du repas... et les stars ne jettent pas leurs fans, ils prennent leur temps avec eux.
Chow Yun-Fat est actuellement le plus grand acteur à Hong-Kong, il est plus populaire que Jackie Chan. C'est un mec adorable. Il n'a jamais joué dans des films de kung-fu, mais il a du charisme.
Leslie Chang (acteur principal d'"Histoires...") est milliardaire: c'est une star de la musique à Hong-Kong. Après le John Woo, il arrête sa carrière. Il part à Vancouver ouvrir un coffee-shop, et il va rester tranquille là-bas. Tony Leung ("Gunmen", "Better Tomorrow 3") joue dans le prochain Jean-Jacques Annaud ("L'amant", d'après Marguerite Duras, si, hélas, NDLR). Il a le rôle principal et c'est très important pour sa carrière.

Mai Gay Chang, une des actrices les plus connus, qui joue dans toutes les grosses productions nous a avoué quelque chose d'important: *"ce serait un rêve absolu de faire un film avec les occidentaux, mais je ne pense pas être au niveau"*, et c'est une excellente actrice.
On a eu beaucoup de mal avec Wang Tsu-Hsien, l'actrice d'"Histoires..." dont je suis un très grand fan. On l'a eue à la dernière seconde. C'était dans un hôtel 5 étoiles, elle est arrivée 1/2 heure en retard, on a changé 3 fois de table pour qu'il n'y ait personne autour. Elle était en vacances et personne ne devait savoir qu'elle était là. Elle était très rock'n'roll: petites bottines, tweed moulant, lunettes noires. Tous les mecs présents avaient les yeux exorbités, la mâchoire tombante. Elle a une réputation de chieuse et elle a été adorable; j'étais assis en face d'elle et j'étais mal...

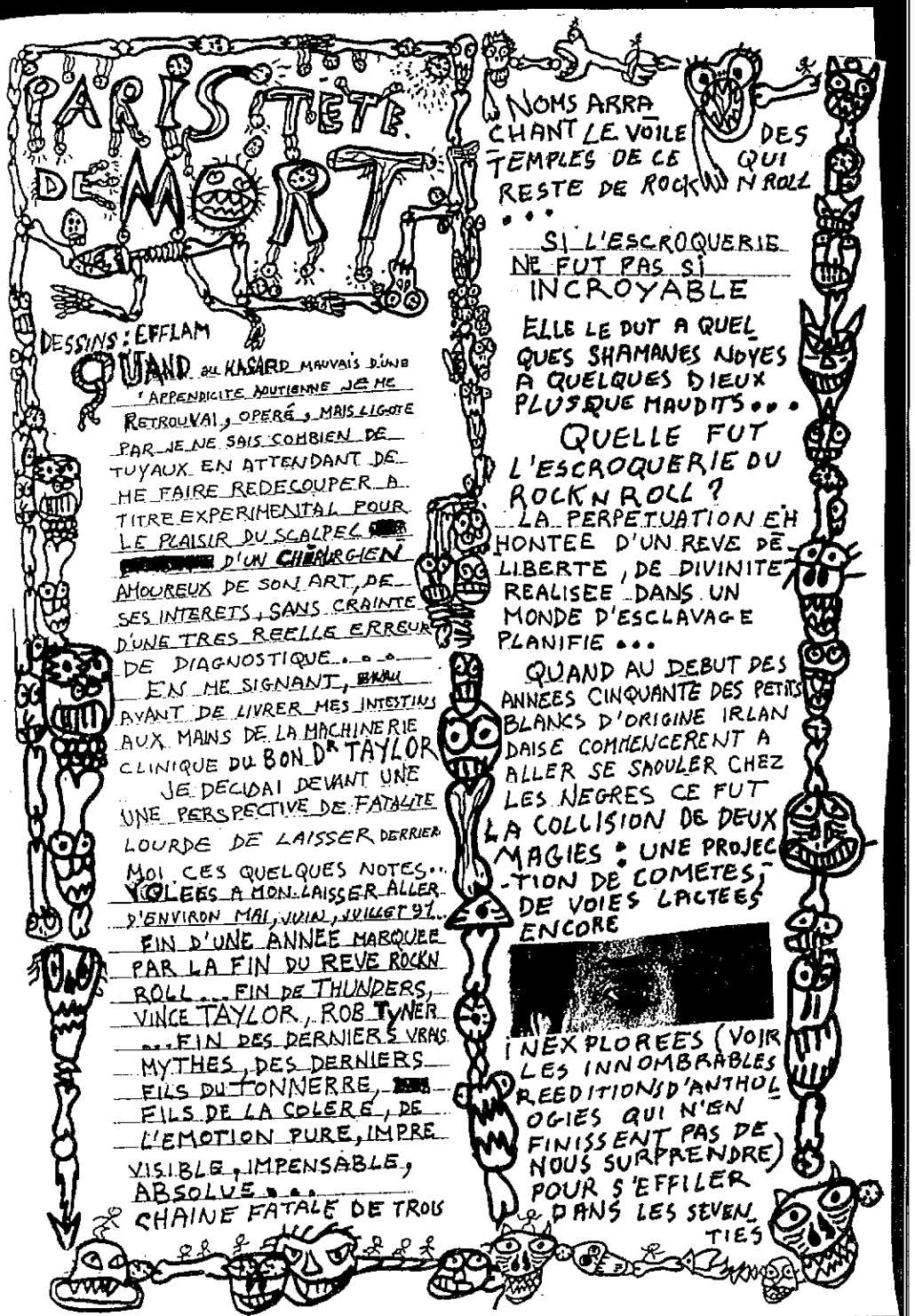
Futur ?
Que va devenir Hong-Kong en 1997, c'est la question que tout le monde se pose. Dans 6 ans, c'est fini; c'est grave. Que vont devenir tous ces gens formidables? Mais la Chine ne tuera peut-être pas la poule aux œufs d'or.
Tsui Hark se casse, c'est sûr. Sa femme est en train de monter une compagnie au Canada. Ça coûte beaucoup moins cher de s'installer au Canada qu'aux USA. Et il était en couverture d'une revue pro américaine, disant: *"je vais faire un film aux USA"*.
John Woo a eu plusieurs propositions et il a été voir la Warner à Hollywood; un des producteurs a été très impressionné par "The killer" (qui n'a pas été tellement vu aux states parce qu'il a été classé X). Oliver Stone l'a aussi contacté. Probable qu'il fera un film pour les américains. Dans "Die hard 2", tu as une scène carrément pompé sur "The killer". Les réalisateurs américains regardent les films de Hong-Kong. William Lustig ("Maniac cop") en est un grand fan.
John Woo, Tsui Hark et Chin Stu Tung (même s'il ne parle pas anglais) sont les 3 réalisateurs bien placés pour s'exporter.

"Butterfly" #2 et suivants?
Une chose est sûre, on ne parlera jamais de Bruce Lee parce qu'il y en a marre, il n'y a plus rien à en dire. Il y aura des articles sur Jackie Chan: "Police story" est un film d'action formidable. Mon rêve serait de faire un article sur Chang Cheh, mais la documentation est impossible à trouver, bien qu'en Hollande on trouve en vidéo des films inédits en France.
Dans le n° 2, il y a un dossier "Better tomorrow" parce que le premier film est très important, une preview de "Sworsman" de King Hu, un dossier sur "Histoires de fantômes chinois 2", un article sur le japonais Mia Zaki qui a fait plein de dessins animés, des interviews de John Woo pour "The killer", Jackie Chan, Sam Wong. Beaucoup d'actualités aussi. Une critique de film, c'est pas très intéressant: t'as 2, 3 idées et tu tournes autour pour faire 20 lignes; t'aimes, t'aimes pas, pourquoi, ça fait 3 lignes, un point c'est tout.

Le N° 3 sera un spécial "Once a thief", le nouveau John Woo, avec plein d'interviews dont une très complète de David Wu.

Merci.

Outre Patrick Nadjar, je remercie Bruno Maccarone et David "Album" pour leur aide indispensable.



JUSQU'A L'ULTIME SURSAUT PUNK PSYCHO, HC...
JUSQU'A LA FIN DES SIXTIES ON POUVAIT CROIRE QUE L'ELAN VITAL AVAIT UN AVENIR...
L'ILLUSION S'EFFONDRA MALGRE QUELQUES EXCEPTIONS DANS LES SEVENTIES ET DE 75 A 85 L'AGONISANT REVECUT QUELQUES MOMENTS DU FILM DES GRANDS MOMENTS DE SA VIE...
DE 85 A 90 QUELQUES BESTIOLES VIVACES PAR VINRENT ENCORE A S'ECHAPPER DU CADAVRE... ET ZA IL FAUT AVOUER QUE COMME NOMS IL N'Y A PLUS QUE DES CAS PARTICULIERS A DES INSTANTS PRECIS
AVEC LA DISPARITION DES TROIS T DEJA CITES, LE CADAVRE NE PEUT MEME PLUS ETRE VEILLE
IL EST ENTERRE...
ET AVEC LES TROIS NOMS DEJA CITES, LE CADAVRE NE PEUT MEME PLUS ETRE VEILLE
IL EST ENTERRE...
ET LES FOSSOYEURS SONT BIEN LES DERNIERS QUE J'AI OSE CONTEMPLER : DES CRAMPS BUREAUCRATIQUES AU BATACLAN, UN ROLLINS RITUEL, DES MITSOUKO ACHARNES A SE BANA-
LISER, DES MANO COMPETITIFS, UN COSTELLO, OLYMPIA DE JUILLET QUI S'ECOUTE CHANTER 180 MINUTES AVEC DES RAPPELS, LE MEME DONT LA GRANDE QUALITE ETAIT DE TOUT EXPEDIER EN MAXIMUM 45 MINUTES, SANS PITIE.
LE MALHEUR DE L'ENTREE DES 90, EST CETTE SENSATION D'UN BASCULEMENT, DANS UNE ZONE D'APLATISSEMENT PAR DES MOTS QUI JUSQUE LA N'AVAIENT PAS ETE SI IMPORTANTS... DES MOTS TELS QUE : TECHNIQUE, METIER, PROFESSION, MARCHE, PRODUCTION, COMPETITION...



ON NE SAURAIT MIEUX MESURER L'EPOQUE QU'EN ECOUTANT LE DISCOURS D'UN SURVIVANT TEL QUE MICK JONES (DANS ROCK&FOLK DE SEPT 91), L'EX CLASH A TETE DE PERNANDEL : "C'EST MOI QUI AI DECIDE D'UTILISER SHOULD I STAY OR SHOULD I GO" POUR LA PUB LEVIS, J'AI VU ÇA COMME UNE OPPORTUNITE POUR UN NOUVEAU PUBLIC DE DECOUVRIR CLASH. ET ÇA A FORMIDABLEMENT BIEN MARCHE, ÇA M'A AIDE A ME RECONCILIER AVEC LE PASSE"
ICI LA BOUCLE EST BOUCLEE
CE NE SONT PLUS LES VILAINS DU BIZZ QUI ASSASSINENT LES SI CHRISTICS ZAUTEURS,
C'EST L'AUTEUR QUI VANTE LUI MEME LA LIQUIDATION PUBLICITAIRE DE SON [redacted] OEUVRE"... PAS LA PREMIERE CERTES A DEVENIR INECOUTABLES... VOIR TOUTES LES SANCES DE BEACH BOYS, BEATLES SCREAMIN JAY, COCHRAN... ET POURQUOI GAINSBARRE ETAIT IL DEJA MORT SI LONGTEMPS AVANT SA MORT ?
PAS UN HASARD SI EN couVERTURE ET AU CENTRE DU MEME MAGAZINES TRONENT SANS IRONIE DEUX ANDROÏDES REPRESENTANTS LES CREATEURS DE KRAFTWERK, SANCTIFICATEURS DU "MENSCH-MACHINE" ET VERITABLES PROPHETES DES LE DEBUT DES 70s





DE LA NOUVELLE DIMENSION DU GRAND VIRAGE...
...VERITABLE NOUVEL ORDRE MONDIAL, TRES REELLE INVASION (DU TYPE DU NON GISCARDIEN "INVASION LOS ANGELES" DE J. CARPENTER) [redacted]...
LE SI DETESTE SOLLERS JOUE LE SIMPLE BON SENS QUAND IL DIT VOIR EN PAVLOV LE GRAND THEORICIEN DE L'EPOQUE"
CAR LA FORME "ROCK" DEVELOPPEE DEPUIS QUELQUES [redacted] TEMPS GAGNE TOUS LES AVANTAGES DU TOURISME CULTUREL UNIVERSITAIRE : TERRORISME UNANIMISTE ET RELIGION DU SILENCE ; CES GENS PAYENT DE PLUS EN PLUS CHERS ET SONT DE PLUS EN PLUS CONTENT DU SIMULACRE REPRESENTE ; NE VOUS AVISEZ PAS DE FAIRE QUELQUES REFLEXIONS A UN VOISIN, UN "CHUT" PEREMPTOIRE VOUS DONNERA L'ORDRE DE VOUS TAIRE... VOTRE MURMURE NE DOIT PAS NUIRE A LA PURETE TECHNO [redacted] DU SON...
LE COMBLE DE LA RESIGNATION AU CONDITIONNEMENT CULTUREL ME FUT DONNE QUAND JE ME

RETROUVAI A L'ELYSEE MONTMARTRE POUR "GENERATION CHAOS" "UNE PIECE MUSICALE" DE MARC'O, [redacted]
AVEC AU CENTRE DEUX FIGURES FORTES D'UNE SCENE ROCK PRESQUE MYTHIQUE, DITE, SI ON VEUT, DE "LA VALLEE DES CADAVRES" OU ENCORE PLUS PRECISEMENT, SCENE, DESORMAIS DES "SORCIERES SCOLAIRES AU CADAVRE AVALE" LE CADAVRE AVALE ICI PAR LES ECOLIERS ETANT CELUI DE L'INSTITUTEUR MARK.O. DANS SA PITOYABLE ECOLE ...



(POURTANT JEREMY P. AVEC SES WITCHES VALLEY VENAIT DE REALISER UN DES PLUS ETONNANTS LP DE CES DERNIERES ANNEES (GO GET) AVANT, AU PARAVANT, ESQUISSE AVE YOVAN GILLES DANS "L'ECOLE DES CADAVRES" CE QU'AURAIT PU ETRE UN VELVET D'OGRES [redacted] INFERNAUX!)

IL EST AMUSANT DE CONSTATER QU'IL EST DE NOS JOURS PARFAITEMENT POSSIBLE D'INFLIGER A UNE SALLE PLEINE D'UNE PUBLIC JEUNE PLUTOT "ROCK" UN PENSUM DECLAMATOIRE DE PATRONAGE VAGUEMENT GAUCHISTE, CHOSE ENCORE DIFFICILEMENT IMAGINABLE IL Y A CINQ OU SIX ANS... LES QUELQUES [redacted] CRIS DE MECONTENTS AU FOND DE LA SALLE ETANT LE FAIT D'ELEMENTS TRES ISOLÉS VITE CALMES PAR UN S.O. TRES ATTENTIF. [redacted]

QUE L'AUTEUR DE CETTE RATION DE DEMAGO SANS GENE INCARNANT PARFAITEMENT CE QU'ELLE PRETEND DENONCER "UN DISPOSITIF CIRCULAIRE PLEIN DE FERMETURES ET D'EXCLUSIONS" SOIT COUVERT D'ELOGES ET DE REPUTATION AVANT GARDE PAR LA PRESSE DE GRACE A SON AUREOLE LETTRISTE DES ANNEES CINQUANTE ET DE DECOUVREUR DE TALENTS NEUFS DEPUIS "LES IDOLES" EN 67 AVEC OGIER, KALFON CLEMENT!...

SEULEMENT VOILA, EN 67 MARC'O ETAIT DEJA LE MEME CURE GAUCHISTE ET MASSACRAIT DEJA ALLEGREMENT LE GENIE DE SES "DECOUVERTES" SOUS LA PESANTEUR DES MESSAGES,

LA CARICATURE, LE JEU TELLEMENT OUTRE, QUE REVOIR AUJOURD'HUI "LES IDOLES" TIENT DE L'EPREUVE INSURMONTABLE MALGRE KITSCH ET NOSTALGIE

REMARQUE UN VAMPIRE QUI N'A RIEN COMPRIS, DEJA SI VIEUX, EN 60, SI PLEIN DE MEPRIS POUR L'ENERGIE L'EMOTION ROCK QU'IL MANIPULE, PEUT ENCORE TRENTE ANS PLUS TARD, FASCINER, EN LEUR FOURGANT UNE [redacted] CAME LOTTE PERIMEE DEPUIS TOUJOURS, DES APPRENTIS ACTEURS AUX PERSONNALITES EVIDENTES ??

ENGRAISSER ÇA DANS LE RECUEILLEMENT D'UN MAXCLINDER REMPLI DE JEUNESSES ENCARTEES C'EST ACCEPTER DE VOIR UN MIRACLE DE FRENESIE, DE FRAICHEUR SPONTANEE, DE PERSONNALITES INEDITES, CETTE TRINITE CLEMENTI, OGIER, KALFON, QUI VIENT GESTICULATION SANS FOND DANS UN BOUILLON FORCE D'ATTITUDE ET DISCOURS ENCADRES... TOUT EN EXTERIORITE BRAMEE, SUREXPOSEE, MARC'O" C'EST L'ANTI ACTOR'S STUDIO, L'ANTI EMOTION EN ACTION ... AU BOUT DE 3 QUARTS D'HEURE DE TROP J'EUS LE PLAISIR D'ENTENDRE A MES COTES UNE VOIX CRIER "FINI MARC.O.! FINI LES CONS!"

PUIS DEUX FAUTEUILS CLAQUER ET DE ME RETROUVER SUR LE TROTTOIR A, L'AIR, AVEC MA FIANCEE ENFIN SOULAGES...

IL NE S'AGIT PAS ICI DE S'ACHARNER SUR UN CAS DE NULLITE PARTICULIEREMENT GRAVISSIME : MARC.O ET SES MALHEUREUSES VICTIMES... MAIS DE SE DEMANDER COMMENT DE TELS CAS DE RETARD ATTERRANT PEUVENT PERSISTER [redacted] 30, 40 ANS, JUSQU'A AUJOURD'HUI ET MEME TENTER UNE ULTIME MODERNISATION..

POURTANT, DEJA AU DEBUT DES ANNEES 70 L'EX EXQUIS JEAN YANN SE REGALAIT DE CE RIDICULE QUI, IL FAUT, BIEN, L'AVOUER RESTE UN COMMERCE RESPLENDISSANT...

LE KULTUR KULT NOUS FERA VRAIMENT AVALER TOUT... NOUS IRONS MEME JUSQU'A EN REDEMANDER DANS NOS PRIERES DE TOUS LES JOURS POUR NOTRE ELEVATION DANS UNE ETERNITE D'ETERNELS ELEVES A GAVER ...

LE COURONNEMENT, L'ACHEVEMENT, DE CE PARCOURS DE DESOLATION DE CES DERNIERS MOIS FUT CERTAINEMENT L'EX PO BRETON A BEAUBOURG ... D'ABORD CE QUI FRAPPE EN ARRIVANT [redacted] C'EST LA GRANDE PHOTO DE 500 METRES DE HAUT, SUR LE BLOC DE TUYAUX, ON SE CROIRAIT REVENU A LA

GRANDE EPOQUE HITLER-STALINE-MAO, APRES LES PORTRAITS GEANTS DE RIMBAUD SUR LES COTES DES HLM D'ARCHITECTES HUMANISTES QUI REPANSENT NOS BANLIEUES.. (EFFET GAROT AU SENS DE PANSEMENT ET D'ASSASSINAT D'ETAT DU STYLE LE PLUS SOURNOIS, LE PLUS INSULTANT ET POUR LA MEMOIRE DES POETES REPRESENTES ET POUR CEUX QUI LES SUBISSENT QUOTIDIENNEMENT DEVANT LEUR CAGE.) ..

Y A PAS A DIRE LA KULTURE OCCUP LA PLUS BELLE PLACE : LE JOLI NOEUD DU BEAU RUBAN QUI FICELLE LE PAQUET ...

ET CETTE FOIS QU'IL Y A T'IL DANS LE PAQUET ? D'ABORD IL N'Y AURAIT PAS DU Y AVOIR DE PAQUET ...

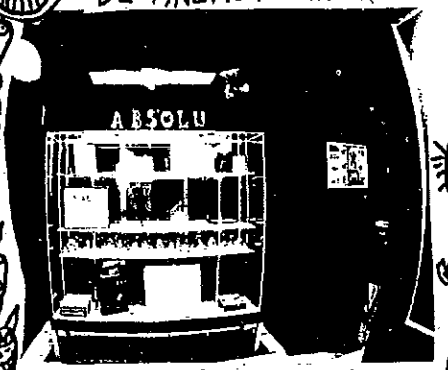
COMMENT SE FAIT IL QUE DANS CE QUI RESTE D'AMIS DE BRETON, OU DE GENS QUI PRETENDENT AVOIR UN QUELCONQUE INTERET POUR SON OEUVRE, .. PERSONNE N'AIT ELEVE LA VOIX, NE SERAIT CE QUE LE PETIT DOIGT SUR LE CHOIX D'UN PAREIL ENDROIT ...

"L'EFFET BEAUBOURG" EST QUAND MEME CONNU : UN ESTOMAC QUI DIGERE N'IMPORTE QUOI ... BRETON C'ETAIT UN REGARD, UNE OREILLE, UNE LANGUE, UN COEUR, PAS UNE PATURE A POUR CHIENS ET CHATS DANS UN ESTOMAC ...

SI ON SONGE ... A LA DERNIERE EXPO SURREALISTE A LA QUELLE IL AIT COLLABORE EN 1965-66 ... ELLE S'INTITULAIT, IL FAUT LE RAPPELER :

"L'ECART ABSOLU"

EXPO PROPHETIE : DANS UN LABYRINTHE DE NUIT ... POUR NOUS JOYCE MANSOUR NOTE "DES ELEMENTS DE MNEMOTECHNIQUES



POUR UN REVE FUTUR" UN REVE QUI AUJOURD'HUI EST NOTRE STRICTE REALITE "... ENTRAILLES JOURNALISTIQUES BRASSEES PUBLIQUEMENT BALLOTEES, SAVONNEES, AUX CHAIRS DE POULE GLABRE ET HALO HYSTERIQUE ... LE CONSOMMATEUR.

LA FUITE EN AVANT OU PARAPLUIES D'EPONGE ET PELLETEES DE MIE DE PAIN ...

... L'EPREUVE DE LA SALLE MUREE PAR L'INHUMANITE DE L'HOMME ENVERS L'HOMME "

"LE DESORDINATEUR

MYTHE, RITE ET QUETE A LA FOIS ; NOEUD GORDIEN ELECRONIQUE DU ROI DE RATS, BONAPARTISTE ET OVALE COMME LA ROUE DU TRAVAIL HONORIFIQUE.

JE PLONGERAI MES YEUX DANS LA NUIT SANS TAIN, MES DOIGTS VALSERONT SUR LE TABLEAU DE BORD ET, ENFIN LIBEREE DE LA "SOLUTION SIMPLE ET CLAIRE" DE LA ROUTINE QUOTIDIENNE, JE PARTIRAI A LA RECHERCHE DE LA SORTIE ...

... L'ARC DE DEROUTE QUI, ACCOUDE SUR SA BEQUILLE, ATTEND LA MORT METALLIQUE DANS SON FAUTEUIL A MAIN-ARMEE ...

UN HOMME PLONGERA TETE LA PREMIERE DANS LE FRIGIDAIRE ...

LA SARDINE FERMERA SON OEIL VALIDE. LES OS FLOTTANTS, LES COMMODES AUTOMOBILES ET LES PLAFONDS A VIANDE DE LEGION D'HONNEUR SE PAVANERONT DANS LA SALLE AU FOND DE LA COUR.



... LE NECROPHILE DORT DEBOUT SOUS SA CLOCHE DE VERRE "FABRIQUONS UN PIEGE QUI NE TUERA NI NE BLESSERA SA VICTIME, MAIS LA GARDERA PRISONNIERE JUSQU'A SON REVEIL" ...

ON NE SAURAIT MIEUX DEFINIR CE QUI EST ARRIVE A LA VICTIME BRETON QUE DANS CET IMPERATIF LANCE PAR LE NECROPHILE ...

UN ACCROCHAGE, UN ITINERAIRE DE FRIGIDAIRES REALISES PAR DES COMMISSAIRES D'EXPOSITION QUI PORTENT SI BIEN LEURS NOMS ...

PREMONITION DE 65 : DEJA L'ABSOLU SE DEFINISSAIT EN TOUTES LETTRES AU DESSUS D'UNE VITRINE.

A BEAUBOURG EN 87 UNE ACCUMULATION DE TRESORS RARES, ANNULES, ENREGIMENTES, ALIONES, VITRIFIES ...

EN JETANT UN OEIL SUR UNE SEULE PHOTO DE L'ATELIER "BRETON" DONT LA PORTE BAT "ENCORE ON ENTREVOIT LE LABYRINTHE DE BRIC A BRAC MAGIQUE QU'IL EUT ETE POSSIBLE DE CREER SI, COMME DANS L'INTITULE DE L'EXPO "LA BEAUTE CONVULSIVE" LES ORGANISATEURS N'AVAIENT SCIEMMENT COUPER LE SENS MEME DU MOT D'ORDRE, CHUTE DE NADJA "LA BEAUTE SERA CONVULSIVE OU NE SERA PAS" LES

(PHOTOS ARCHIVES D'EXPO)

MAJUSCULES DE CONVULSIVES, LE OU JE SERA PAS" AYANT SAUTÉ...

N'AYANT JAMAIS VRAIMENT GOUTE DU PLAISIR DE LA DELATION, DANS LE PROCHAIN P.T.M. JE ME FERAI UN PLAISIR D'ALLIGNER LES NOMS DES TRES NOMBREUX "HERITIERS" DU SURREALISME AYANT COLLABORE A CETTE TRES [redacted] PURE IMPOSTURE : DE MEMOIRE EN TOUT CAS MATTA, JOUFFROY SHUSTER, LE GRAND, ET MEME ELISA B...

CERTAINS DE CES GENS SONT MEME DEVENUS DES CADRES MECHANTS INCAPABLES D'ACCEPTER AUTRE CHOSE QUE CONGRATULATIONS ET COMPLIMENTS ENTRE DES CHAISES ET UNE TRIBUNE...

DEUX OLIBRIUS* EN FIRENT L'EXPERIENCE PRESQUE PAR HASARD. UN CERTAIN 5 JUIN LORS D'UNE CONFERENCE SUR L'ACTUALITE D'ANDRE BRETON A L'OCCASION DE LA SORTIE DU N° SPECIAL DE LA REVUE ORUS; AU MILIEU D'UNE PATHETIQUE ENVOLEE LYRIQUE FAITE DE FLAMBOYANCES ET RAYONNEMENTS PARISIENS DONT L'ORIGINE EXACTE M'AVAIT ECHAPPEE DELCOUR PRONONÇA LE MOT

"FAUX!"

L'ORATEUR OUTRE, G SEBAG JE CROIS DE HURLER FURIEUX: "QUI A DIT FAUX?" "QUI A DIT FAUX?" SILENCE DE MORT ET DENONCIATION D'UN PUBLIC DE ROM

* BERTRAND DELCOUR ET MOI-MEME.

BIERES ET DE VIEUX CROUTONS ETBINTS "QUI ETES VOUS ?" "RETOURNEZ DANS LA RUE !" SHUSTER, JOUFFROY "NOUS ON A TRAVAILLE POUR ARRIVER JUSQUE LA !" (LA TRIBUNE ! LES MICROS ! !)

MENACES D'UN G. LEGRAND TRES ENERVE...

AVANT DE PARTIR ET DE JETER UN OEUF FRAIS PAR DESSUS LA TRIBUNE, JE ME PERMETS DE POSER LA QUESTION DE LA TRAHISON DE LA MAGIE DANS LE CHOIX DE BEAUBOURG ALORS QUIL EXISTE DES CHAMPS MAGNETIQUES,.. DESERT DE RETZ, CHATEAUX DE PIERREFOND OU DE TRECESSON, UN GRANDE BARRAQUE A FOIRE DU TRONE, STATION DE METRO ABANDONNEE, CASERNE DESERTEE...

A SUIVRE

LE SPECTATEUR EFFONDRÉ

MADINOMNES

EN ATTENDANT D'ETRE EXPOSES POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SA VENGEANCE, LA COLERE D'ANDRE BRETON RECOMMANDE A VOS RESSORTS: "QUI VIVE" + APPEL D'AIR" D'ANNIE LEBRUN (UNE DE SES RARES DIGNE HERITIERS)

"HECATOMBE" JP VOYER

"LE TEMPS DU SIDA" MICHEL BOUNAN

LE JOURNAL DE NABE + LA REVELATION DES TROIS "T" DE LEWIS CARROLL !

Combo!

madame



Chères lectrices,

Reconnaissez cet homme et gagnez un voyage de 3h en Egypte avec le redacteur de votre choix. Retournez votre réponse aux Editions Fillipacombo! BP 576 — 75027 Paris Cedex 01.

(La bonne réponse est Jean-Luc Lahaie dans "Télé 7 Jours" — admirez le T-Shirt).

MAXIS/SINGLES :

Fastdominos: "Topless Tempo" (Climax Rds/Tensions)
Ce 45t 6-titres (à l'heure du compact et de la k7 DAT, certains n'ont vraiment peur de RIEN. Réjouissant) est dédié à Betty Page (maîtresse en cheftaine du bondage), Gloria Motor, Kitten Nadividad, Gilly Christine, etc. On l'aura compris, ce disque est d'inspiration sensuelle/sexuelle. Réalisé par une fraction des MKB et par Fred des Jet Boys, ce "Topless Tempo" brasse les genres: industriel, post-punk, guitares Link Wray, extraits porno, esprit trash 50's et malaise 90's. Une bizarrerie sans lendemain, réalisée parce que le plaisir le commandait. Rien que ça. N'attendez pas 2012 qu'un frappé le réédite: on sera tous morts.

SELECTION SPECIALE "NO ETERNITY"/SUPER-PUNK:

Feel Lucky, Punk?
(Gonzo Hate Binge Rds [KDBAG 77/Silence de la rue)
DMZ : "1976-1977: Demos/Lives"
(Crypt Rds 025/Silence de la rue)
Jello Biafra/No Means No: "The Sky Is Falling"
(Alternative Tentacles/Danceteria)
Lard : "The Last Temptation Of Reid"
(Alternative Tentacles/Danceteria/Fair Play)
Mudhoney : "Every Good Boy Deserves Fudge"
(Sub Pop/Danceteria)
Nirvana : "Nervermind" (BMG)

Il est des musiques comme des sommeils: paradoxales. Prenez le Punk. Depuis son explosion ('76), le cadavre bouge encore. On le croyait endormi, en sommeil, et le voilà qui se réveille. Par étapes. Brusquement. La preuve, six disques, tous recommandables, sont sortis récemment. En premier lieu, **"Feel Lucky, Punk?"**, une compilation de 22 titres 77/78, principalement Us et australiens, piratés bout à bout comme on le faisait pour les 50's/60's. Notes et repros de pochettes incluses. Quelques grands moments: les Rocks dont le "Hanging Out" doit tout aux Ramones; les News sex-pistoliens en diable et son pourri paradisiaque; les Violators pour un "NY Ripper" qui — s'il sortait aujourd'hui — se verrait illico censuré partout; les Hollywood Squares stoogiens (et pourtant drôles); Mad (avec un certain Screaming Mad George, cf. interview des Cramps dans ce même n°), les Nervous Eaters (qui deviendront grands bien que Real Kids) et pour finir, Unatural Axe et leur "They Saved Hitler's Brain" sortit tout droit d'un Vuillemin perdu en Bavière. Le Punk à son apogée: incontrôlé car incontrôlable.
A Boston, à la même époque, Jeff Conolly — qui se surnommait déjà Monoman — s'évertuait à porter le flambeau Garage 60's. Mais, contrairement à son groupe d'après (les Lyres), **DMZ** avait un pied ancré dans son époque. Ce "76/77 Demos-Lives" est peut-être à ce jour leur meilleur disque. Un machin indescriptible, furieusement furieux, fait de lives, d'acetates, de shows radio et de maquettes, d'originaux et de reprises. Cheveux longs et bouclés. DéMilitariZé mais brutal. DMZ inventait la dictature du bruit. La pochette confirme: "released in 1991 'cauz you need it".
Et puis, il y a eu la vague Hardcore, les croisements avec le déréglement (l'Industriel), les virtuosités (chiantes) du Hard-Rock et la (saine) violence. La torture du Punk s'est intellectualisée. L'impossible est arrivé: le Punk est alors devenu adulte. Au désespoir de certains. Pourtant, comment être insensible aux cris des **Lard** emenés par **Jello Biafra**, cet empereur du Hard Core, ce roi du *cross-over* (cf. sa participation au troisième Lp d'Ice-T ou la reprise sur cet Album de "They're Coming To Take Me Away" de Napoléon XII, dont l'origine remonte à 1966 ou 67...), ce tumultueux censuré. L'homme a des angoisses (cf. la pochette, dure et sublime : une pelleteuse gueule ouverte, prête à bouffer un nourrisson et sa baby-sitter). Depuis qu'il a quitté son cabinet d'assurances (fin 70's/début 80's), il s'acharne à nous exprimer ses peurs et colères. Violemment. Les Dead Kennedys, à côté de Lard, c'est du petit lait (pour bébé, justemment). Ici, guitares flamboyantes, batterie et programmation (beaucoup). Entre le modernisme (son et machines) et l'héritage Hardcore (auquel il a justement contribué, et pas qu'un peu!). Si cela ne vous suffit pas, Jello Biafra récidive, avec **Nomeansno** cette fois. Et là, c'est le vrai grand retour d'Alternative Tentacles, après quelques années de lourdeurs punky-hardrock. L'ombre des Dead Kennedys plane, rôde autour de la bête et vous happe, d'un coup, quand vous retournez le disque. Cela suffit — amplement — à faire une grande galette. Malsain et dopant.
Mudhoney a opté pour un garage-punk. Rien à voir avec les pré-cités. Mudhoney, qu'on avait déclaré séparés alors qu'ils n'étaient qu'en suspens, sortent ici leur second 33t. Petite déception. Le premier fut une telle claque que celui-ci passe pour une simple mandale de gosse. Mudhoney a gagné en diversité ce qu'ils ont perdu en violence. Un titre, un seul, justifie l'achat de "Every Good Boy Deserves Fudge", c'est "You Drivin' Now" fortement inspiré des rythmes syncopés des Sonics. Le reste, à quelques exceptions, est trop étiré, dilué, pour figurer parmi les meilleures productions de l'année.
En voici un, par contre, qui a TOUT pour lui: "Nervermind" de **Nirvana**. Certains s'étaient alarmés de leur départ de Sub-Pop (le label de Mudhoney) pour Geffen (celui de Gun & Roses mais aussi des Sonic Youth). Clivage indé/major. Nirvana remet les pendules, réveils, horloges et autres montres à la même heure. Celle d'un Rock & Roll qui flirte avec le même bonheur avec la Pop, le Heavy, et le Punk. Des paroles insi-dieusement subversives et une voix d'écorché qui s'énerve plus qu'elle ne se plaint. Nirvana et "Nervermind". Ça ne va pas ensemble. Y-a quelque chose qui cloche : résignation et paradis. Contradiction, paradoxe. Le cadavre bouge encore, disais-je. Achetez ce disque.



Sélection (sélective) Rap 1991 :

3rd Bass : "Derelicts Of Dialect" (Columbia/Def Jam)
Second Lp de ce trio multiracial new-yorkais. Certainement un des plus bels albums — tout genre confondu — de l'année. Atmosphère jazzy, rigolarde, absurde/non-sens, 60's, dansante, etc. Le Rap, version quasi-Pop, léger et sautillant. Vrai chef d'œuvre.
Consolidated (Play It Again Sam)
Les Dead Kennedy's du Rap existent. Même torture musicale (Rap, Rock, Industriel, Noisy, Techno, scratchs-claviers-guitare-basse-batterie), même engagement (anti-censure, anti-fascisme, anti-homophobie, anti-MTV, anti-McDo, anti-Bush, anti-anti, etc.). Si vous arrivez à trouver le disque, vous ne pourrez pas le ratez: la pochette représente la bannière étoilée flottant au dessous du titre : "Friendly Fa$cism"! Explosif. (Interview dans un prochain "Combo!")
Hijack: "The Horns Of Jericho" (Rhyme Syndicate/ Warner)
Voilà un disque parfait pour l'équipe du zine "Abus Dangereux" (ceux qui n'aiment pas le Rap et qui pourtant ont succombé aux anglais dévastateurs Gunshot, this is a private joke). Hijack fait partie de la même famille : le Rap hardcore londonien. Des titres comme "Hijack-The Terrorist Group" ou "Paranoïd Schizo With Homicidal Tendancies" sont dans la MEME lignée (je veux dire dans leur esprit) que les pires (les meilleurs) groupes de Punk Rock. Vous n'en sortirez pas indemne.
KRS One : "Live Hardcore Worldwide" (Jive/BMG)
Si KRS One a tenu dernièrement des propos plus qu'inquiétants envers la communauté juive new-yorkaise, il n'en reste pas moins un des rappers les plus essentiels de la planète. Toujours aussi dépouillé — voire économe — son Rap est sacrément unique et personnel. Ceci est un des premiers lives de l'histoire du Rap (enregistré à New York, Londres et Paris) sur lequel figurent des reprises de quelques titres du légendaire 1er album, 3 inédits et tous les tubes du "philosophe du Rap".
Latin Alliance - Compilation (Virgin)
Compilation chicano réalisée sous la houlette des 2 plus grands représentants du Rap U.S. hispanique : Kid Frost et Mellow Man Ace, avec ALT, Markski, Rayski Rockswell, MC Scoop, Lyrical Engineer, Hip Hop Astronaut, Lyrical Latin. Si l'Alliance manque parfois d'identité latine, son rap n'en demeure pas moins aussi puissant, revendicateur et dansant que celui des afro-américains. A quand l'alliance des rappers de TOUTES les races ?
Naughty by Nature : "O.P.P" (Tommy Boy/Fnac)
Retenez bien ce nom : Naughty by Nature. Aux Usa, c'est LE groupe du moment et il ne le doit pas à une quelconque opération de marketing ou à la belle gueule d'un de ses membres. Non, Naughty by Nature n'est rien d'autre qu'un ENORME groupe innovateur, mélodieux et joyeux. Le Rap a de sacrés beaux jours devant lui.
NTM : "Authentik" (Epic)
On pourra dire ce qu'on veut d'eux, penser n'importe quoi à leur sujet, ces types-là dérangent, ouvrent leur gueule et nous donnent mal à la tête : nous avons tellement été habitués/forcés à être bien heureux et bien pensants que leur premier Lp nous déboussole, tous. A l'écoute du 12-titres, on chancelle, on ne comprend plus. Les NTM nous balancent une colère et des coups de pompe dans notre conscience. Et ça fait mal. Ils sont l'anti-résignation et l'anti-consensus-ma-bite. L'heure est venue de choisir son camp.
Public Enemy : "Apocalypse 1991 : The Enemy Strikes Black" (Def Jam/Sony)
Il n'y a rien à redire. Juste écouter et ne pas comprendre. Ressentir et vibrer. Hurler avec Chuck-D. Danser comme Flavor Flav. Succomber au scratching de Terminator X. Public Enemy sont inaccessibles. Ils sont au Top. Voilà, c'est tout, c'est indispensable.
Silver Bullet : "Bring Down The Walls No Limit Squad Returns" (EMI)
On vous avez déjà parlé de son maxi ("Bring For The Guillotine"), voici donc son debut-Lp qui regroupe le maxi sus-nommé + "20 Seconds To Comply" et quelques titres-rafales "Ruff Karnage", "Undercover Anarchist", "Legions Of The Damned", "Raw Deal", etc.. Attention Silver Bullett est dangereux et en bon anglais qu'il est, il a tiré le premier. Paniquant et violent.
Son Of Bazerk & No Self Control Band (Soul)
James Brown a encore fait un émule. Mais celui-ci est Rap et son entourage n'est autre que le team de production de Public Enemy. Vous imaginez l'invraisemblable croisement?! Son Of Bazerk mélange les genre (Soul, Funk, Reggae, Hard Rock) et les mixe violemment. Parfait pour faire fuir vos voisins.

ALBUMS :

Alice Donut : "Mule" (Alternative Tentacles/Danceteria/Fair Play)
Je ne sais rien de ce groupe . Et j'aimerais tellement en connaître plus. Il y a chez eux une telle conviction, une telle ardeur, que cet album mérite bien ces quelques lignes. Du vrai Rock & Roll violent qui sait rester mélodieux même quand il est tendu. Du Rock & Roll construit, riche en cassures rythmiques, une base hardcore, une attirance pour l'harmonie, de la distorsion là où il en faut, des lourdeurs pour mieux apprécier les envolées, et même un titre acoustique. Un groupe complet et trois chefs d'œuvres : "Mother Of The Christ", "5 Train Downtown" et "My Boyfriend's Back". De la grande torture.

Bags : "The Bags" (Stanton Park Rds)
Boston en lâche un comme ça de temps à autre. "Je voudrais dire qu'il y a une sérieuse part de stupidité dans presque tout ce que nous faisons." avoue l'un d'eux. Mais cette stupidité est active, elle permet de se laisser aller; dans une ballade pas niaise avec traversées de sitar électrique comme dans tous les tempos (& changements) à dominance heavy (solos errants) ou encore dans un "Swog" déjanté. Et comme le répète ce trio c'est "à prendre ou à laisser." On prend.

Bananatrash : "Trash It Up" (Rave Up! Rds/Dist. ?)
Ten Commandments : "Home Fires Burning" (Sensible Rds)
Bananes, je ne sais pas. Trash, sans aucun doute. Un groupe français laissé-sans-compte. Un de plus. Sans être original, l'album s'écoute comme on revoit un film pour la deuxième ou centième fois. Histoire de se conforter et de passer à autre chose. Même remarque pour les 10 Commandments, bien qu'ils aient choisi un son plus carré, moins sale. Dans l'ombre de sa voisine américaine, la scène garage canadienne existe bel et bien. A noter le dos de la pochette: incroyablement proche de celle d'"Hexbreaker" des Fleshtones. Mais c'était en... 1983!

Cannibals : "And The Lord Said... Let There Be Trash!" (Hit Rds)
Les 10 nouveaux commandements (illustrés par l'homme aux

têtes de morts, Antoine Bernhart) du trashman-shaman en chef, Mike Spenser. Fun, bordélique, speed, non-sensique, sauvage, primaire, brutal, tous qualificatifs rongés jusqu'à l'os. Un os éclairé par des zébrures psychés jaune malade qui acidulent le tout et relèguent dans l'ombre une grosse partie de la production. Adeptes de la ligne sonore claire et molle, tenez-vous à bonne distance, ici ça gicle et éclabousse (de) partout.

Cybermen : "New Thrill" (Destination Uranus)
Garage pop efficace et énergique, dans la veine Prisoners (grosso modo, hein...), orgue, harmonies vocales et tout le toutim, plus un gros son (surprenant) capté sur 8 pistes; sincère et hors temps.

Davy Jones Locker (Go Get Organized/Danceteria)
A travers le monde et notre société de déchets commence à se tisser une immense tapisserie bruitiste, jusqu'au-boutiste. Un son de toutes les fractures (physiques, mentales, géopolitiques), une peur/attraction des instruments-machines, des mauvaises vibrations des coulées de fuzz et d'une immense lessiveuse noisy. A l'unisson du mot d'ordre de W. Burroughs: "Attaquez l'ennemi sur un instrument comme un billard électrique..."

Dileurs : "Mangeur d'images" (HouLaLa/Danceteria)
Sous l'étendard fier "Vivre vite", le groupe oscille entre le punk-rock frais et la chaloupe reggae-ska. Les chroniques banlieusardes ("En rage") textuellement transmissibles suintent l'énergie et la sincérité, à l'arraché coeur. Décent et bon.



G.I. Love : "Chemical Gardens" (Go Get Organized/Danceteria)
Des titres idiots et invraisemblables comme des séries Z: "Chemical avengers", "Suf nazis must die"... Une musique, comme une conduite, inqualifiable, hors-norme(s), hérissée de verres pilés. C'est scandaleux, des mélodies qui glissent entre les oreilles, une voix de canard aux palmes pincées, et toujours aussi remarquable. La bande-son de Tex Avery meets Russ Meyer against the Sex Pistols.

Tav Falco : "Life Sentence" (New Rose 264)
Gustave est de retour. Et en forme. Grande, grande forme, même. "Life Sentence" est peut-être son album le plus abouti, surtout en comparaison des deux précédents. Tav s'est éloigné — pour de bon? — du classisme Rockabilly pour tout se permettre. Absolument tout. Y compris de se servir d'une ouverture de Bach (en intro de "Guarda Che Luna"), de reprendre "Girls Girls Girls" (des Sparkles) avec une chorale, d'inclure des chœurs féminins style orchestre de bal ("My Mind Was Messed Up At The Time"), de se prendre pour Sinatra ("Only The Lonely") ou de nous faire tanguer ("Why I Was Born?"). 14 titres, 14 reprises, mis en forme par Alex Chilton et Jim Dickison, les vieux complices. Le club est ouvert. Immuable. Avec ses habitués, heureux d'être ensemble tous les soirs autour d'une guitare. Simplement. Le monde peut s'arrêter de tourner et de se retourner: Memphis is Memphis.

La machoire (Hello Happy Taxpayers)
Guerre des nerfs; tortures assurément: vivisection, expériences électro-chimiques, barbelés. Echos d'un monde mutant sous le regard de biais (livret 24 p.) et fiévreux de la crême hallucinographique des coins croûteux: Paquito Bolino et sa bande de bâtards. Artistico-migraine (parfois limite).

Mark Lanegan : "The Winding Sheet" (Sub Pop/Danceteria)
Le disque date un peu (1990) mais nous l'avions oublié (les mauvaises langues diront que c'est de la faute de Public Enemy ou de KRS One...). Il nous fallait plonger dans le moteur (stylo, feuille) et réparer l'erreur (en chroniquant). Mark Lanegan, leader des Screaming Trees, en décembre 89, avait invité des potes à lui (Kurdt et Chris de Nirvana), Jack Endino et Steve Fisk (deux producteurs hardcore Us) pour un album électro-acoustique de tout beauté. Amertume, tristesse, et introspection. A l'honneur, une reprise somptueuse de "Where Did You Sleep Last Night?", un "Juarez" où la guitare sonne comme un orgue de barbarie fuzz-é et "Down In The Dark", pop-song chantée à deux. Simple, direct, efficace. Une splendeur.

Like a girl, I want you keep you coming : compilation (Giorno Rds/Danceteria)
Poésie et rock'n'roll, l'infâme brouet new-yorkais. A sauver: la voix laminée et incroyable de William Burroughs, la voix de harpie de Karen Finley et Henri Rollins et son band pour un "Hard" live à tout casser. C'est peu.

London Posse : "Gangster Chronicle" (Island)
La pochette : la première page de (l'imaginaire) "Gangster Chronicle" avec la narration du dernier exploit (fictif) du Posse de Londres : $40000 extorqués lors d'un raid. Aurait-on affaire à un gangster Hip Hop band de plus ? Que non! Ne vous fiez pas à cette pochette, un tantinet opportuniste, London Posse balance un Raggamuffin' rapide et costaud, parcouru de part en part par des samples directs et une atmosphère lourde. Le morceau "Gangster Chronicle" qui donne son nom à l'album (réel) est à lui seul un chef d'œuvre: une avancée dans la nuit. Fog londonien et frissons garantis. A la manière d'un film noir. Jack L'Eventreur aurait apprécié.

Poison Idea : "Feel The Darkness" (Jungle Hop/Musidisc)
Deux obèses (des vrais, du style à réserver deux places chacun dans un avion), deux mi-lourds (du genre : une place leur convient à peine) et un gringalet édenté. Cinq types, cinq alcoolos. Portland, Oregon n'est pas une ville joyeuse (je peux vous le dire, j'ai un cousin de 13 ans qui a un correspondant mais on s'écarte...). La détente, il faut se la procurer soi-même. Poison idea ont choisi le Hard Core, parfois très mélodieux, parfois plus violent. Voix rocailleuses, guitares accrochées/euses, section rythmique enjouée. Tout est dans le devant de la pochette : un visage hilare pourtant menacé d'un flingue (Model of U.S. Army!) tenu par des doigts bagués têtes-de-mort. Un groupe sombre qui se défoule.

Purr : "Heartburn & Heartbreak" (Madagascar Rds)
Duo flamand (?) mystérieux et révélation. Accords lointains d'eau de source rockabilly, ondes végétales jazzy, grattouillis bluesy, magie marécageuse -on est bien avancé- mais encore ossements synthétiques, chair plastique, et respiration naturelle. Un cimetière de ferrailles aquatique près d'un bunker où des gosses savants jouent dans le grenier.

Raunch Hands / CD Compilation (1+2 Rds CD 07)
La technique japonaise prise en défaut. En effet, 1+2 Rds a les yeux bridés (Tokyo) et, en effet, il s'agit bien du premier 6-titres de ces fameux Raunch Hands (cf. *Combo!* #3, p.77) et de leur premier Lp, respectivement "El Raucho Grande" et "Learn To Wap-A-Dang". D'où le 1+2. Mais Monsieur Nishi-Shinjuko n'a pas hésité à rajouter (dans le désordre) quelques faces des premiers singles du combo new yorkais. Tout cela forme 66 minutes et 17 secondes de bonheur intégral et retrouvé (ces disques de 85 et 86, étant tous épuisés). On a même droit à un bonus : "1 Khz Tone". Ceux qui ont manié des bandes savent ce que cela signifie : une fréquence sonore placée en début de bande afin que le graveur puisse correctement régler ses boutons. Soit une trentaine de secondes d'un long cri strident! Le légendaire perfectionnisme japonais est allé trop loin. Mais peut-être est-ce une bonne blague des Raunch Hands ? Ha! Ceux-là...

Sky Saxon : "Breakin' Through The Doors" (Elephant)
Une superbe visite et introduction au monde "merveilleux" de Sky Saxon, laissé pour compte des 60's glorieuses. Son psyché-rock'n'roll authentique, branché à la source, ses visions, visitations déclinés ("Born to be wild"), sont autant de madeleines proustiennes. Une ode à la mémoire.

Slaughter Joe : "The Pied Piper of Feedback" (Creation)
Le rock conçu comme "un acte terroriste" selon les volontés de son auteur, ex-membre des T.V. Personalities. Une bonne approche de l'action subversive, mais aussi pop décalée et finement ciselée, le coeur oscillant entre les deux. Des fondus de grattes-harmonica audacieux comme une crème tournée ou une pâte aux grumeaux cuite au napalm; un délibéré dans le décentrage et le décalage. L'oeuvre d'un malin inquiet qui déambule aux lisières expérimentales. Les dérives d'un piéton lunatique électrique. les anglais rêvent-ils d'Amérique sonnée? ("The lonesome death of Thurston Moore").

Silverfish : "Fat Axl" (Plus Au Sud)
Steve Albini (maître es-guitares saturées et producteur émeri) s'est régalé: c'est l'invasion des 6 cordes: rasoirs électriques, tondeuses, friteuses et grille-pains. Un traité du maltraité, boucan sur acier (dé)trempé et voix (?!) de fille (?) à interner. Danger!

Velvet Monkeys : "Rate" (Danceteria 061)
New-York en virée dans ce que la grosse pomme a de plus moisi et noscif: Velvet M. plus invités tueurs, Thurston Moore (Sonic Youth), Joe Mascis (Dinosaur Jr.) pour l'exemple. Polar accéléré convulsif et cauchemar sonique. "We call it rock", premier titre, donne la loi des 3 D: dégradation, dépravation, décibels! Cet album est MAUVAIS!



COMPILATIONS 50's/60's

Sixties Achive Vol. 2 (Boom! Lp 13/Silence De La Rue)
The Houston Post/Nowsounds Grove-In (Way Back 66001/Danceteria)
The Dunwich Story (Voxx 200 063/Import)
Amis de la Fuzz, adulateurs du son déglingue, fanatiques d'orgue méchant, passez à la deuxième compilation car "Sixties Achive" n'est pas "Back From The Grave". Seulement, l'entreprise n'est pas dénuée d'intérêt: 1) les 12 titres ici présents sont reproduits avec les bandes originales (et non repiqués sur des 45t). 2) La Belgique avait à cette époque d'excellents instrumentistes et de belles voix. 3) les notes sont vérifiées et les photos de bonne qualité. Musicalement, le Merseybeat, le Psychédélisme, la Pop et le R&B sauce anglaise (sucrée) sont représentés. Malheureusement, pas de 60's Garage (ou très peu) et tout est chanté en Anglais (rien en Wallon ni en Flamand, ce qui aurait ajouté un peu de sel). A noter les rapides Blues 5 et les stupidos mais délicieux Tell Stars ("comme un oiseau sur son arbre, je vais chanter mon amour au monde entier"...). Au fait, ne cherchez pas le volume 1, il n'existe pas (encore).
Monsieur Jack travaillait dans un studio vers 1965. Le studio en question, Andrus Recordings, était de taille moyenne, à la sortie d'Houston, Texas. L'ère n'était plus aux Bluesmen. Monsieur Jack voyait de plus en plus défiler des groupes de jeunes blancs, middle-class et coupes au bol, sains de corps et malsains d'esprit. Et qui, de plus, n'avaient aucun respect pour l'héritage musical U.S. Non, ces cons, préféraient copier les Anglais. Bon an mal an, Jack — boules Quiès dans les oreilles — tournait potards et poussait manettes. 25 ans plus tard, 16 titres (dont la moitié est inédite) ressortent sur un petit label allemand. La pochette, façon quotidien (Houson Post), les notes et, surtout, le contenu vinylique sont exemplaires. Mentions spéciales aux Fanatics, Coastliners, Fever Tree, M. Sidewalks, Countdown 5...
Bill Traut était à quelques centaines de kilomètres plus au nord à peu près dans la même situation que Monsieur Jack. Traut ne bossait pas dans un studio mais avait décidé de palper des dollars avec cette musique de dépravés. Avec ses quelques économies et celles d'amis/complices, il avait loué un bureau cradingue sur la North Michigan Avenue, Chicago. Je m'en sou-

viens bien : je vidais (déjà) les poubelles de cette nouvelle boîte: Dunwich Rds. Et je dois dire que Bill avait eu le nez creux en signant les Shadows Of Knight, un des dix groupes majeurs de la scène Garage 60's. J'en pleure d'émotion en réécoutant leur tonitruant "I've Got My Mojo Working". La première fois que j'ai rencontré les Del-Vetts, c'était le 12 octobre 66. Je trouvais étrange l'attitude du guitariste à mon égard. Genre étripeur aux yeux doux. J'ai fait tourner la bande de leur maquette, "Last Time Around". Et j'ai béni les Dieux qu'il ait une six-cordes. J'ai compris à quoi servait cet instrument. De défouloir. Le Rock au service de la sécurité public. Les 15 autres perles sont du même tonneau. Quatre pages de notes en sus. Du bon boulot.

JUNGLE EXOTICA (STRIP 005/DIST. SILENCE DE LA RUE)
Et voici la énième compilation 50's/60's d'instrumentaux déglingués, type "Las vegas Grind" (c'est d'ailleurs le même label). 20 portraits d'une jungle faite de loco-rythmes latinos, de guitares surfs, de voix perdues, de chœurs tout aussi égarés. "Congo Twist", "Congo Mambo", "Calypso Rock", "Kookie Limbo", "Jungle Safari" ou "Watusi Zombie"; en fait, qu'importe le nom. Tout ça c'est kif-kif. Mention spéciale (et chaude) pour la pochette.

SHAFTMAN (FUNKY FINGER/DIST. SILENCE DE LA RUE)
Voici le disque le plus étrange, le plus drôle et le plus dansant de cette fin d'année. Ça commence par une pochette torride de vulgarité série B. Description: deux jeunes filles à quatre pattes, cul contre cul, et derrière elles se tient fièrement un faux noir. Détail qui a son importance: les filles sont blanches, l'une en short, l'autre en paillettes. La scène se passe sur un tapis tigré et le mur affiche un poster de Dolomite. Pas d'étonnement, il s'agit d'une compilation Soul-Funk allant de 67 à 71. Je vous fais grâce du dos de la pochette (pire, cent fois pire... C.à.d mille fois meilleur) pour attaquer les 12 titres directement (+ 2 sur le bonus single). Amis rappers, à vos samplers. Car il y a là des idées en pagaille. Ça fuzze, ça groove et ça syncope du feu de Dieu. 12 titres, 12 brûlots Jaaaames Brownien... entrecoupés de dialogues tout aussi bargeots (fellations en direct, bruits de chaises et de langues en sus (!), insultes diverses, engueulades surchauffées). Bref, tout y est. La folie, le rythmes, l'érotisme (hum?), la totale liberté, le relâchement complet. 100% X-Rated! Assurément déconseillé aux moralins de tout poil.



FANZINES/REVUES

A LITTLE BIT OF ROCKIN' #10: ce n° date un peu mais la qualité ne vieillit pas, elle prend juste de la patine. Voici donc le sommaire de ce brillant zine trés fouillé: Barracudas, John Cale, Cry babies, Cynics, Deja Voodoo, Devil Dogs, Dum Dum Boys, Excessives, Flies, Bruce Joyner, Shifters, Roadrunners, Needles, Pere Ubu, etc. 60's & filiation. Bon boulot. (15 Frs p.c)

BEWARE! #2: vous saurez tout sur le monde-bis parallèle plus réel des dangereux John Carpenter, Wes Craven, Sam Raimi (+ pages du story-board de "Darkman"), Charles Addams (un génie du dessin noir!,), Troma, et encore plein d'autres cingleries décapantes en "blobant" ces 68 pages. (35F)

CHACAL PUANT #4: le graphzine du bientôt célèbre Stéphane Blanquet; que du beau linge sale et gluant sous la couvrante quadri de Bénito: Lézard fou, YS/PS, Mr Le Directeur, Guitard (coucoul)etc... et des invités de marque: Carali, Menu, Goosens! Le 5 devrait être paru, encore plus alléchant (beurk!), avec Pyon sous acid-devanture. Blanquet a plein de projets fous, on en recausera. (15F)

ECHOES 1/-90 : Un zine voué à la cause 60's, c'est fréquent. Sauf que celui-ci est finlandais! Inutile de vous dire que je n'ai rien compris à leurs articles sur les Kinks, les Black Knights, Dave Taylor, les Meatles (un croisement entre les Beatles et les Meteors!!!), les Skooters et le Rockabilly. Mais c'est franchement drôle, et vive l'Espéranto! (15 Fim = ?? Frs)

FLYING CHARANTAISE #2 & #3: Le zine parisien au nom le plus *absurde* continue ses sorties avec une belle régularité. Le #2 propose à son sommaire les Monotones, Stamp, Love et Cateran (+ 45t de French Connexion). Le #3 décortique les Maniacs, Celibate Rifles, Hoax, Creamers, Judge AK 47 et Angel Face (45t de ces derniers). Une mise en page étonnante pour ce dernier n°, pas mal de news. (25 Frs p.c ou, mieux, 80 Frs pour l'abonnement à 4 n°).

GRATTE OS #4: 8 pages bourrées d'infos, chroniques tous azimuts pas sectaires, illustrées par notre ami Stéphane Blanquet. (1 timbre)

GROOVY EYES #2 & #3: La Bretagne est une (sainte) terre d'asile pour le Rock & Roll. Certains prétendent que la quantité amococadizienne d'alcool est y pour quelle chose, d'autres invoquent le petit vent fouettard cher aux bretons. Qu'importe! Le Rock & Roll y est en bonne place et ce n'est pas les *Robert Brothers* qui me contrediront. Ils continuent leur fanzine avec passion (ça a l'air d'un pléonasme mais quand on voit la gueule de certaines zines, on se demande ce qui motive leurs rédacteurs...). G.E est voué à la 60's Army et la légion est ici passée aux cribles : Moxie rds, Cynics, Birds, Canada, Lee Jospeh pour le n°2. Au sommaire du n°3: Bo Allen, Playboys, Slow Slushy Boys, Cryptones, Bookmakers, Beatpack, Hoods + un supplément gratuit de 10 pages sur 7 garage bands français des 60's TOTALEMENT inconnus. Un vrai travail de fans. (10 Frs).

JAM #4: sous-titré "négritude attitude", ça donne le ton engagé et polémique. Toute l'actualité des musiques noires (KRS 1, Babylon Fighters, MC Solaar, Joey B.Ellis, etc...), infos, chroniques, points (intéressants) d'histoire et des BD de Guitard et Mr Le Directeur en contrepoint déconnant. (15F)

HARDCORE D'ACCORD #2: Le fanzine Hardcore ultra-Hardcore. Je m'explique: 100% Hardcore avec Fugazi, Primus, Doughboys, Bio-hazard, Dirty hands, Silverfish, HDQ, Prong, All, Tankard, plus un débat sur l'euthanasie et une entrevue avec le distributeur Le Silence De La Rue. Du bon travail. Le n°3 devrait être paru quand vous lirez ces lignes. en préparation. (20 Frs p.c).

LA RUMEUR #3: Le "fanzine du Rocker moderne" (késako?!?) comme il s'autoproclame a un défaut: ne sortir qu'une fois par an (ou presque). Une mise en page classique contre-carrée par un bel éclectisme (hormis le Rap *"sachez que dans ces pages, vous n'en trouverez pas trace"* prévient l'édito) : Les Satellites (en pleine forme auto-destructrice), Wampas, Calvin Russell, Pollen pour les plus connus mais aussi The Brains, Chasmbrats, Bananatrash, les Ambulances, etc. Plus un très brillant article sur l'arnaque des CD (plein d'humour/humeur, d'informations techniques irréfutables et de reflexion perso). Bravo! (aucun prix indiqué).

LARSEN: Non content d'être une des assos Rock les plus efficaces de France, un catalogue de VPC et un tout nouveau label, Larsen publiait régulièrement un zine xerox plein de niouzes et d'amour. Voici que ces activistes se lancent dans une nouvelle formule de leur newsletter: celle-ci se transforme en véritable fanzine ("Larsen"), avec tous nos encouragements. Sont annoncés pour le 1er N° Violent Femmes, Green On Red, Mescaleros, Flan System, Prehistoric Pop, Following ways + 1 CD avec Mescaleros, Vindicators (2 titres), Flan System, Teen Appel (ou Klame). Ça fera 50 à 60 p 1/2 format. Ce sont des gens comme eux qui font que le Rock reste vivace. (35F).

LA VILLE EST UN ROMAN (Denoël): Inclassable: c'est un port-folio composé de 3 journaux broyant toutes les formes du noir: articles (J-B. Pouy, J-P. Manchette, G.Perrault, pour citer ceux qu'on aime bien), nouvelles (16: Charyn, Cook, Limonov, Pennac, etc...), vieux faux-journal (E. Allan Poe, Balzac...) sur un thème inusable. L'ensemble est parfait (maquette, choix littéraire); un regret énorme: le prix! (90F)

LOGIQUE DE GUERRE COMIX: le titre changera à chaque fois sous la haute responsabilité des membres de l'Association, soit Menu, Stanislas, Matt Konture, Mokeït, Killoffer, Lewis Trondheim et David Beauchard qui bédéisent de concert (invité(e)s Julie Doucet et J-L. Coudray). Le résultat est inégal (les prétentions au 9e art!) mais ça reste vivant et pur (!?). (20F)

LOUIE LOUIE REPORT #4: Eric Predoehl est tombé amoureux il y a quelques temps d'une certaine Louie, pouplarisé par le baigaiement des Kingsmen (Louie Louie). Depuis, il publie cette newsletter de 8 pages A4 où sont racontés les faits et gestes (et reprises) de la belle "Louie Louie", son histoire (sa génése presque). Predoehl y voit un phénomène social et s'acharne à le décortiquer, le commenter. Amoureusement. ($5 ou $10 ou $50)



NOUVELLES NUITS 1 À 5: oubli impardonnable: la seule (et belle) revue uniquement composée de fictions noirs illustrées (plus des critiques). L'énoncé incomplet des sommaires (dosant talents confirmés et auteurs méconnus ou inconnus, c'est à relever) suffit à prouver sa valeur: R.Cook, M.Villard, Daeninckx, A.Demouzon, J.R. Lansdale, J-B. Pouy, P.Mosconi pour l'écrit et Depralon, Piotr, Hyman, Menu, Cestac, Matt Konture et S.Blanquet (hello!) pour l'image. (25F)

P'TIT POUX #4: Dominic Sonic, J.C Chauzy (grand dessinateur devant l'éternel et en couverture de ce n°), Modigliani (yep! Celui auquel vous pensez...), les Followin' Ways, le fanmagzine "New Waves", un brillant édito "A chacun ses mauvais goûts" + un article d'Antoine Madrigal (ex-"Nineteen") intitulé : "Le Rock, maladie sénile de la jeunesse?" (cf. "Les Lions Indomptables" dans ce n°). (15 Frs p.c)

PSYCHOTIC MODZINE #6: Le titre parle de lui-même. Mod, revival 60's, boots beatles et cheveux mi-longs. Classique dans sa mise en page, photocopié de manière pirate, P.M a le mérite d'AIMER ce dont il traite. Documentés et approfondis, les articles sont peu nombreux mais bien foutus: Dogs' story, Fleshtones' story, Four Tops' story, Rolling Stones' story (part.II), Cramps' story (part.I), Stevie Wonder's story et, enfin, Ska's story constituent le sommaire de ce n°. (15 Frs).



RAW VISION #4: découverte inattendue de cette magnifique publication anglaise (avec un supplément français) entièrement consacrée aux artistes de l'art brut et/ou singulier, c'est à dire tous ceux oeuvrant dans l'ombre et à l'abri du marché de l'art. Une vraie poésie et d'authentiques visionnaires! (55F)

ROCK HARDI #12: Soucoupes Violentes, Mister Moonlight, Wampas, Warum Joe, Slow Slushy Boys, Arhoolies, Folamour. Un n°12 rédigé par Rock Hardi et quelques plumes undergrounds (on notera la star incontestée Maxwell, + Lionel Dekanel, Alain Feydri, Hervé Bourit, etc.). Sans se poser de question, Rock Hardi poursuit son petit bonhomme de chemin. Chemin qui l'a d'ailleurs emmené à faire le grand saut, avec sa première "vraie-grande" compilation: "Rock Hardi Vol. 1" (New Rose) avec les groupes précités et quelques autres. Rock Hardi Entreprises où l'empirisme Rock & Rollien.

SANS MOBILE APPARENT #3: Le zine consacré à un seul groupe par numéro a eu l'excellente idée de se refaire un spécial Thugs (après Le Légume Du Jour, Combo! #3 et Rock Hardi). 40 pages uniquement consacrées au plus grand groupe

français des années 80/90. Historique, interview de A à Z (une lettre : une question), plus points de vue divers. Superbe. (20 F).

SILLY HORNETS TRIBUNE #3: Encore un fanzine nouveau-né. Depuis un an, le genre serait-il redevenu suffisament porteur pour créer un renouveau? Hope so! Silly Hornets est vraisemblablement un de ceux à suivre le plus près avec du 60's au Hardcore : Fugazi, Nomeansno, Cynics, DOA, Wylde Mammoths, MDC, Econochrist, Shaking Dolls; une tribune libre sociale et quelques news. Congratulations, boys! (10 Frs).

SINCE #3: Avec "Staccato" (cf. + bas), Since fait la pair. Le climat du Nord de la France serait-il propice à l'intelligente et fouillée écriture Rock? Sans conteste, un des tous meilleurs zines français actuels avec au sommaire du n°3: Silverfish, Dirty Hands, Croaks, Black Maria, sepultura, Croaks, Thugs, Motorhead, Guana Batz, Molodoï, etc. (20 Frs p.c).

STACCATO #2: Le "fanzine explicite" du Nord continue merveilleusement sur sa lancée avec sur les Silos, Elliott Murphy, Sonic Youth, Sub Pop, Beasts Of Bourbon, la Soul Music (mention spéciale) ou encore des chroniques littéraires et autres "Etats d'Ame" (billets d'humeur). Quand Eclectisme et cohérence se rejoignent (20 Frs).

SOLEIL NOIR #5: toujours aussi bien tenu dans l'équilibre rédactionnel, nouvelle (l'espagnol anarchiste Ricardo Flores Magon), polar, rock, et un papier indispensable sur l'immense Armand Robin (poète, traducteur, enragé...). (10F)

SORTEZ LA CHIENNE #5: apparemment le dernier et le plus Bô; Rotringo et son cirque mondial de freaks graphix: J. Blanchard, J. Doucet, P. La Police, C. Wedier, B. Richard, C. Moisewitch, The Pizz, mais il faudrait tous les citer dans leur excellence apocalyptique. A quand les rééditions des 2 premiers numéros, des albums d'Henriette Valium et Rémi, en attendant les albums, les comix et les romans illustrés que nous promet l'insubmersible El. (30F + port15F)

STREET ZINE #4, SPÉCIAL MACCHABÉE: Superbe et fun la réédition des cryptiques Macchabées mignons pas miévres psychobilly, plus des inédits toujours aussi "poileux". (18F)

WAKE UP #6: le fanzine reconnu de tous (ou presque) a déménagé (d'où son retard?). Back to the case départ (Dordogne) après un séjour à Destroy City (Angers). Mais en déménageant, l'équipe a perdu son optimisme. Après deux n° exceptionnels (le 4 & 5), un léger soupçon de négativisme (cf. les *fucks* en remerciements et surtout, surtout, cette série d'articles sur la scène française où les auteurs, tout en désapprouvant les embrouilles intestines au Rock gaulois, en réactivent de très vieilles ou tout du moins en font un large écho). C'est très bien écrit, toujours très informé mais de l'ensemble semble parfois suinter un tel dégoût que ça en devient génant... Au sommaire: Buffalo Tom, Big Drill Car, Ultraman, Killdozer, Doors + Max, BD anglaise, des tonnes de chroniques + 45t Samian/Subway Surfers/Parkinson Square/Sofa Head (tous au sommaire également). (30 Frs p.c). Le n° 7 est lui aussi sorti...

BOUQUINS

Collection Le livre noir du crime (Presses Pocket):
Momes sweet momes (Noir 3235): dérangeante est cette (re)lecture des paradis noirs des petites têtes blondes.
Sacrés privés! (Noir 3702): sans eux, le genre en serait-il un? Une anthologie pour s'initier à ses multiples visages et à sa morale et cerner sa figure sans la casser.

Collection Palace Noir: *Le dernier crime de Iossif Vissarionovitch Djougatchvili,* Christian Poslaniec (illust. Gérard Berthelot); *L'homme est bon mais le veau est meilleur,* J-B. Pouy (illust. G. Berthelot); *Lettre morte,* D. Daeninckx (illust. Hector); *L'ordre des choses,* Eric Kristy (illust. Jopa); *Cluedo privé,* Tonino Benaquista (illust. G. Berthelot; *Le père pigeon,* Marie & Joseph, (illust. Hector): bonne idée, bons textes (ces noms doivent vous être maintenant familiers), bien foutu, l'homme derrière cette entreprise désespérée a du goût! (Frédéric Dubuisson, 34 rue Elisée Reclus, 33000 Bordeaux; chèques à l'ordre de Beauty Palace, 17F le vol. + port 3F)



Cornelius:
Le programme final, A bas le cancer!, Michael Moorcock (L'Atalante)
Enfin l'intégrale de J. Cornelius se profile à l'horizon. Un trip-critique-défouloir des 60's à aujourd'hui projeté dans un futur trop présent. J.C. (!!) est un personnage-clé de la S.F. moderne, l'archétype doré et digéré du Vietnam, Hollywood et du rock'n'roll. Et c'est la joie de le suivre dans ses angoissantes et délirantes péripéties, renouvelées sans cesse par la plume narquoise de Moorcock.

Hollywood, Charles Bukowsky (Ed. Grasset)
Pute vierge! Le vieux Buk est de retour sans crier gare... Après la réédition ces deux dernières années de *L'amour est un chien de l'enfer,* deux recueils de poèmes hard et alcoolisés que je vous recommande (Les cahiers rouges, Grasset), voici *Hollywood,* un roman qui, sous le couvert de la fiction, nous fait découvrir la réalité du tournage de *Barfly,* film culte qui retrace la jeunesse mouvementée de Buk. Comme d'habitude c'est hallucinant de folie malheureusement ordinaire: montage financier véreux, producteurs requins et prêts à tous les coups de vice... Quant aux acteurs, ils se distinguent par leurs tics et leurs facéties: entre Mickey le beau niais et Faye Dunaway qui veut à tout prix une scène où l'on voit ses gambettes, on rigole franchement. Car Buk réussit une fois de plus le pari de nous faire marrer tout en faisant péter du bout de ses doigts salingues le furoncle de l'Amérique; par le temps qui courent, ça s'impose crucialement! Au fait, y'a un peu moins de cul que d'habitude, mais, amis straight edge, rassurez-vous, la gnôle coule à flots!
P.S: Quelques faiblesses tout de même, Buk nous avoue avoir délaissé sa vieille cocinnelle toute pourrie pour une BM toute neuve, rutilante, ensuite il nous bassine avec ses impôts, ah, ces nouveaux riches, tous les mêmes...!
Lymphäm' J.F.

Les copains d'Eddie Coyle, George V. Higgins (Rivages Noir)
Brillant et sarcastique! La précision maniaque des dialogues définit et nuance les personnages, tout en construisant l'action autour du susnommé Eddie qui ne comprend pas, ou pas assez, au rôle que lui font tenir ceux qui l'entourent (flics et truands). Manipulé, alors qu'il croit tirer les ficelles, et balloté, ça finit mal. Higgins a réalisé un ouvrage de référence: pas d'esbrouffe psy., du comportement et du verbe; classique - rythme, et moderne -ton et personnages. La voix du réalisme rigoureux.

Mémoires d'un ange batard, Harold Norse (Ed. du Rocher)
Le titre donne le ton: purification et malédiction. Ou le parcours, stations de croix, d'un poète homo qui a frayé avec tout ce que les USA et le vieux continent comptent comme personnalités artistiques. Norse fonce dans le tas et taille des portraits comme les pipes, avec délectation. C'est l'équivalent, à une plus grande échelle, d'un de ses textes, "En reniflant par les trous de serrure", et tous les sens s'en trouvent satisfaits; ce qui est le meilleur compliment qu'on puisse lui adresser.

Mojo hand, JJ Phillips (Collec. Littérature, Ed. de l'aube)
Le mojo, comme le précise dans sa postface le traducteur Pierre Furlan, a des connotations magiques: blanche & noire. Mais s'il cite Muddy Waters, il oublie que le mojo c'est aussi le braquemard. Et les bluesmen ont toujours tourné autour de la Chose. Dans l'impossibilité de jouir de la vie, et comme le couple reste une conquête chimérique pour des raisons qu'on ne comprend que trop bien, ils s'oublient dans la musique, le sexe et l'alcool. JJ Phillips, avec cet unique roman, a tout embrassé avec la fougue et l'intelligence de ses 20 ans. En 1969, elle est alors la compagne de Lightin' Hopkins, et, en tôle, elle transcrit son expérience qui est aussi celle de tous les opprimés noirs. C'est une quête de l'individuation; et doublement difficile: en tant que noire et femme. JJ Phillips s'y est fermement employée en y laissant des plumes, mais en sauvant son âme. Au bout de ce voyage (marquant pourtant l'entrée dans l'âge adulte), elle a déjà tout connu de l'amour et de la haine, trempée dans le blues le plus pur qu'une langue ait jamais roulée!

Vampires:
Entretien avec un vampire, Lestat le vampire, Anne Rice (Terreur, Presses Pocket)
Pour en finir une bonne fois avec le mythe. Deux siècles de tourments et d'horreurs à travers les yeux de glace de Lestat, confessé impudique et impitoyable. Une belle création captivante pour les amateurs de sang pas frelaté

ADRESSES:

FANZINES/REVUES:

Ecrivez-leur de notre part. N'oubliez pas les timbres pour la réponse. Thanx!

A Little Bit Of Rockin': 15 rue de la République - 83300 Draguignan. **Beware:** Iskander, BP 10, 78220 Viroflay. **Chacal puant:** 6 rue Georges Colson, 78700 Conflans St Honorine. **Echoes :** P.O Box 93 - SF-33501 Tampere - Finlande. **Flying Charentaise:** Bourouf-Salem. 2 Passage Basfroi. 75011 Paris, France. **Groovy Eyes:** Robert Family. 116 rue d'Antrain. 35700 Rennes. France. **Gratte os:** Canal 9, 18 rue La Vieuville, 75018 Paris. **Jam:** 53 rue de Pigalle, 75009 Paris. **Hardcore D'accord :** c/o Jérome Gry - 86 rue de Javel - 75015 Paris. **La Rumeur:** c/o Pascal Verdier - 22 rue de la Tarenne - 28000 Chartres - France. **Larsen:** 116 rue du Crey - 73230 St Alban Leysse. **Logique de guerre:** L'Association, 15 rue André Sel Sarte, 75018 Paris. **Loule Loule :** PO Box 2430 - Santa Clara, CA 95055-2430 - Usa. **Nouvelles nuits:** Clô Presse, 30440 Saint Bresson. **Raw vision:** Sandra Kwock-Slive, 22 rue de Turin, 75008 Paris. **Psychotic Modzine:** adresse introuvable dans le zine... **P'tit poux:** - 9, rue Pargaminières - 31000 Toulouse. **Rock Hard!:** BP 94 - 63404 Chamalieres Cedex. **Sans Mobile Apparent:** c/o Eaux Troubles - 24 rue des Pierres plantées - 69001 Lyon. **Silly Hornets:** 9 rue Terraille - 69001 Lyon. **Since:** 1 place Genevieve - 59000 Lille. **Staccato :** 7/224 Place Van Gogh - 59650 Villeneuve D'asq. **Street Zine:** Teddy Nourson, 4 rue du Périgord, 91300 Massy. **Soleil noir:** Baron noir, BP 527 Paris Denfert-Rochereau, 75666 Paris cedex 14. **Sortez la chienne:** Asso Beau Nageur, 48 rue Gambetta, 59000 Lille. **Wake Up:** BP 5034 - 24000 Perigueux - France.

LABELS INDEPENDANTS:

Black & Noir: 4 rue du Valdemaine - 49100 Angers. **Bomp!:** Po Box 7112 - Burbank, CA 91505 - Usa. — **Bondage :** 17 rue de Montreuil - 75011 Paris. **Boom:** SteenvegOp Bergen 19 - 1500 Halle - Belgique. **Creation:** 8 West Gate St. London E83 RN - Angleterre.**Crypt:** Hopfenstras. 32 - 2000 Hamburg 36 - Allemagne. **Danceteria:** 222, avenue Solférino - 59000 Lille. **Destination Uranus :** Box 3500271 - Helsinki -Finlande. **Dionysus:** Po Box 1975 - Burbank, CA 91507 - Usa. **Fairplay:** 64 rue du faubourg Montmartre - 75009 Paris. **Get Hip:** Po Box 666 - Canonsburg, PA 15317 - Usa. **Go Get Organized:** 12 rue Frochot - 75009 Paris. **Hello happy Taxpayers:** BP 261, 33012 Bordeaux Cedex. **Hit Rds:** 26 Sternball Lane, Peckham - Londres SE 15 4NT-Angleterre. **Madagascar/KK Rds:** Pankstr. 25.2700 Sint Niklaus- Belgique. **New Rose:** 25 rue du Général Leclerc - 94270 Kremlin Bicêtre. **Rave Up Rds:** 75 rue des Castors - 28110 Lucé - France. **Repulsion:** Karl-Friedrichstr. 28 - D7830 Emmendingen - Allemagne. **Staton Park:** PO Box 58 Newtonville, MA 02160. Usa. **Tensions:** 25 rue jean Lurcat - 91230 Montegeron - France. **That's Entertainment:** Stresemannstr. 15 - D-3550 Marburg - Allemagne. **Voxx:** Cf. Bomp!

YOU HAVE BEEN AMAZED! & TERRIFIED!

BY THEIR CREATURES IN RECENT HORROR & SCI-FI BLOCK BUSTERS.

SEE WHAT HOLLYWOOD'S HOTTEST YOUNG MAKE UP EFFECTS ARTISTS DO TO SHOW OFF.

CREATURES NEVER BEFORE SEEN ON SCREEN.....



SCREAMING MAD GEORGE INC PRESENTS

MUNSTER MASH HALLOWEEN CONTEST

— SPECIAL JUDGES —

STAN WINSTON (ALIENS, THE TERMINATOR)

DICK SMITH (AMADEUS, THE EXORCIST)

RICK BAKER (AN AMERICAN WEREWOLF IN LONDON, THRILLER)

THOMAS BURMAN (INVASION OF THE BODYSNATCHERS) CAT PEOPLE

M.C. by STEVE "MAGISCO" PATINO & CHARLES "SARDONICUS" SCHNEIDER

LIVE MUSIC by EXQUISITE CORPSE

SPONSORED by FRENDS BEAUTY SUPPLY

SATURDAY, OCT 25th 1986, 7:00 P.M.

at Park Plaza 607 s.Parkview st L.A. (off Wilshire at MacArthur Pk) (213) 384-5281

* DRESS HORRIFICALLY *

A SPECIAL AWARD WILL BE PRESENTED TO THAT MEMBER OF AUDIENCE WHO'S APPEARANCE IS DEEMED MOST EXCELLENT! OUR ESTEEMED JUDGES WILL PRESENT THE AWARD. SO COME PREPARED!

TICKETS AVAILABLE at

HOLLYWOOD BOOK & POSTER 1706 N. LAS PALMAS (½ block north of hollywood blvd.)

OR BY MAIL SEND CHECK OR MONEY ORDER PAYABLE TO :

FOR $15.50 (P.P.) TO : P.O. BOX 15545 N. HOLLYWOOD C.A 91615

SCREAMING MAD GEORGE INC.

© INFO: (818) 761 1400


DIROSA
CRAMPS
BULTEAU
GREEN n RED
DEADMILKMEN
S.DICKSON

MAD MONSTER PARTY

NOUVEL ALBUM

BLACK MONSTER records



WANDERING

SOMMAIRE COMBO! #8

05. Herve Di Rosa
11. Cramps
17. Michel Bulteau
23. Green On Red
27. Les Lions Indomptables
31. Charles Schneider
37. Que reste-il de nos amours ?
41. Paul Hart
45. Dead Milkmen
53. Stephen Dixon (1° partie)
58. Suites & fins

Adresse pour toute correspondance : BP 576 - 75027 Paris Cedex 01 • **Abonnement:** 130 Frs soit 4 numéros ou 200 Frs Abonnement de soutien • *Combo!* est édité par les **Edtions Black Mony** SARL au capital de 50000 Frs. Siège Social : 127 Rue Amelot 75011 Paris • Responsable de la publication: Yannick Bourg • Imprimé par Rotographie (Montreuil/Bois) • **Tarifs publicitaires** sur demande au 40.26.46.53 • **Dactylos Rock :** Nicolas Richard - Philippe Catinat - Magoo 1 - Jean Luc Manet - Eric "Woody" Sourice - Quelou - Jerome "Gay vegetable" Dupin - Yannick Bourg - ProvocKmaN - David Dufresne - Ronan Omnes • **Pinceau Rolls :** Philippe Huger - Thierry Guitard - JC Chauzy - Stephane Blanquet • **Credits Photos :** Bjorn Cornaz, mon frère (p. 40) - Jean François Le Scour (p.47) • **Aide Technique & Composition:** MediaPro (42 46 54 59) • **Thanx:** Emmanuelle B., mon cœur - Mona, mon sang - Isabelle Bézard - Marco (Appleboy) - Coco Schmischmi - Lux & Ivy - Niqueman - Get Batards Busy - Les asticots de Stebé - Eric O. - Arnaud Antier - Christophe Michel - Stéphane S. - Philippe Le vendéen • Ce numéro est **dédié** à Rob Tyner - Vince Taylor - Johnny Thunders - Franck Capra et à Caroline "Passé" Parmentier.

Combo! #8 - Revue Saisonniere - Automne 91



HERVE DI ROSA, TOUT FEU TOUT FLAMME.

INTERVIEW PAR YANNICK BOURG.

A-dans-chez Combo!, l'art et ses tenants (on passe, par pudeur ou par nausée, sous silence ses aboutissants) on les hâcherait plutôt menus. On sait ce que cache leurs supercheries, leurs misérables avant-gardes, tout cet effrayant gâchis de matières et de couleurs ou ces pseudos-pensées uniformes qui suffisent à faire une carrière là où un être intelligent et sensible les épuiserait en une semaine. Le mot et le milieu n'ont rien de sympathique; heureusement, quelques individus débordent du cadre et nous exhortent à ne pas nous fâcher plus rouge. Di Rosa est de ceux-là. Et l'homme est généreux puisqu'il n'a pas hésité une seconde à réaliser un dessin original pour le receuil de nouvelles que nos éditions ont publié ("Homicides").

Seul, ou avec son frère Buddy (sculpteur), il représente une des rares traces d'un peintre capable de nous toucher sans nous les nouer. C'est à Gilbert Lascault (lui aussi un des derniers critiques d'art à ne pas mériter la corde), dans une jolie préface: "Sur les îles Di Rosa", que nous empruntons cet extrait: *"Les habitants de ces îles se méfient des grands mots, des adjectifs vagues, de toute emphase. Ils ne croient guère aux hiérarchies, aux distinctions, aux dignités. Ils n'opposent pas un prétendu haut et un supposé bas. Ils aiment utiliser l'adjectif: modeste. Ils ont le goût de l'humble. Ils font souvent l'éloge de ce que les prétentieux méprisent."*

Ces Di Rosa là, on les aime! Et que les casse-Buren et consorts aillent se faire mettre.
Pour plonger béatement dans les eaux des îles Di Rosa, une recommandation : le pavé multicoloré sobrement intitulé "Hervé & Richard Di Rosa" (les Presses du Languedoc-Editions de Paris). Un cadeau pour les fêtes!

L'art modeste:
Un critique avait trouvé le nom de Figuration Libre pour nous qualifier à nos débuts (Di Rosa, Combas, Blanchard, Boisrond, Jammes (photographe) et d'autres, NDLR), et ça ne m'a jamais satisfait et ça m'horripilait même. Libre, d'accord, mais figuratif, je m'en branle. Mais je n'avais rien trouvé de mieux. Et l'art modeste, je l'ai trouvé il y a pas longtemps pour définir toutes ces choses qu'on défendait. C'est venu après l'expo Viva Di Rosa au musée d'art moderne, il y a deux ans, où des centaines de jeunes sont passés; et à un moment une petite fille a dit: "C'est bien, quand est-ce qu'on retournera à l'art modeste?". Putain, c'était juste! Le lapsus était très bon. C'était LE nom! Je l'ai inventé en le piquant.

Je m'intéressais à l'art brut. Des gens qui faisaient des oeuvres d'art sans aucun souci esthétique et sans aucune culture artistique, mais sans aucun désir de communication non plus. Les cultures populaires m'ont aussi énormément influencé et je veux leur rendre cet appel qu'elles ont fait à ma sensibilité.
Dans l'art modeste, on distingue plusieurs choses: l'œuvre unique, c'est les dessins pour Noël sur les vitrines des bars, les mobylettes customisées avec des couleurs incroyables, etc... des oeuvres pour communiquer, le mec veut qu'on vienne dans son bar, alors il essaie de faire un truc super, et le résultat est bizarre; les oeuvres manufacturés, j'en ai une collection énorme. Toutes les figurines de dessins animés, de science-fiction, de feuilletons TV, de ciné, le merchandising en général. Par forcément les jouets, certains objets publicitaires aussi, où ils reprennent en volume ce qui est à plat. Pour moi, c'est des vrais sculptures. Il y a une magie. Un bonhomme de Star Wars, c'est une sculpture. Et c'est très vaste: tu as des céramiques-souvenirs avec des poissons, des grosses moules... C'est fait dans un souci de vente, mais de communiquer aussi — ça m'irrite que la communication ne soit qu'aux mains des publicitaires, c'est aux artistes de la prendre en mains; et il y a les objets que l'on fait, et qui sont à des prix modestes. On vient d'ouvrir une boutique pour diffuser nos objets: ça va des bloc-notes à 30 balles, des autocollants à 100, aux sculptures à 300 balles tirées à plusieurs exemplaires. On veut atteindre un large public.
Dans le livre, il manque une partie importante. C'est celle de toutes les installations et des produits différents. On a prévu d'en faire un autre (même format, même collection) d'une centaine de pages, uniquement sur les installations, les peintures en direct, les produits (tapis, etc...).
L'art modeste réunit tout ça. Ça peut être de la BD, mais pas tout, les comics de gare: Akim, Zembla, Bleck le Roc, Pepito. Il y a un principe de subjectivité. Un jouet peut être de l'art modeste et l'autre pas. C'est nous qui le décidons. C'est une notion vague, très personnelle et subjective.

Comme quand on affirme: ça c'est du rock'n'roll et pas ça.
Exactement.

La galerie de l'art modeste (43 rue de Poitou, 75003 Paris), pourquoi?
J'étais tout le temps frustré quand j'allais dans les musées ou dans des expos de repartir sans rien. Un catalogue ou une affiche, c'est un peu pauvre.
Dans ce lieu, on y fait Di Rosa et des expositions. La première est celle d'André Robillard et Thérèse Bonnalbé qui sont des artistes de l'art brut. Robillard est à l'asile depuis 30 ans et il fait des armes avec des morceaux de bois, des boîtes de conserve, c'est d'une violence fabuleuse, il fait aussi des animaux, mal découpés dans du contreplaqué et crayonnés avec des stylos à bille. Thérèse est morte dans les années 80. Elle faisait des petits dessins sur des feuilles 21 x 29,7. C'est comme de la calligraphie japonaise, mais figurative. Elle est arrivée au même point que des gens comme Michaux qui ont mis toute une vie pour y parvenir. On veut défendre des choses comme ça. La prochaine expo, c'est des dessins de presse, de Wolinski à Placid. Après, on verra des peintres africains contemporains. Avec l'expo "Les magiciens de la Terre", il y a 2 ans, on s'est aperçu que l'art contemporain se faisait ailleurs qu'en Occident (rires). Ici, c'est aride, intellectuel. Là-bas, en Afrique, Australie, Amérique du Sud, n'importe où, ils ont une liberté, une force, une sensibilité. On fera encore une expo de jeunes du sud de la France qui font des choses très particulières, et pas pour faire des jeunes pour des jeunes (le programme a subi quelques modifications: Captain Cavern y a exposé individuellement par exemple, NDLR).

Mon frère et moi, on fera des choses qu'on ne peut pas faire dans les autres galeries. On va faire une série de céramiques, des pièces uniques faites à Vallauris, et des pièces tirées à plusieurs exemplaires; les galeries ne feront jamais une expo de ça. Des lithographies, sérigraphies, estampes aussi, faire une expo de toutes les estampes de l'année. Si on a envie de faire une expo de dessins "grands" comme des timbres-poste, on le fera — une autre galerie n'immobilisera pas son espace pendant un mois pour des petits formats, à cause du prix. Nos œuvres comme les jouets, ou un simple T-shirt, sont conçus comme des vraies œuvres. C'est pas un cabinet de graphistes qui reprend un de mes dessins, je les conçois de A à Z.
La galerie est un lieu de liberté, "alternatif". Si on a envie de faire un frigo ou une voiture, on le fera. Maintenant, on peut se le permettre, plutôt que de s'acheter une Ferrari ou une Porsche, on préfère faire ça. Je suis issu d'une famille pauvre, et je gagne beaucoup d'argent. Que veux-tu en faire de ce pognon? J'ai un appartement à Paris, une maison dans le sud et trois ateliers que je partage avec mon frère...
Et j'aime la dynamique d'une équipe. Mais on n'est pas subventionné, et il faut que ça tourne: il y a 3 salaires, on ne prend rien avec mon frère, on donne même des petites œuvres pour financer autre chose.
Les gens pensent qu'on fait du bizness, et que ceux qui ne se mouillent pas sont des grands artistes. Tout le temps et les ronds dépensés dans cet endroit, si je les passais à peindre — parce que je vends tout, et tu ne verras jamais plus de 2 ou 3 oeuvres dans l'atelier — je serais vraiment commercial. Et c'est ce que font tous les autres peintres en général. Si un jour, nous gagnons vraiment de l'argent avec ça, alors nous organiserons des expos de gens que personne à Paris ne veut faire. Mais une galerie comme la nôtre n'est rien à côté des grosses galeries. D'ailleurs, je continue à travailler avec d'autres galeries pour mes peintures.

Vous subissez des pressions?
Je pensais qu'elles allaient venir des galeries, par rapport aux collectionneurs. Mais c'est la presse qui nous ignore en ce moment. On a fait des interviews pour Paris Match, Le Figaro, l'Evénement, plein de revues sont venues faire des photos et elles n'ont pas passé les articles. Ça dérange...
Mais la galerie est ouverte depuis 3 mois (l'interview date de février 91, NDLR) et plein de gens viennent tous les jours acheter des choses, demander des renseignements, parce que bientôt tu auras toute la documentation sur Di Rosa. Ça sera comme une ambassade Di Rosa, chaleureuse.

Les réactions d'autres artistes?
J'en connais très peu. J'ai quelques copains comme Combas et Boisrond, mais ils voient leur peinture, je crois, dans une galerie ou un musée, et basta. On a tendu des perches à quelques-uns pour participer... Certains font des montres, un T-shirt, mais c'est fait comme un gadget, alors que nous c'est vraiment une partie de notre œuvre. C'est la grande différence.
Les peintres critiquent les galeries et les critiques d'art. Et les artistes sont considérés comme des intouchables. Alors que les plus bizness, les plus enculés, les plus pourris, ce sont eux, je peux te l'assurer.

Distinction entre "Viva" (environnement) et une expo?
C'est plus important pour nous de faire un environnement qu'une exposition dans un musée. Ça va plus loin; tu fais vivre une expérience. Et si ça entraîne une réflexion, c'est encore mieux.

Penses-tu que l'art puisse encore influencer la vie?
Sa fonction est d'envahir la vie, de la rendre moins dérisoire.

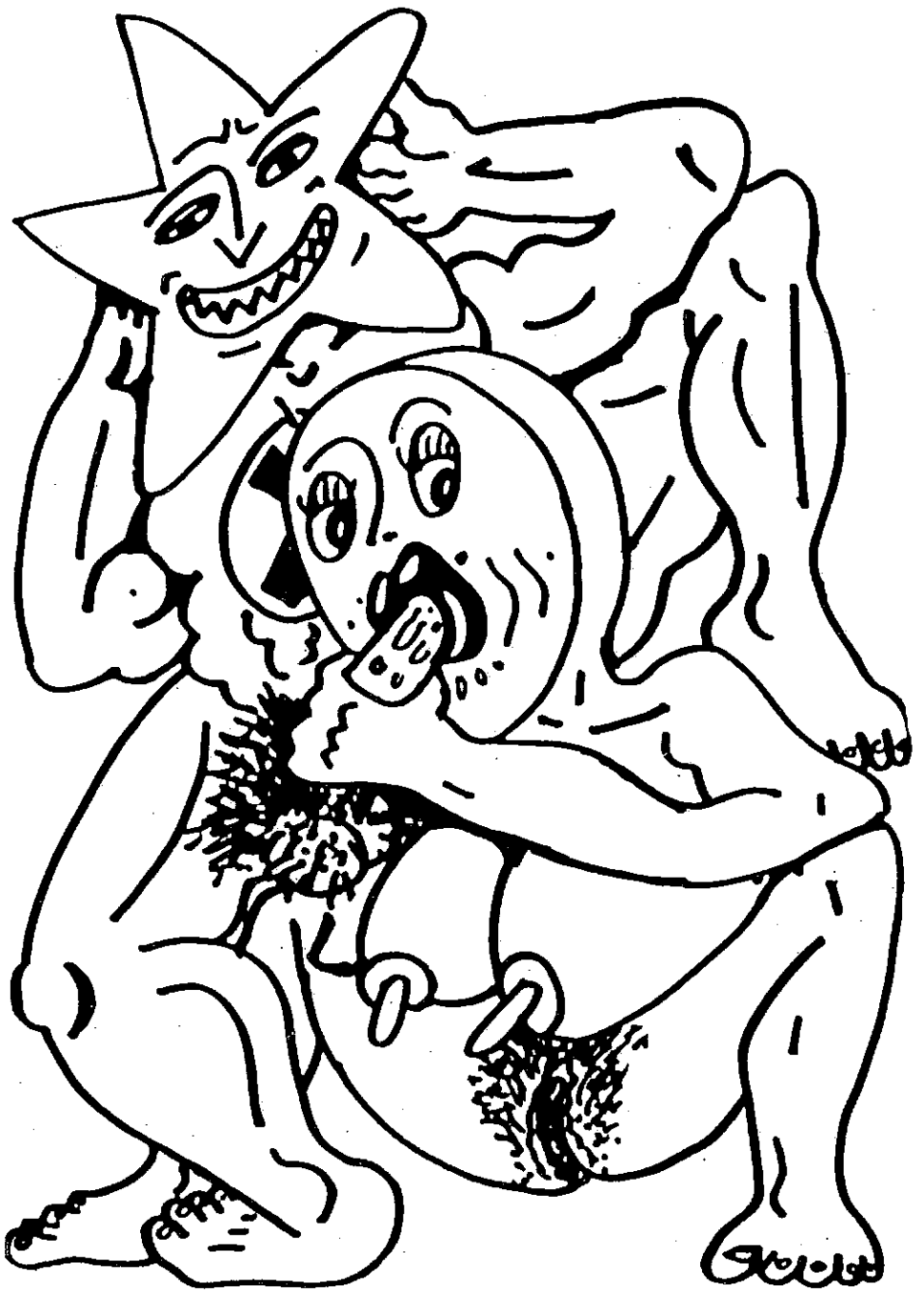
Peux-tu développer cette conception de l'anormalité de la vie:
Toute ma vie, j'ai essayé d'être normal. J'ai eu un gosse, ma femme en attend un second, les beaux-parents, les cousins, la famille, c'est important. Mon père est à la retraite et me fait tous mes châssis, un de mes oncles est forgeron et aide mon frère pour ses sculptures. On est une équipe. On a aussi critiqué cet aspect-là, alors que c'est naturel, ça n'a pas été calculé pour faire bien.
Je voulais faire voir que j'aimais la vie, que je faisais des choses pour la vie de tous les jours, et qu'en les regardant les gens puissent prendre ça. Normal et modeste (rires). (Pour appuyer ses dires, il me montre une boîte d'allumettes ancienne, offerte par un ami, où est inscrit dessus: "soyez modeste, vous resterez vivant", NDLR)

Dynamisme, travail, vie:
Ma vie est complètement assujetti à mon art et vice-versa. Créer quand on en a envie, je n'y crois pas. Il y a des moments où on ne ferait rien; il faut quelquefois se faire un peu violence. Mon travail m'amène un tel équilibre. Je ne sais pas ce que je ferais sans la peinture. Je flipperais.
Maintenant, j'essaie d'explorer des parties inconnues de moi-même. Je prépare une exposition pour le musée Picasso d'Antibes et je m'attaque à la mythologie. C'est un sujet loin de moi. Il faut chercher la difficulté. Je travaille aussi sur un bouquin illustré pour enfants. Tous les moyens d'expression m'intéressent.

Si Wolinski avait continué à publier tes dessins, ferais-tu encore de la BD?
Je ne crois pas. Je suis de la génération BD, elle m'a tout apporté. Mais j'ai été dégoûté par les contraintes du monde de l'édition. Il y avait des limites 2000 fois plus fortes, dans les sujets, les formats, les matières, que dans le milieu de l'art...
J'ai fait des strips, il y a 2 ans, pour Pif-Gadget pendant 4 ou 5 mois, et les 3 premiers Di Rosa Magazine sont de la BD. J'y reviendrai peut-être plus tard. Ceci-dit, j'ai plus d'admiration pour Botaro, le dessinateur de Pepito, que pour Andy Warhol.

"Di Rosa Magazine":
Contre vents et marées, on en sort un par an, et j'aimerais continuer à ce rythme-là. Le n°4 vient de sortir, entièrement lythographié. Tu as une trentaine ou une quarantaine de lithographies originales pour 500 Frs; une lithographie séparée vaut 2-3000 balles, tu vois la différence? On l'a tiré à 150 exemplaires de luxe, et 100 normaux. La moitié du tirage a été bousillé par les grandes chaleurs de l'été dernier.
Le n° 1 a été tiré à 400 exemplaires, les 2 suivants à 500. Sinon, le 5 est fini: c'est un spécial René. Tous les dessins, strips, BD sur les René y sont réunis, agrandis avec une grosse trame.

Aspect sexuel:
Je n'aime pas l'érotisme: c'est la peinture qui va bien dans le salon de l'avocat. Et moi, je préfère la pornographie; et même quand c'est malsain, c'est plus sain que leur saloperie de bourges.
A mes débuts, il y avait beaucoup plus de sexe, et plus hard. Maintenant, la part de sexe dans ma peinture est égale à celle qu'elle tient dans ma vie. Pas plus. J'aime pas les peintres qui mettent des queues et des chattes tout le temps, ça ne m'intéresse pas. C'est



la vie qui m'intéresse, et le sexe est un des morceaux de la vie, comme manger... J'ai fait les Dirospornos (DTV) pour révéler la vie privée de mes personnages qui avait été rarement montrée dans mes peintures. Dans un autre, j'ai mêlé la taureaumachie et le sexe dans une petite nouvelle présentée sous forme de cartes avec un chapitre au verso.
Quand j'écris, c'est des nouvelles ou des romans pornos. J'écris très peu au niveau théorique. Mais c'est aussi de la théorie par rapport à ma peinture, et c'est encore pour démonter la pornographie de certaines revues d'art...

Et le rock'n'roll?
A 17 ans en 77, j'étais punk. En 78, c'était fini. J'avais commencé en 75 avec Eddie & The Hot Rods, Dr Feelgood, après il y a eu Clash, Damned... Avec le recul, je réécoute Feelgood et pas les Sex Pistols. Je suis un peintre qui aime le rock'n'roll et toutes les musiques traditionnelles populaires américaines et anglo-saxonnes. Ç'était une influence; Jonathan Richman est pour moi le prototype de l'art modeste en rock'n'roll.
Si je devais en choisir quelques-uns, je prendrais Mink De Ville que je mets au-dessus des autres, puis un Kinks, un des premiers Stones, les "Sun Sessions" d'Elvis, une compile de Roy Orbison, inévitable, Alex Chilton, "Psychedelic Jungle" des Cramps parce que ça représente en même temps tous les Pebbles, les garage-bands. Et aussi "L'homme à la tête de chou" de Gainsbourg et une compile de Polnareff. Il y a peu de temps que je m'intéresse aux français.
Je commence à m'ouvrir un petit peu au jazz, et à l'opéra. Mais certaines choses de la littérature et de la musique, je les garde pour la suite. Dans 10-15 ans, je vais m'y intéresser, ça va m'influencer, donner un autre aspect à mon travail. Je me fais des réserves pour quand je n'aurai plus d'idées (rires)...

Tu as été très peu sollicité pour des pochettes?
Le monde de l'art contemporain est très fermé. Il n'y a rien de comparable avec celui de la variété ou du rock. Ça reste pour initiés.
J'en ai fait une pour Gilles Tandy parce que c'était un ami, ou la couverture de Nineteen avec un dessin d'Alex Chilton parce que, là-aussi, c'étaient des amis d'amis. Mais aucun autre artiste ne m'a demandé de réaliser une pochette, c'est bizarre. Ça m'aurait bien branché d'en faire une ou deux de temps en temps. J'ai participé à un song-book pour les Rita Mitsouko et j'en ferais bien une pour eux. Ils pensent toujours à la photo, et pourtant quand tu vois la réussite de la pochette d'Iggy ("Brick By Brick", NDLR) faite par Charles Burns...

Peintres riches et peintres zen:
A Sète, chez moi, on me considère comme un riche. Mais quand tu sais ce que c'est vraiment la richesse en la côtoyant comme moi avec les collectionneurs...
Et le côté zen, c'est à cause de Francesco Clemente, un peintre italien que j'aime beaucoup, mais qui m'avait irrité. C'était à New York, et je me demandais comment il pouvait être aussi calme avec toutes les horreurs autour de lui.
J'espère que mon travail sera lié de manière positive à ma vie, ce qui n'a pas toujours été le cas, et que j'arriverai à faire diffuser toutes ces choses que j'aime, que je produis et que je fais produire.C'est une certaine sérénité que je n'ai pas dans mon caractère et dans ma vie que je recherche.

Remerciements chaleureux à Daniel Mallerin qui nous a autorisés à reproduire des dessins parus dans "Dirospornos" (Ed. Dernier Terrain Vague).

THE CRAMPS, ELIXIR DE LONGUE VIE

INTERVIEW PAR YANNICK BOURG & DAVID DUFRESNE.

"Look Mama Say No Head" (Vogue), en dialecte Cramp, c'est : on fait leur fête aux réducteurs de tête du rock'n'roll, on leur coupe les oreilles et la queue; tant que nous veillons, la jeunesse éternelle est assurée, pas besoin de chirurgie plastique, juste un peu d'électricité. Sortilège, charme ou illusion, comme les bains au sperme d'âne, ça marche. Le temps, l'espace, la respiration d'un disque retardent l'étouffement général. C'est déjà énorme.

Alors, Nick Knox a quitté le groupe...
Ivy: Oui... Je déteste dire que nous l'avons viré... Il avait ses problèmes de santé, tu vois... Il ne collait plus depuis un certain temps à l'esprit du groupe. Il ne pouvait et ne voulait plus assumer son rôle au sein des Cramps.
Lux: Tu sais, il buvait trop. Et depuis trop longtemps.

Il ne joue donc pas sur l'album?
Ivy: Non. Le nouveau batteur s'appelle... Nicky (sourire)... Nicky Alexander. Il avait formé dans les 70's les Weirdos, un groupe Punk de Los Angeles.

Candy Del Mar est, elle aussi, partie?
Ivy: Oui, enfin... nous l'avons remplacée...
Lux: Le nouveau bassiste est celui des Mad Daddys que nous avions produit en 1985. On le connait depuis des années.

L'enregistrement du nouvel album remonte à quand?
Ivy: On l'a fait en trois semaines, entre juin et juillet. C'est encore tout frais. Tout y est neuf, les chansons, la musique.

D'habitude, vos reprises sont plus obscures...
Lux: Nous ne savons pas vraiment si les titres que nous reprenons sont rares ou non. Ce n'est pas leur rareté qui nous importe, en fait, mais leur qualité. On puise dans notre propre collection de 45t. Par exemple, nous avons le single "Hipsville BC 29" depuis 1972! "The Strangeness In Me" est très rare. Sur les inédits qui sortiront en faces B de singles, il y aura des reprises vraiment obscures dont les originaux, je crois, n'ont jamais été réédités comme pour "It's My Crazy" de Memphis Slim.
Ivy: Le riff de "Hard Working Man" vient de Muddy Waters dans sa chanson "Mannish

Boys". C'est vraiment un riff de Blues classique. "Hard Working Man" remonte aux années 70 mais nous ne l'avions jamais entendu avant cette année. Ace Rds l'a récemment ressorti sur une compilation. Notre version est différente de celle de Captain Beefheart mais on a gardé leur martèlement.

Vous connaissez la version qu'en ont fait les Beast Of Bourbon sur leur album "Sour Mash" ?
Ivy: C'est marrant. On l'a découverte avant hier en Allemagne. Ils ont gardé le rythme mais changé les paroles. C'est autre chose.

Comment enregistrez-vous d'ordinaire?
Ivy: Parfois, c'est tout le groupe ensemble quand la voix prédomine comme dans "Alligator Stomp". Parfois, c'est instrument par instrument quand on souhaite un meilleur son.
Lux: Par contre, tout est déjà écrit avant d'entrer en studio. Nous jouons les titres pendant trois mois presque tous les jours avant de les enregistrer. On fait souvent tourner un walkman comme le tien lors des répètes pour pouvoir réécouter, ajuster et rejouer. Ce ne sont pas à proprement parler des démos.

Lux, as-tu des moments particuliers pour écrire tes paroles?
Lux: Oui, le plus souvent, c'est quand je mange au restaurant ou quand je bois que j'aime écrire. C'est quand je me sens bien que j'écris le mieux. J'écris plutôt vite. Mais Ivy me censure! C'est elle qui me dit quand mes paroles sont trop connes: "ooh! ooh! C'est pas très bon, ça" (rires).

Que s'est-il passé pour la bande originale de "Cry Baby" de John Waters. Vous aviez fait des demos?
Lux: Oui. Ça a été une drôle d'affaire avec des gens pas très honnêtes de L.A. Ils nous ont appelé pour qu'on fasse la musique et nous l'avons faîte. Mais ils ont dit la même chose à d'autres musiciens. A mon avis, ils ont écouté ce que tout le monde avait fait pour s'en inspirer par la suite pour écrire, à leur tour, leur B.O...
Ivy: On leur a dit qu'on ferait la musique si, vraiment, c'était nous qu'ils voulaient, pas s'il s'agissait d'un concours. C'est comme ça qu'on les a enregistrées. Le son est assez cru parce qu'ils disaient que ça n'avait aucune importance, ils les voulaient assez rapidement. On a fait ça lors d'une répétition. D'où la "brutalité" de ces chansons. Je crois même que sur "Highschool Hellcats", il y avait deux guitares qui ne se suivaient pas... Mais ce que je ne comprends pas, c'est que leur motif de refus, c'était: "pas assez hargneux!" Ils voulaient quelque chose de plus péchû, comme les... Stray Cats! C'est ce qu'ils ont dit, texto. J'ai beaucoup aimé le film mais sa B.O est finalement très Broadway alors qu'ils nous ont dit vouloir l'inverse! On avait suivi leur lignes directrices. Pour "Teenage Riot", ils voulaient que ce soit un instrumental "juvenile delinquent" qui puisse passer en radio, avec des prisonniers qui commencent à frapper en rythme. Pour "Highschool Hellcats", c'est un peu une blague... Ça devait être introduit par le personnage central du film: "nous allons jouer une chanson pour vous, c'est un peu Country mais c'est un peu noir aussi". C'est à dire du R&B comme en faisait Sun Rds à l'époque. On a pensé à combiner deux éléments très différents: l'un très Country, l'autre très noir. On a donc pris une guitare Bluegrass, style Hillbillies, avec un Bo Diddley Beat. Plutôt que de marier ces deux éléments, on les jouait chacun en même temps. C'est un peu une private-joke. Parce que c'est le genre de cliché qui ressort tout le temps à propos du Rockabilly: le mélange de Hillbilly et de musique noire... Ce n'est pas tout à fait vrai. Enfin, bref, on a sorti tout ça sur des faces B parce qu'on manquait de matériel. On s'est donné de la peine pour ces chansons, on les aime bien. Mais elles n'auraient pas été vraiment à leur place sur un album... Ça fait un sacré contraste avec la B.O du film, avec sa chorale, l'orchestre et tout ça.
Lux: J'aimerais beaucoup écrire la musique d'un film. Il faudrait qu'on le fasse... le nôtre... et qu'on écrive des chansons spécialement. C'est assez drôle d'en écrire pour un film.

Vous étiez en contact l'an dernier avec Bal Des Sting Rays pour écrire un scénario, c'est vrai?
Ivy: Oui, il nous l'a proposé mais je ne sais pas si nous allons le faire. On reçoit très souvent des propositions.
Lux: Bal est un bon ami. Il a une boutique de vidéos à Londres et son nouveau groupe promet d'être excellent.

Vous avez des projets de films ?
Ivy: Pas réellement. Nous avons eu quelques offres. C'est vraiment quelque chose qui nous intéresse mais le groupe nous prend tout notre temps.
Lux: J'ai toujours en tête de réaliser un remake de "The Mask" en 3D mais avec les problèmes de changement de labels, de personnel et avec la tournée européenne, nous n'avons pas pu le faire. Peut-être un de ces jours... J'adorerais faire des films d'horreur. Avec le nouveau groupe, on pourrait le faire sans problème (rires)!

Vous avez fait par le passé des home-videos, non?
Lux: Oui, des tas! Peut-être qu'un jour ça sortira. Mais c'est difficile parce qu'on a pas les moyens de les distribuer.

Vous avez des projets de vidéos?
Ivy: Sur l'album précédent, nous en avions fait deux mais elles ont à peine été diffusées, alors on se demande si c'est vraiment bien utile... A dire vrai, elles ont été censurées. S'il y a une possibilité de les diffuser en Europe, on en fera peut-être mais ça ne nous dit plus tellement: problème de temps, d'argent, etc.

Connaissez-vous le film "Society" de Brian Yuzna?
Lux: Non.

C'est un film étonnant où les villas de Beverly Hills cachent les étranges pratiques de leurs propriétaires et amis; les effets spéciaux sont de Sreaming Mad George...
Lux & Ivy: Oh!
Ivy: Une de nos premières guitaristes a joué dans son groupe, Mad. Ça doit être bien. Je ne sais pas si on peut le trouver aux Etats-Unis, je me demande si c'est distribué. On va le chercher.
Lux: Ça me fait toujours un drôle d'effet que maintenant Screaming Mad George fasse tous ces films et le reste (cf. interview de Charles Schneider dans ce même numéro, NDLR), parce qu'au tout début, c'était juste un punk de New-York. Son groupe était formidable, vraiment sauvage. Ils avaient des stroboscopes... et il chantait comme ça pendant un moment, puis il s'arrachait les bras, il ruisselait de sang et il se le versait sur la tête... Il utilisait tous ces effets spéciaux vraiment choquants.

Vous vous êtes plaint par le passé de toutes les sorties sous différents formats de vos disques (coffrets, éditions limitées, pictures, etc.). Il y a pourtant eu également des abus sur "Stay Sick", non ?
Lux: EMI a sorti un picture-disc mais ça va. Ils ont utilisé nos photos. Nous avons perçu des royalties là-dessus. Il n'y a rien d'illégal. Nous avons quitté New Rose à cause de ces



éditions limitées. Le problème c'est qu'avant, certains de nos disques sortaient en version normal, puis en vinyl de couleur, avec une pochette en carton épais, en coffret de singles, etc. Et nos fans ont envie d'avoir chacun de ces trucs et dépensent de l'argent avec lequel ils pourraient manger... Ça faisait 80 façons de vendre les mêmes morceaux! Un picture-disc, OK. Mais pas plus.

Les Headcoats ont ouvert pour vous en Angleterre. Comment était-ce?
Lux: Vraiment bien. Les Headcoats sont un grand groupe malheureusement les gens sont venus trop tard pour les voir. Ils mériteraient d'être bien plus connus qu'ils ne le sont.
Ivy: En Allemagne, ils ont l'air de l'être: nous avons vu un bac spécial Billy Childish (leader des Headcoats, ex-Mighty Caesars/Milkshakes, mentor de la scène Chatham/Londres, NDLR). Mais jamais en Amérique!

Vous n'avez produit que deux groupes: les Sickidz et les Mad Daddys. D'autres ont dû faire appel à vous, non?
Ivy: Oui mais nous n'avons jamais accepté. Toujours cette question de temps. Et puis, c'est souvent un piège.

Dans "Bikini Girls", il y avait eu une citation à Henry Lee Lucas, le tueur en série. Y-en-a-t-il de même topo sur "Look Mama No Head" ?
Lux: (rires). Non, je ne sais pas.
Ivy: Pas consciemment, du moins (sourire).
Lux: Je l'avais reprise parce qu'elle me plaisait, mais je n'ai réalisé que plus tard ce que ça sous-entendait. Tu sais, chaque semaine, il y a un nouveau serial-killer aux Usa. Le dernier en date, un certain Evans, vient de l'Ohio, tout près de là où j'ai grandi.
Ivy: C'est un drôle de phénomène. J'ai appris qu'il n'y en avait pas en France. Pourquoi? Je ne sais pas. Qu'y-a-t-il de différent? C'est peut-être ces autoroutes... Non, vous en avez aussi. Je ne sais pas. Les Etats-Unis sont si vastes que ça te permet de faire tout un tas de choses. Y compris les plus bizarres. On dirait que tu peux y faire tout ce que tu veux sans que personne ne le remarque. C'est peut-être ça, la différence?

Avez-vous vu le "Silence des Agneaux". Le docteur Lecter te ressemble un peu, Lux. Cool en surface, sauvage au fond de lui. Comme toi sur scène...
Ivy: Heyl (rires)
Lux: Il y a un autre film avec le même personnage d'Hannibal Lecter, "Man hunter"... Oui? Je lui ressemble? En tout cas, c'est génial de ne pas être enfermé!

Tu as écris "L'épitaphe d'Ed Gein" pour un fanzine. Tu n'as pas envie d'en faire d'autres?
Lux: Je ne veux être ni écrivain ni journaliste. Juste un chanteur de Rock & Roll. Je ne sais rien de l'écriture. J'ai des envies parfois sur des choses qui m'intéressent. Ce texte-là, par exemple, j'avais des choses à dire sur cet endroit. J'aimerais écrire un livre sur ma façon de voir les films. Mais ça ne m'intéresse pas d'écrire pour être reconnu en tant qu'écrivain. Le choses que je connais, je peux t'en parler, mais écrire ça ne m'intéresse pas. Je laisse ça aux gens qui savent bien le faire.

Qu'est-ce que vous pensez du livre anglais "The Wild Wild World Of The Cramps" ?
Ivy: Il semble que l'auteur soit un vrai fan mais il contient beaucoup d'informations inexactes. Et même fausses. Mais l'idée est bonne. Il y a de très bonnes choses, comme l'introduction. Je l'aime beaucoup. Il y a quelques informations données pour vraies et qui ne sont que des rumeurs. Ce n'est pas un livre "officiel". Je crois qu'il nous faudrait notre

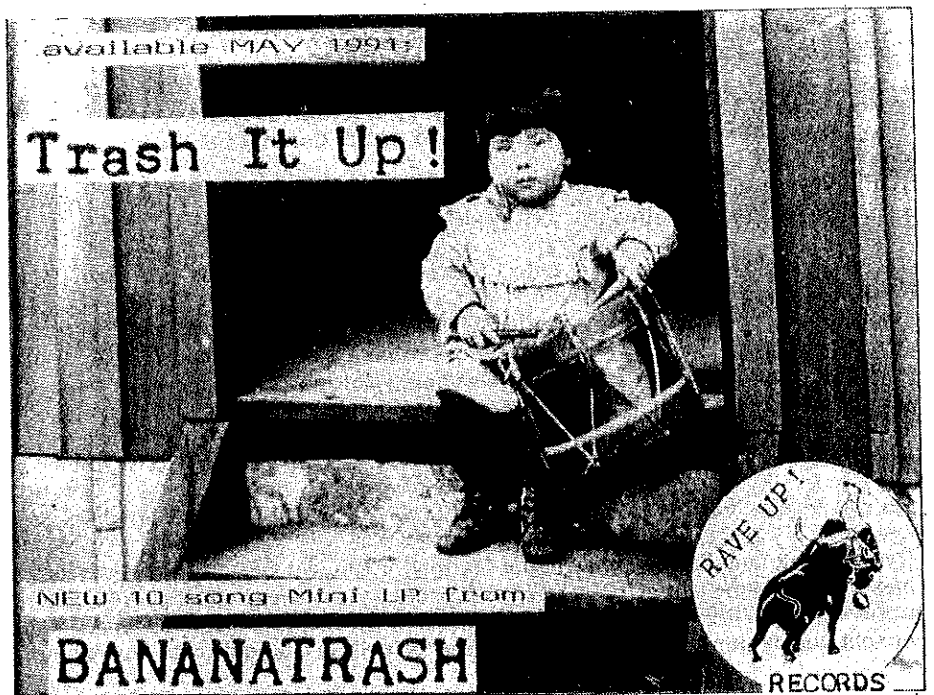
propre bouquin "autorisé", pour éviter ces malentendus...
Lux: C'est le même problème qu'avec le livre que tu as écrit. Parfois certains articles anglais sont inexacts, donc leur reprise l'est également. Dans le livre anglais, Ian Johnston parle de certains faits et de leur signification mais c'était faux dès le départ. Mais dans l'ensemble, il l'a écrit dans un bon esprit.
Ivy: C'est un bon bouquin et c'est une bonne chose que les gens sachent deux ou trois choses sur nous. Il doit bien se vendre... Il est sorti aux Usa également.
Lux: Je ne crois pas qu'on ait déjà rencontré l'auteur...

Voilà donc une bonne occasion pour toi d'écrire un livre...
Lux: Oui, c'est un sujet sur lequel il faudrait qu'on écrive.

Tu peignais avant ?
Lux: Oui mais j'ai été pris par d'autres choses, et Ivy me prenait presque tout mon temps...
Ivy: Le groupe aussi te prend beaucoup de temps...
Lux: Oui, c'est vrai. J'aimerais bien m'y remettre un jour.
Ivy: Quand on s'est rencontré, on peignait et on s'intéressait à l'art tous les deux. C'est vrai qu'on a peu à peu laissé tomber du fait qu'on était ensemble. Et aussi à cause du Rock & Roll. Je crois qu'on s'y remettra tous les deux. Peut-être pour une pochette...

Comment est Los Angeles ces jours-çi. Toujours autant de Heavy Metal?
Lux: Non. Il y a plein de groupes inconnus. Des trucs 60's, Blues, Rockabilly. Et même des clubs avec plein de bagnoles 50's garées devant. Mais on entend parler que du Heavy Metal parce que c'est ce qui marche partout.

100054 Mercis à Isabelle Bézard.



MICHEL BULTEAU, LA LITTERATURE COMME R&R ET LE R&R COMME SIGNAL DE DETRESSE

PAR YANNICK BOURG

"Flowers" (La Différence) de Michel Bulteau est un beau livre irritant; froid et sec (quelques brûlantes citations, parfois), ce tableau d'un rock'n'roll dévasté est peuplé de "héros" (dont nous n'avons jamais eu besoin, ni recours) new-yorkais; certains sont beaux et inoubliables — les plus humbles et les plus fous — quant aux autres...
Tous sont fanés ou morts : Burroughs, David Johansen, Johnny Thunders, Gary Valentine... mais enluminés pour l'exemple. Le rock'n'roll reste une leçon d'êtres, Michel Bulteau l'a compris.

Etes-vous quelqu'un d'Infréquentable (en référence à la collection "Les infréquentables" qu'il dirige, NDLR) **?**
Ça, ce n'est pas à moi de le dire. Dans tous les cas, je me suis senti toujours exclu de beaucoup de choses. Je ne sais pas si c'est moi qui m'en excluait parce qu'elles ne me satisfaisaient pas ou que les gens ne me plaisaient pas, mais c'est vrai que j'ai été toujours fasciné par les maudits, par les lapidés. Et s'il y a deux côtés dans le monde, ceux qui lapident et ceux qui se font lapider, le plus sûrement du monde je me trouve du côté des lapidés.

Vous avez déclaré: "Je hais le quotidien". Pourquoi?
Je n'y arrive pas. La vie quotidienne est insuffisante. C'est les compromissions... La première sensation, c'est la laideur, après vient la beauté.

Y a-t-il des stratégies pour y échapper?
Tous les théologiens et les métaphysiciens les connaissent, mais on peut jouer le jeu un certain moment. C'est vrai qu'on peut se dire que tout ça est une apparence, et qu'il faut crever le rideau de l'apparence. Mais le système est tellement oppressif — voire diabolique — que c'est très difficile. On peut me rétorquer que c'est mon regard qui voit ces choses là, peut-être, mais je ne suis pas le seul à arriver à ce genre de conclusion. Les gens qui pensent comme ça sont tous des artistes, des vrais poètes, des hallucinés, des visionnaires. Je n'ai pas choisi de me retirer dans une grotte ou dans un monastère en haut d'une montagne, et certaines choses de ce monde sont quand même difficilement acceptables. La vie de tous les jours manque de violence — New York me paraissait sacrément plus violent et intéressant — ici, tout est caché, tout est retenu, tout est truqué, et je ne le supporte pas.

Les changements de lieu et de langue apportent-ils quelque chose?
Dans l'absolu, je crois que tout est pareil partout. C'est inutile d'aller au bout du monde pour résoudre ses problèmes intérieurs. Les miracles se passent aussi bien au fond d'une impasse qu'au sommet de l'Himalaya. Heureusement qu'il n'y a pas de règles pour ces phénomènes là.
Pour en rester à l'apparence, les changements de décor font parfois du bien. Londres est un décor totalement nouveau pour moi, le choc est aussi fort qu'avec une ville d'Extrême Orient ou d'Inde. Comme à New York, où il est agréable de ne pas comprendre les choses immédiatement, de flotter. Ça encourage mon goût pour l'errance.

Le fait d'être directeur de collection dans une maison d'édition est un ancrage dans le quotidien:
Quand je dirige cette collection, c'est exactement comme lorsque je marche dans la rue. J'ai toujours lancé dix bobines de films en même temps, et elles ne s'arrêtent jamais, ce qui fait que je peux passer d'une bobine à l'autre sans aucun problème. Tout fait toujours partie du même ensemble, rien n'est séparé. Je ne sacrifie rien: je continue à écrire, à écouter de la musique... Ça va toujours dans le sens d'une même chose que je prétends réaliser qui serait une œuvre d'art à définir, et ce n'est pas à moi de le faire. Rien n'est jamais immobile.

La tentative de réconcilier la poésie et le rock'n'roll n'est-elle pas impossible, dans le sens où la poésie et l'art ont plus détruit le rock'n'roll qu'autre chose?
Il y a quand même des mots, même les plus simples: be bop a lula, tutti frutti... Des mots qui montraient qu'il fallait sortir du système des mots pour créer quelque chose de nouveau. Et maintenant, lorsque j'écoute les chanteurs ou les groupes rock'n'roll, je trouve que les mots, pour la plupart de ceux-là, sont en retard sur la musique. Lorsque je parlais du mariage mystique du rock'n'roll et de la poésie, c'était pour que les mots comblent le retard sur la musique. On est arrivé aux choses les plus folles: musique détruite, hallucinée... mais les mots restaient en arrière, sauf chez certains comme Lou Reed. Les mots sont là, il en est très conscient quand il dit que chacun de ses disques est un chapitre du grand roman de l'Amérique qu'il écrit. Syd Barrett en est un autre: on peut lire ses textes, on n'a pas besoin de la musique. Bob Dylan, pareil. On ne va pas faire une liste... Actuellement, Morrissey, c'est de mieux en mieux...

La musique fut-elle un détonateur pour écrire?
La première chose écrite fut un scénario de film. Je devais avoir 10-12 ans, et j'étais fasciné par les westerns et les séries B tout en écoutant Little Richard, Elvis Presley, Gene Vincent. Ça a toujours marché ensemble. Ce qui est important, c'est que je ne me suis jamais lassé du rock'n'roll. Je pourrais difficilement vivre sans écouter de rock'n'roll. Je pense que les gens qui ont été un jour contaminés par le rock'n'roll et qui vous disent: "Le rock'n'roll est mort, je n'écoute plus que de la musique classique", sont des menteurs; c'est une façade, une provocation. Ils en écoutent encore.

Ce fut une initiation, ou c'est tombé d'un coup?
Je ne me souviens pas comment s'est arrivé. C'est plutôt du type météore; je revois les premiers 45t de Presley... J'achetais tout, il me fallait tout l'univers. Après la première pierre, j'avais envie de construire tout le temple. Maintenant, ça paraît plus difficile, il y a tellement de gens et de groupes que je ne sais pas comment on peut faire.

Cette histoire de mort du rock'n'roll, je ne sais pas si c'est un vrai problème. Tant qu'il y aura des gens révoltés qui prendront des instruments pour faire de la musique et qui auront un univers particulier à transmettre, je ne vois pas pourquoi le rock'n'roll mourrait. Mais le rock'n'roll, c'est peut-être influer sur la vie, et je ne suis pas sûr qu'il continue à le faire.

Ne faut-il aussi pour les rockers savoir s'arrêter à temps?
Le rock'n'roll et le vieillissement sont deux choses impossibles. Le rock'n'roll, c'est pas Franck Sinatra et Dean Martin qui font des shows à Las Vegas. Billy Fury, dont j'ai appris la mort, était quelqu'un d'extraordinaire, complètement en avance, un chanteur pouvant tout chanter avec un comportement assez étrange. Il aimait et élevait des oiseaux à la fin de sa vie. Quand on réécoute ses premiers rock'n'roll, c'est d'une force, d'une violence qui ne peut être qu'une chose de jeunesse. Et le rock'n'roll est lié à la mort: il ne reste plus beaucoup de pionniers...

Une rébellion est-elle encore possible?
Il y a toujours une rébellion! Il le faut! Pour moi, être artiste, c'est être un rebelle, ou alors c'est pas ça. Evidemment, quand on jette les yeux dans le monde de la peinture, littérature, musique, on voit des gens au pied du système parce qu'il leur rapporte, et ils veulent encourager de système pour que ça continue à marcher toujours dans le même sens. C'est très décevant, d'autant plus qu'il y en a qui ont du talent. Quand on collabore avec le système, à un moment ou un autre on lapide. Et je ne peux pas le supporter. Personne n'ose, ils font carrière. Où sont les phares de la poésie et de l'humanité dont parlait Baudelaire? On ne les voit pas parce que la lumière des autres est plus forte que la leur. Si vous refusez les médias, vous êtes cuit... Pourquoi y a-t-il toujours un décalage de trente ans avec les choses? Tout simplement parce qu'on attend qu'elles ne soient plus là, qu'elles soient déminées pour les présenter. Et là ça devient ce qu'ils appellent de la culture. Mais la culture est très rarement dans le temps et l'époque. Le système est très au point, il n'y a pas grand-chose à faire. Il faut imperturbablement continuer, au risque de devenir obsédé, fou, détaché, lassé...

Quelle est la voie qui fait le moins de mal?
Ce n'est pas une question à me poser puisque je suis toujours fasciné par le mal! J'adore avoir mal, je souffre comme si j'avais besoin de ça pour prouver que j'existe. J'aime bien de temps en temps me couper, le sang se met à couler, "formidable"...
On amasse quand même une certaine force, et elle peut, comme on ouvre un chemin dans la jungle, vous amener à découvrir nos chemins intérieurs. On a tous ça. C'est vraiment là que ça se passe, mais pour être à l'écoute de ça, il faut être coupé de la fausse réalité du quotidien. L'art et la musique doivent apporter ça: l'éclairement, la lumière qui doit vous transpercer... Tout ce qu'on sent et qu'on peut imaginer et qu'on arrive pas à définir. On est au bord de quelque chose, on entrevoit, et — paf — le monde coupe ça. Ça ne dure jamais. On ne peut jamais avoir constamment une force lumineuse parce qu'on explose... Je l'ai souvent senti, et même la force cérébrale n'arrive pas à contenir ça. On se dit: "attention, tu vas tomber!", mais on ne tombe pas. On ne peut pas en parler, on se ferait lyncher...
Au premier regard, il pourrait y avoir une contradiction entre le mystique et le rebelle, mais, pourtant, on peut faire du mysticisme une rébellion. Je pense aux saints soufis qui, eux aussi, ont été mis en croix. Le mysticisme, ce n'est pas la séparation de la boue et de la lumière comme on tente de nous le faire croire. C'est la résolution des contraires, et ça

les alchimistes l'avaient compris. Pour eux, il n'y avait pas de différence entre l'eau et le feu, les poètes l'ont montré après.

Votre rapport avec la drogue — vieille question — a-t-il, lui, influé sur votre création?
Quand vous allez vers quelque chose, je crois, c'est qu'il doit y avoir un accomplissement. La drogue n'a jamais rendu quelqu'un génial qui ne l'était pas, il n'y a pas de morale à faire là-dessus. Il y a eu des choses assez extraordinaires qui sont partis des drogues; Thomas de Quincey, l'écrivain anglais, et ses "Confessions d'un opiomane", c'est superbe. Michaux et la mescaline, c'était aussi remarquable. Je le connaissais alors que j'étais jeune écrivain, et c'est une rencontre inoubliable. Quand on se retrouvait aux Tuileries et qu'il me parlait de Lautréamont, c'était quelque chose... A soixante-quinze ans, il était capable de colères terribles, pas de lassitude. Je me souviens quand il me parlait de ses dernières prises de haschich, et comment il évoquait ça avec volupté. Michaux était aussi un homme de "laboratoire", il utilisait ça très prudemment, même sous contrôle médical. Il faisait des expériences, ça influait quand même sur sa vie parce qu'une fois que vous avez fréquenté certaines visions, que votre cerveau a été touché par certains univers, vous n'êtes plus le même.
Dans les traditions, le rôle des hallucinogènes a toujours été important; chez les Indiens, ça faisait partie du quotidien. Ça été souvent associé à la mystique, et je ne vois pas pourquoi il faudrait nier tout ça, mais sans faire de propagande non plus. C'est une question personnelle, dès le moment où on est lancé, s'il faut se fracasser, il faut se fracasser, s'il faut se sauver, il faut se sauver. Tenter le voyage vers le soleil ou les bas-fonds, c'est la même chose. Le problème, c'est d'en ressortir.

Un autre aspect frappant dans "Flowers", c'est que le sexe n'est quasiment pas évoqué, alors que c'est une partie intégrante du rock'n'roll?
C'est un peu caché... Si j'étais Morrissey, je vous dirais que je déteste le sexe (rires), mais je ne sais pas... c'est une bonne question, mais je n'arrive pas à y répondre.

Dans "Flowers", il y a un journal intime dans un journal intime:
C'est vrai, c'est un flash-back dans un film. C'est assez cinématographique, c'est comme ça que je le concevais. J'ai été assez pudique, j'ai omis certaines choses ou j'ai codé, d'où l'emploi des majuscules pour les noms. C'était une façon de pouvoir dire des choses sans avoir à les décrire. Il y avait une fracture dans le temps...

Des inconnus peuvent-ils vous fasciner autant que des "stars"?
C'est vrai que j'ai toujours acheté des biographies de stars, j'ai toujours été fasciné par les demi-dieux. Il faut devenir des demi-dieux. C'est la seule façon de pouvoir survivre dans ce cirque impossible ici-bas. Mais on voit passer quelques perdants dans "Flowers". Je pense à Gary Valentine, personne ne connaît plus Gary Valentine (premier guitariste de Blondie, NDLR)... Le rencontrer était aussi important que de voir David Bowie. Ils font partie du puzzle, du jeu à jouer, ils deviennent eux-mêmes contaminés par les demi-dieux. Quand j'ai rencontré Alan Vega, il était complètement inconnu. Et j'en voulais à David Johansen de m'envoyer voir ce type. Il vivait dans un sous-sol, il avait des bandes enregistrées et on parlait de ce qu'on pourrait faire ensemble. Ça me replongeait dans une musique expérimentale, et je ne voulais pas faire ça puisque j'étais fasciné par Marc Bolan.

Une autre fascination, c'est James Dean (cf. la réédition augmentée de "Mort d'un rebelle" (Editions du Rocher), NDLR):
"La fureur de vivre", Presley s'y était reconnu. Alors que Dean n'écoutait pas de rock'n'roll, je crois qu'il préférait Bartok; s'il avait découvert après Presley, Vincent, il aurait marché. Mais là, il y avait vraiment une attitude. Et c'était irrécupérable, et on ne l'a jamais récupéré... Il est parti très vite, il n'a pas fait la carrière de Brando — Dieu merci. On a l'impression qu'il a été sacrifié sur l'autel des dieux, et il n'y en a pas beaucoup comme ça.
On est très étonné avec lui parce qu'on a des photos de l'enfance jusqu'à la mort. Il a quand même bien — je n'aime pas le mot — organisé tout ça. Dans son accident de voiture, dans celle qui le suivait, il y avait un photographe qui a pris des photos jusqu'à la fin. Il a même refusé de laisser publier les photos de Dean dans la carrosserie.

Tenez-vous toujours un journal intime?
J'en tenais un et je l'ai brûlé. Sans intérêt; mais j'ai retrouvé dans des carnets le même genre d'annotations qui n'ont plus à voir avec le milieu rock. Il faut laisser dormir tout ça...

C'était peut-être aussi un moyen de se débarrasser de tous ces personnages?
J'aurais bien aimé lire un roman avec tous ces gens-là, mais personne ne l'a fait. Ce que j'aime et que je lis rarement, c'est que tout ça prenne une dimension romanesque dans le meilleur sens du terme : c'est à dire que ça s'incarne dans une vie différente. Que le rock'n'roll devienne comme une touche de couleur dans un tableau ou un personnage de "La comédie humaine" de Balzac. Si Proust avait connu le monde de Warhol, il aurait écrit "La recherche du temps perdu" avec tous ces gens-là. C'était un petit monde fermé qui a complètement disparu maintenant. Imaginez ça...
Je viens de terminer un roman qui a peu à voir avec le monde du rock'n'roll, je ne voulais pas faire repasser toutes ces silhouettes. Ça se passe entre Londres et Paris, et c'est un roman plus intimiste. Il n'a pas encore de titre défini...





GREEN ON RED OU LE ROCK & ROLL A L'ABANDON.

INTERVIEW PAR DAVID DUFRESNE

Green On Red est l'archétype du groupe qui n'a jamais véritablement marché et qui ne marchera sans doute jamais. **Dan Stuart** et **Chuck Prophet** manqueraient-ils de talent? Ça non! Ont-ils la malchance de leur côté? Green On Red n'est pas du genre à croire au hasard. Non, ils sont juste bordéliques et pas trés sérieux. Leur vie est plus importante que leur carrière. Le duo vit à plus de 7000 kilomètres de différence. C'est pas l'idéal pour un groupe de Rock & Roll. Sans compromis, ni arrière-pensées, ils sortent leurs disques dans une telle indifférence qu'elle en deviendrait presque du mépris. Car "Scapegoats" (China/Vogue), leur huitième album est dans la veine des sept autres. Tout en finesse, en émotions, en simplicité. Influences Blues, Country, paroles tristes, musique adéquate et orgue Dylanien en sus. En dix ans et quelques, Green On Red n'eurent qu'un échec, artistiquement parlant. Ils le savent et l'avouent (cf. plus bas). Green On Red n'a rien à perdre. Et ils n'ont pas leurs langues dans leurs poches.

Dan, tu vis à Madrid...
Dan: Oui. Chuck et moi n'avons jamais vécu dans la même ville. Quand j'étais à Los Angeles, il était installé à San Francisco. Ensuite, j'ai déménagé dans l'Arizona, puis à Austin, Texas. On a toujours eu des problèmes pour jouer ensemble, nous n'avons jamais été un groupe dans le sens commun du terme. Pour l'album, on s'est enfermé pendant une semaine dans un hôtel d'Austin pour composer, puis on est allés l'enregistrer à Nashville. On fait ça à chaque fois.

Tu as commencé à Tucson, Arizona ?
Dan: En fait, je suis allé à L.A à 18 ans où je me suis mis à jouer avec des gens avec lesquels j'avais grandi à Tucson. Mais en 85, j'en ai eu marre et je suis retourné à Tucson, en vivant dans une piaule sans téléphone. C'est alors que Chuck a vu un cousin d'Angleterre qui lui a dit: "on te donne une bonne somme d'argent si tu viens faire un album". Chuck m'a contacté par l'intermédiaire d'un de mes amis pour me proposer de venir avec lui. J'ai tout de suite accepté et nous sommes allés à Memphis. On a fait "Here Comes The Snake" en six jours, on a fait là ce qu'on aurait pas pu faire en six mois sur "Killer Inside Me". "Killer..." fut l'album qui a cassé le groupe : on devait changer les acteurs parce que le film n'était pas réussi.

Tu fais souvent des parallèles entre votre musique et le cinéma...
Dan: Les disques et les films ont un peu le même processus de fabrication. On peut faire

des comparaisons: écrire des chansons/un script, les musiciens/acteurs, le producteur/réalisateur...

Quel genre de cinéma aimes-tu ?
Dan: Ça dépend plus du réalisateur que du genre. J'aime Scorcese, Fassbinder, Wenders, Welles, Polansky, Truffaut aussi.

As-tu déjà participé à l'élaboration d'un film?
Dan: je n'ai jamais écrit de B.O. bien que j'adorerais ça, je crois que Chuck serait très bon pour ça. J'essaye parfois d'écrire des chansons qui soient "cinematic" comme "Hector's Out" sur notre dernier Lp. Tu les écoutes, tu peux imaginer toute la scène... J'ai joué dans quelques films d'art, comme "Border Radio" qui a été réalisé en 1980 par des étudiants et dans lequel je bombais le visage du chanteur des Red Hot Chili Peppers (rires). Des anglais nous avaient contactés, Chuck et moi, pour faire un film basé dans un hôtel. Ça ressemblait à ce qu'on fait quand on enregistre des disques, ça devait être une histoire sur la manière dont on fait dix chansons, être dans un hôtel, les gens, leurs réactions face à la musique.

Vous aviez fait "Here Come The Snakes" en une semaine, et pour "Scapegoats" ?
Dan: Deux semaines, une semaine pour la démo, une autre pour l'enregistrement. On a pris la K7 démo et on l'a apportée à Nashville. On a agit comme une vidéo que tu gonfles en 35mm. Pour l'album précédent, "Killer Inside Me", il y avait eu beaucoup trop de pression. On écrivait les chansons la veille de les enregistrer. On enregistre vite, contrairement à ces groupes anglais qui mettent des années: je crois qu'ils ont peur d'eux-mêmes. "Killer" était mauvais. On le savait, c'est pourquoi, on n'en a pas fait la promo. Parfois, tu dois en faire un juste pour accéder au suivant. C'est une chose qui arrive, comme chez les peintres, les metteurs en scène, les écrivains...

Comment choisissez-vous vos producteurs ?
Dan: Quand j'ai trouvé le groupe en 85, j'ai réalisé qu'il fallait que je prenne des producteurs plus âgés mais qui étaient avant tout des musiciens pour qu'ils puissent "rejoindre" le groupe. Jim Dickinson (producteur de Ry Cooder, Chilton, etc.) était très bon à la basse, comme Al Kooper aux claviers (ex-Blood, Sweat & Tears, ex-organiste de Dylan), Glyn Johns (producteur des Stones, Who...) n'était pas musicien mais ingénieur du son et je crois que c'est pourquoi "Killer" est mauvais.

En demandant à Al Kooper de produire "Scapegoats", ne craignez-vous pas qu'on vous compare encore à Dylan...
Dan: Hé, ce n'est pas un problème (rires). Tu sais, Al a refusé pendant longtemps de nous donner son sacré son d'orgue parce qu'il le garde exclusivement pour Dylan. Il l'a fait parce que je l'ai dupé. Au début, je ne l'ai pas laissé jouer de l'orgue, je préférais Spooner Aldon, le célèbre (Aretha Franklin, JJ Cale, NDLR). Al tenait la basse, c'est un piètre bassiste! A la fin de l'enregistrement, on l'a laissé jouer de l'orgue et comme il était relax, il a fini par jouer des riffs comme pour Dylan (rires).

Comment ressens-tu toutes les étiquettes qu'on vous a collées ?
Dan: Non. On m'a comparé à des tas de gens comme Dylan pour "Gravity Talks", Neil Young, Jim Morisson ou Lou Reed au tout début et même Bono ou Michael Stipe. Pourquoi pas?

A propos de Michael Stipe, vous semblez haïr R.E.M., pourquoi ?
Chuck: Je ne crois par que "haïr" soit un mot assez fort... Le mot serait plutôt indifférent, mais c'est impossible: partout où je vais, je les entends. Si je pouvais les virer de mon univers, je le ferais. Je pense qu'ils n'ont pas de valeur sociale. Ils n'ont rien à offrir, ils ne sont qu'un trou noir de la culture.
Dan: Nous pensons que les groupes sont responsables. R.E.M. et leur chanteur refusent d'écrire de vrais textes, leurs chansons ne veulent rien dire. Si tu demandes à Stipe la signification de ses paroles, il n'en sait rien, alors il te répondra qu'elles ont des millions de sens différents.

Même leur démarche face au business ne vous atteint pas ?
Dan: N'y crois pas. Ils sont chez Warner Bros., un des labels les plus importants. Stipe se plaint des pluies acides mais combien d'abus sont faits pour la fabrication des disques à partir du pétrole? Les CD ont la même technologie de pointe que les bombes de la guerre du Golf. Il l'a dénoncé comme tout le monde mais c'est un hypocrite. Bono et lui vont bien ensemble, ce sont des prêtes du New Age. Le premier single de R.E.M. sur I.R.S. était déjà un hit en 79. Et leurs albums sont de plus en plus commerciaux. Les nouveaux ont du succès parce que politiquement, ça se fait de jouer de la Folk Music. Quelle merde! R.E.M. ne sont que "young, good looking and rich". On les hait.

SCANDALE !

« COMBO ! »
ne sera bientôt disponible que dans une dizaine de points de vente (au lieu des 50 habituels), rapport aux galères de distribution. Aussi... Abonnez-vous (cf. p.2) ! Merci.

Certains rappers ont aussi ce côté prêcheurs, non ?
Dan: Le Rap est une véritable musique populaire qui vient de la rue. Public Enemy ou Woodie Guthrie dans son train, c'est pareil. 1947 était Bop, 57 ce fut Elvis et Jerry Lee Lewis, 67 était psychedelique, le Punk débarqua en 77, et Public Enemy en 87. Ça vient tous les 7. J'aime bien le Rap mais j'avoue ne pas tout piger car en tant que Blanc de la classe-moyenne, je suis l'e.n.n.e.m.i. (rires).

Serais-tu masochiste (rires) ?
Dan: Bien sûr, j'écoute mes propres chansons (rires), je suis sadique aussi (rires).

Le côté country de certaines de vos chansons du dernier Lp, comme "Little Things In Life", vient-il du fait que vous l'avez enregistré à Nashville ?
Chuck: Non, on l'a écrite bien avant.
Dan: les musiciens de Nashville aiment le Rock & Roll mais ils le jouent avec le style Nashville. C'est juste une chanson Folk, acoustique, chantée live. On devait être à l'aéroport à 17h30 et il était 16h30. On a juste essayé une version Reggae: c'était un vrai massacre. Chuck a alors dit: "faisons-là au feeling". On a poussé la porte du studio d'à côté, il y avait Eddie Bayers et Michael Rhoods. On leur à dit: "c'est pour 17h30!". Eddie a pris un boîtier en carton de bandes et a fait le rythme dessus. On a rajouté d'autres instruments par la suite. 3h en tout.

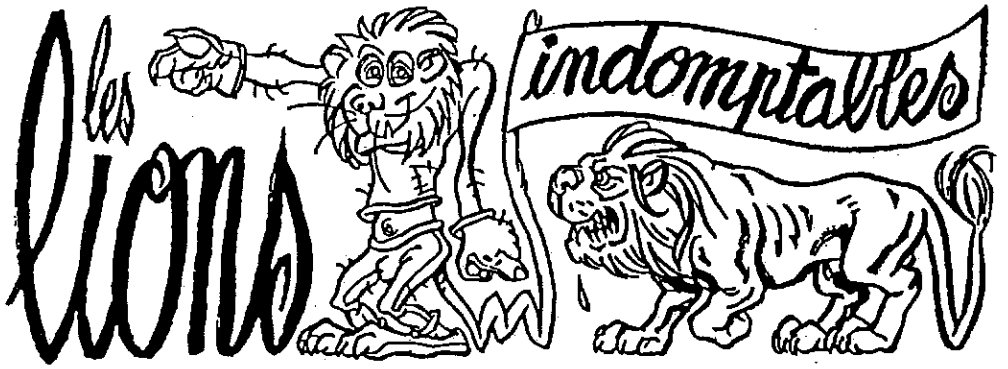
Et d'où viennent les autres musiciens de l'album?
Chuck: De partout. A Memphis et Nashville, ils sont partout. Dans les taxis, les magasins. "Hé, vous là-bas! Vous jouez de quoi? De la guitare? Venez, on a justement besoin d'un guitariste" (rires).
Dan: Quand on a contacté Al Kooper, on lui a dit: "on a un batteur, tu joueras de la basse, à toi de trouver les autres". Il a dit OK. Ensuite, on a regardé dans des bottins spéciaux à Nashville, certains ne pouvaient pas jouer: "vous comprenez, j'ai ma maison à repeindre...". Mais tout le monde connait tout le monde, tout se sait très vite. Les suggestions fusent au gré des rencontres. C'est une grosse collaboration, c'est pas du genre: "c'est MA chanson, MON album". Bah! Ces réactions sont stupides. On est une équipe, comme celle d'un film.

"Killer Inside Me" était le titre d'un roman de Jim Thompson ("Le démon dans ma peau"), non?
Dan: Oui, je lis beaucoup. Alice Moors, Charles Wolfer, James Crumley, James Cain. Un nouveau mec noir du nom de Walter Mosily a écrit un superbe livre intitulé "Le diable dans une robe bleue". Ça traite de la population noire dans le New Orleans des années 50. J'aime aussi beaucoup Bukowski.

Ellroy?
Dan: Oui, bien sûr. Il vit à New York maintenant, il est un peu trop commercial à mon goût...

Vous semblez vous plaindre que vos fans n'achètent pas vos disques...
Dan: J'aimerais surtout que nos différents labels arrêtent de nous mentir et d'avancer de fausses raisons. On nous a tout dit: que notre image n'était pas assez bonne, pas assez "filles-bagnoles", qu'on ne jouait pas du 50's R&R comme Brian Setzer et les Stray Cats, que...

(suite p. 59)



*"La provocation est une façon de remettre la réalité sur ses pieds" (**Bertolt Brecht**).*

*"Welcome To The Terrordome" (**Public Enemy**).*

Par ProvocKman

Antoine Madrigal is back!
Antoine Madrigal, fondateur de Nineteen, a repris la plume (l'avait-il délaissée?). Bonne nouvelle, non? Il est l'auteur, dans le n°3 du fanzine toulousain "P'tit Poux", d'un article intitulé "Le Rock, maladie sénile de la jeunesse?". Trois pages pleines de bonnes et moins bonnes réflexions sur le Rock, son identité, sa nature, sa raison d'être ou de ne plus être. Seulement, et malgré toute l'estime que je lui porte, un paragraphe m'a franchement déçu, véritablement. Le voici: *"Ils [certains fanzines] diversifient les thèmes: ils parlent polars, BD, ciné, etc... Toutes ces activités qu'on classe dans la catégorie loisirs. Parle-t-on de tout pour masquer un vide? A moins d'être un génie ou prétentieux, toucher à tout revient à ne parler de rien... Autant être spécialisé es culture Rock. La synthèse se fera ailleurs et pas obligatoirement dans les colonnes d'un journal, la force de ce dernier est dans la manière d'être partie prenante et sa crédibilité passe davantage dans sa gestion que dans la violence des propos".*

Quelques remarques:
1) "P'tit Poux" a du courage de publier cet article, puisque dans le même n° se bousculent JC Chauzy (BD), Modigliani (peinture), Dominic Sonic et une interview du fanzine "New Waves".

2) Si "culture Rock" il y a — ce qui ne veut rien dire — alors cette culture serait pauvre si elle s'arrêtait à trois accords. Heureusement que le Cinéma ou le polar influencent autant le Rock d'aujourd'hui que trente-six ans de musique électrique.

3) Antoine pose la question *"Parle-t-on de tout pour masquer un vide?"*. C'est en fait plus simple, et plus complexe. Et il le sait : on parle *avant tout* - et non pas *de tout* — pour masquer un vide.

4) Antoine continue *"A moins d'être un génie ou prétentieux, toucher à tout revient à ne parler de rien..."*. Combo! parle de "tout" (du moins dans le sens où l'entend Antoine), alors sommes-nous des génies ou des prétentieux? Nous espérons être ni l'un ni l'autre. Mais c'est déjà prétendre quelque chose. Quant à affirmer, *"toucher à tout revient à ne parler de rien..."*, c'est proprement une aberration. C'est de la diversité, de l'ouverture (sur les genres, sur le monde, sur les gens), que naît la discus-

sion. Pas sur la spécialisation. Sinon, on ne parle plus, on expertise. Et le Rock est en train de pourrir (et de mourir) de ça.

5) Je suis entièrement d'accord avec Antoine, sur la fin de son paragraphe: *"la force de ce dernier [le journal] est dans la manière d'être partie prenante et sa crédibilité passe davantage dans sa gestion que dans la violence des propos"*. Tout à fait exact. Seulement, la gestion d'un canard dépend AUSSI de personnes extérieures (dépôts, magasins, catalogues, etc.) qui ne font pas forcément leur travail (renvoi des invendus et de l'argent des ventes). Antoine en sait quelque chose de par son expérience Nineteen-esque.

Antoine Madrigal a atteint son but. Nous faire réagir, réfléchir. A chaud. Et avec lui, je conclurais: *"l'important, ce sont les gens, ce qu'ils font et leur manière de le faire..."*.

Amis Rockers/Lecteurs... Le Rap, bordel, le Rap!

Certaines de vos lettres, amis clients (!) et abonnés (un grand merci à ces sauveurs d'une race nouvelle), nous préoccupaient. Certains d'entre vous auraient aimé que notre *"lubie pour le Rap ne soit que passagère"* . Quelques fanzines plaisantaient gentiment sur la *Combo-Combo-Comb-Combine Rap* (scratches frénétiques), d'autres — plus gênés — citaient le sommaire du n°6 en évitant soigneusement de parler de KRS One, pourtant en couverture et sur plus de quinze pages à l'intérieur! Well, le Rap a donc eu du mal à passer auprès de certains. Ce n'est pas faute d'avoir essayer et ça m'attriste. Parce quoi? Le Rap, merde, c'est quand même LE truc qui invente, bouscule et fourmille le plus. C'est du jamais vu, du jamais entendu.
Débarrassez-vous des clichés (Sydney, chaînes en or, etc.) aussi éculés que la coupe bol Beatles ou les blousons noirs. Entrez dans le monde de **Public Enemy** (dont le producteur Hank Shocklee déclarait il y a peu : *"Quand nous entrons en studio, nous voulons faire quelque chose d'ultra-agressif, Rock & Roll dans son approche. Public Enemy est un groupe rap/punk parce que la voix de Chuck est rentre-dedans et je veux la rendre la plus sauvage possible"*, in Soul Underground #37, Novembre 90, Angleterre) ou le *gangster Hip Hop* (vision californienne du *Rap délinquant*) de **Niggers With Attitude** ou **Ice Cube** et vous comprendrez que c'est ICI que ça se passe. Les **Sonic Youth** (qui ont invité Chuck-D, le leader de P.E, sur leur dernier Lp) ou **Jello Biafra** (qui fait une apparition sur l'album "Freedom Of Speech" d'**Ice-T**) l'ont pigé. Même les Jazzmen s'y mettent.
Et nous, pauvres rockers, nous nous accrochons à une idée mort-vivante. Les **Cynics**, les **Headcoats** et les **Cramps** ne se sont pas trompés d'époque mais de planète. Ils se foutent de tout et savent TRES BIEN à quoi ils correspondent : juste à eux-mêmes. C'est pourquoi ils sont géniaux. Leur obstination/nombrilisme est tout à leur honneur. Mais les autres (enfin 80% des autres combos Rock), à quoi correspondent-ils en 1991? A l'époque où le Rock est subventionné (le Rap aussi me direz-vous. Mais sans doute pas pour les mêmes raisons. Pour le premier, il est déjà intégré à la société. L'Etat-Rock enfonce le clou, *that's all*. Pour le second, il s'agit d'une première approche : les banlieues en guerre alarment les pouvoirs-publics...), quand le musée du Rock est en cours de finition à Paris, etc.; ils ne sont pas légion les **Thugs**, les **Vindicators** ou les **Devil Dogs**. Les bruyants, les violents, les ceux-qui-n'oublient-pas-la-sacro-sainte-frustration-Rock & Roll. Le Rock aujourd'hui s'auto-parodie et tourne en rond. A l'heure où tout le monde se plaint d'un vide idéologique ou créateur, les **NTM**, **I.A.M.** et autres, nous jettent à la face le contraire.
Et ne soyons pas hypocrites, les critiques formulés à l'encontre du Rap sont presque mot pour mot identiques à celles que le Rock a dû essuyer de 55 à 65 (après, il était devenu une soi-disante forme musicale, Opéra-Rock et 48-pistes, assimilable, faussement révoltée : la Rock Culture naissait et heureusement le Punk arriva pour la détruire un temps). Bref, ces critiques étaient précisément ce qui faisait la qualité du Rock. Et aujourd'hui du Rap. Réfléchissons, si la musique est juste un accompagnement, alors ne pas apprécier musicalement le Rap est concevable. Mais si la musique est VECUE, RESSENTIE, PASSIONNEE, alors passer à côté du Rap est une grosse erreur. C'est comme détester un gâteau au chocolat, sous prétexte qu'on adore les tartes aux fraises. Le sucre (le rythme) est toujours là, omniprésent et violent. Qu'**Eddie Cochran** et **Scott La Rock** (DJ de KRS One) reposent en paix. Amen.

Deux mots à notre Président

"Les armes vont parler". Pas les urnes.

Skinheads, nos amours!

Extrait du magazine de luxe d'Extrême Droite (synonyme, rappelons-le, de Fascisme): "Le Choc Du Mois" n°42/43 de Juillet/Août 91: *"Il est un style musical qui, lui ne risque pas de se retrouver anesthésié par les gros labels et les caresses de Jack Lang : celui des skinheads, qui n'intéressent pas plus les sociologues, que les éducateurs de rue. Sa qualité musicale approximative et le caractère quelque peu polémique des textes ne devraient pourtant pas constituer un handicap à une très large diffusion, bien au contraire. L'échec commercial de ce mode d'expression haut en couleurs demeure donc une des grandes énigmes artistiques de la fin du siècle"*. Il s'agit là de la conclusion d'un article de Christophe Verneuil intitulé "Subversion-Caviar / Les Faux Rebelles Du Rock Alternatif".
Comme dirait l'autre: connais ton ennemi, car ton ennemi te traque.

War Is Over

2 faits de extra-guerre rapportés ce jour (20/2/91). L'un par un ami postier, l'autre par France Info. Deux faits sans lien direct, mais deux faits étonnants. Le premier est celui de plusieurs lettres triées par la poste des armées : "Soldat français (célibataire) - Arabie Saoudite". Au dos, les expéditrices ont mis leur nom, leur adresse et leur âge. A coup sûr, leur photo est à l'intérieur. La guerre comme agence matrimoniale.

Second fait: après chaque bombardement intensif sur les soldats (et civils) irakiens, l'armée américaine diffuse à fond du Rock toutes les nuits. Pas de repos/répit pour l'ennemi. Le Rock comme arme psychologique. Sa subversion élevée au rang gouvernementale. Puissant, non ?

Le consensus ?

Je l'encule.

War Is Over - Bis

Entendu ce matin (3/3/91) un reportage d'Europe 1 sur un salon international du tourisme se tenant à Berlin. Le Moyen-Orient est très prisé par les vacanciers occidentaux. 50% de réservation supplémentaire pour... l'Irak! Le club Med est dépassé. Après le tourisme pollueur, voici le tourisme barbare. Allons voir le carnage. Vérifions sur place notre supériorité. Comment peut-on être aussi obscène ? J'ai honte. Vous me faîtes gerber. Sur vous.

Sectarisme

Sectaire, sécateur. Couper. Couper la communication, l'échange. Finir seul. Tourner en rond. Le purisme pue, le sectarisme est auto-destructeur.

Deux mots à Ronan ("Paris Tete de Mort")

Le wagon de trop (cf. *Combo!* #7, p. 91) est encore là. Mais la voie ferrée reste abandonnée. Merci à toi, pour TOUT. Porte-toi bien.

Football

Trêve d'hypocrisie, Bernard Tapie est un imposteur. Comme tous les business-men qui investissent dans le Foot. L'O.M n'a pas

réussi à être champion d'Europe, pourtant battu par plus faibles. Tant mieux. Justice est faite. Car l'O.M transpire trop l'argent, les transferts records, les valses de joueurs et d'entraîneurs. L'équipe est à l'image de son président: obsédée par la victoire, le triomphe. Gagner, gagner, ils n'ont que ça à la bouche et au porte-monnaie. Wall-street version terrain de football. Et le jeu? La magie? L'imprévu? L'impossible? Avec l'O.M, tout est attendu, calculé, planifié. Le seul risque? Perdre de l'argent et une mairie. L'O.M n'est pas Reims, St Etienne, Bastia, Lens. Car la magie, ça ne s'achète pas, ça s'invente.

Et que dire de cette campagne publicitaire d'Adidas (aux dernières nouvelles, aux mains du même Tapie) qui dénonce les ravages du dopage, du star-system et du fric dans le sport, pour remettre en valeur les "vraies" vertus du sport. On nous prend pour qui? C'est Adidas, n°1 mondial (ou quelque chose comme ça) des fringues sport, qui nous donne des leçons. Quel paradoxe!

VENDETTA

"Vendetta" d'Aubervilliers (Seine St Denis) est le nom d'une nouvelle association dont nous avons reçu une note informative le 3 octobre 1991. Passages choisis: *"Une association est née, elle s'appelle "Vendetta; sorte de revanche du R&R qui un jour renaîtra de ses cendres. En effet, le mouvement Rock est actuellement en perte de vitesse dans les banlieues face au matraquage du Rap, du Ragga, du Dub, de la House, etc. Le but de "Vendetta" est de promouvoir les groupes Rock connus et méconnus (...) Notre deuxième objectif est également de rentrer dans la "mission Rock" : tournées banlieues, mini-festivals, tremplins, etc."*.

Mesdames et Messieurs de "Vendetta", vous enterrez le Rock (puisqu'il doit *"renaître de ses cendres"*) et vous le mettez en concurrence avec le *"Rap, le Ragga, le Dub, la House, etc"*. Comprenez ceci: ce sont ce genre de réactions réactionnaires, repliées sur une idée passéiste et immuable du Rock que le Rock crève. En 61, auriez-vous hurlé au scandale parce que les anglais s'emparaient du Rock? En 63, auriez-vous pleuré la mort de l'idole unique (Presley/C. Berry) au détriment du groupe (Beatles/Stones)? En 66/67, l'in-fluence psychedelique vous aurait-elle effrayée? En 69, les Stooges auraient-ils été trop violents pour vos oreilles et vos yeux? En 77, les Sex Pistols vous auraient-ils posé des problèmes? En 84, auriez-vous été du côté des Dead Kennedys ou de Police? En 91, vous passez donc à côté de Public Enemy, N.T.M., Naughty By Nature, etc.? Et puis, quoi? De quel *"matraquage"* parlez-vous? De Benny-B et MC Hammer? Sachez que ceux-ci réduisent le Rap comme Dire Straits et David Bowie le font pour le Rock aujourd'hui: ils ne sont qu'un robinet d'eau tiède à l'effrayante échelle mondiale. Quant à votre deuxième objectif, s'il faut **profiter** des structures administratives (subventions, locaux, etc.), le danger n'est-il pas d'en faire un **but** voire un **salut** (comme cela semble être votre cas)?

ESCALADE

"Seuil de tolérance", "odeurs", "invasion". Jusqu'où iront les politiciens ?

VOUS DETESTEZ QUELQU'UN ?
UN PARENT ? UN AMI ?
UN VOISIN ?

LAISSEZ-NOUS NOUS EN CHARGER...

ABONNEZ-LE !

(cf. p. 2)

LA MAGIE DE CHARLES SCHNEIDER

INTERVIEW PAR QUELOU (BEWARE MAGAZINE).

Charles Schneider est surtout connu aux Etats-Unis pour avoir créé à Los Angeles un Théâtre Gore et absurde dans la tradition du "Grand Guignol", Théâtre parisien de la fin du 19ème siècle, et dont les spectacles violents et sanglants ont sévi jusqu'en 1960!

Il écrit, met en scène, et joue dans ses pièces aux noms évocateurs: *The methods of Colin Spikes* (dont les effets spéciaux étaient signés **Screaming Mad George**, bien connu des amateurs de cinéma fantastique), *Scream clown, Scream!, Punching Judy, The keener eye* (une comédie psychédélique, *The universe is permeated with the odor of peanuts!* (L'univers



Profile of Charles Schneider by Daniel Clowes. Unpublished.

est saturé par l'odeur des cacahouètes!), *Psychopathia sexualist* (une adaptation de *Seduction of the innocent* sur les méfaits des EC Comics)...
Il a également créé au Théâtre le personnage Rube Ruben, un type "4th. Class", déplaisant, sordide et huileux, qui apparait seul en scène dans un costume surranné! L'humour caustique et les effusions de sang de ses shows parviennent à ébranler les spectateurs les plus blasés de l'avant-garde du "Hip" L.A.!
Dans *Exposure Magazine*, il avoue être parfois choqué lui-même par ses spectacles : *"Pourtant ce n'est pas le fait de montrer du sang pour le sang qui m'intéresse sur scène, mais plutôt le burlesque, l'illusion, et par dessus tout montrer du doigt les esprits étroits, défier les tabous, et évoquer la Magie..."*
Mais cet artiste "maudit" et surréaliste n'écrit pas que pour le théâtre, en fait c'est dans le cinéma qu'il souhaite depuis toujours faire carrière. Dès l'âge de 12 ans, il commence à réaliser des films d'horreur en super 8: *The unborn, Gotcha, Blood money, Mid-western myth* (avec **Nell Giuntoh**), *It took guts...*, puis en 16mm: *The 3 infernal jokes* (une adaptation d'une nouvelle de Lord Dunsany avec **Lin Carter** dans le rôle principal!), *Strong little hands, A ballad of vanity* (un conte médiéval)...
Maintenant, à presque trente ans, il travaille dans un seul but, se donner les moyens de réaliser son premier long-métrage pour le cinéma!
Récemment, il vient de terminer un scénario, *Animus*, qui devrait être dirigé par Screaming Mad George (dont ce serait le premier film en tant que réalisateur), et produit par **Brian Yuzna** (producteur de deux adaptations de Lovecraft: *Re-animator* en 1985 et *From beyond* en 1986, mais surtout réalisateur inégal du chef-d'oeuvre *Society* et de la séquelle très moyenne *The bride of Re-animator*!). Il figure dans des films comme *House, Beetlejuice, Bride of Re-animator* et dans des séries T.V. telles que *La belle et la bête, Crimestory*...
En relation avec des artistes de comic-books, et dessinateur lui-même, il édite il y a quelques années *Maggotzine*, un fanzine de 112 pages consacré aux vers, larves et autres asticots, avec des illustrations de **S.J. Clay Wilson** (Zap Comics) et **Dan Clownes** (Charles Schneider est le créateur du personnage du Worried bird dans *Llewellyn* de Dan Clownes)!
Avec Screaming Mad George, il participe à la traduction de l'écoeurant manga *Panorama of hell* de Hideshi Hino, publié par Blast Books!
Pour les "dérangés" d'Amok Press, qui ont, à ma connaissance, le catalogue littéraire le plus sordide et complet de l'histoire de l'édition, il peint la façade de leur magasin à Los Angeles!
Une autre de ses peintures illustre un livre sur les *Tortures et tourments des martyrs chrétiens.*
Auteur d'un essai sur la nostalgie, *The golf diggers of 1990*, ses préférences culturelles sont partagées entre le 19ème siècle (Angleterre victorienne, Poe, Huysmans...) et les années 60 (culture beatnick, Ed "Big Daddy" Roth, séries B...). Il voue également un culte à Lovecraft, et est fasciné par les tableaux de son ami **Robert Williams** !

Cynique oscillant entre décadence et grandeur, à la fois amer, cynophile et poète, mais exclusif dans sa passion pour l'Etrange et le Surréel, Charles Schneider m'a au moins séduite le temps de cette interview, je souhaite qu'il en soit de même pour vous...

Ecrivain, scénariste, artiste-peintre, acteur, metteur en scène, quelle est la fonction qui te caractérise le mieux ?
Toutes à la fois, mais réaliser des films est ce qui m'importe le plus; tout le reste ne représente pour moi qu'une série d'étapes qui m'aideront à devenir meilleur réalisateur!

Comment as-tu commencé à réaliser des films ?
Lorsque j'étais âgé de 12 ans, mon père a ramené à la maison une caméra super 8, elle était supposée servir aux films de famille, mais je me la suis immédiatement accaparée, et j'ai commencé à apprendre les bases élémentaires des techniques de films! C'est comme ça que j'ai fait des centaines de films, la plupart très sanglants!
A 15 ans, lorsque j'étais au lycée, il y a eu une projection d'un de mes films! Darryl Hannah, qui n'était pas une star de cinéma à ce moment-là, était dans ma classe; elle est venue à la projection, c'était une parodie de "Psychose"! Elle a été tellement outrée qu'elle est allée se plaindre au Principal du lycée et m'a causé beaucoup d'ennuis. J'ai dû aller m'excuser auprès de tous les parents d'élèves présents!

Pourquoi n'es-tu attiré que par le bizarre ?
Parce que je ressens qu'en explorant l'Etrange, les monstres, le Mystérieux, des choses choquantes et apparemment laides, on peut commencer à comprendre une vérité cachée. Souvent ces choses que la société rejette et croit tabous se révèlent être très belles! Montrer les choses terribles de ce monde ne m'intéresse pas, si vous voulez voir ça, il suffit de brancher la télé!
Au contraire, j'aime l'illusion, créer l'impossible! Pour que les gens croient à un récit fantastique, il faut concevoir un monde d'après notre réalité. Une créature peut avoir dix bras, mais les veines et les os correspondent à l'anatomie de ce monde! Tout ce que je fais est en dehors des normes! J'aime mettre des gens "normaux" dans une situation extraordinaire, l'émotion extrême me fascine, l'amour, la haine, le désespoir extrême et la folie...
Dans beaucoup de mes pièces, j'ai raconté des histoires d'artistes hantés par leur propre vision, et parfois détruits par elle...

Première visite à Providence...
Je suis allé pour la première fois à Providence, Rhode Island, en 1981, je crois. J'étudiais la mise en scène au Pratt Institute de Brooklyn, à New York. J'étais un dingue de Lovecraft depuis l'âge de 13 ans!
Je suis allé à la John Hay Library de Brown University parce que je voulais voir les manuscrits originaux, écrits de la main de Lovecraft avec la célèbre encre Waterman bleue. Là, l'aimable libraire m'a conseillé de rencontrer Marc Michaud, qui a édité des rares documents d'HPL dans *Necronomicon Press*. Et nous sommes devenus instantanément amis. Grâce à lui, j'ai rencontré S.T. Joshi et un certain nombre d'autres Lovecraftiens de la même école. Ces types mangeaient, buvaient et respiraient comme Lovecraft. C'était idyllique! On faisait de longues promenades la nuit, à la recherche des endroits favoris de Lovecraft et de Poe. C'étaient des guides parfaits. Ils marchaient à la même allure rapide que celle de Lovecraft. On a même goûté une variété de petites quantités de parfums de crème glacée comme le gentleman aux joues creuses de la Nouvelle Angleterre aimait le faire!
Hélas, à mesure que les années ont passé, j'ai cessé d'être en contact avec le groupe, mais j'espère retourner à Providence pour une réunion. J'étais très triste d'avoir manqué le HPL Centennary Conference, mais j'ai récité des versets de *Fungi from Yuggoth* ici à Los Angeles dans un rituel mémorial privé...

Lin Carter.
Lorsque j'étais au collège, j'ai fait un film 16mm adapté d'une petite histoire formidable adapté de Lord Dunsany: *The three infernal jokes*. Je voulais que Lin Carter y joue un juge.

Je suis allé chez lui, et nous avons parlé longuement de nombreux sujets arcaniens. Notre conversation était simplement éclairée par un feu. Le chat sur ses genoux, nous avons siroté du vin en discutaot de tout, de Lovecraft aux démons, jusqu'à sa propre implication dans divers infâmes cultes magiques. Ses fixations personnelles étaient assez bizarres. Il a accepté le rôle. Il a fait un travail terrifiant, un juge qui rit horriblement jusqu'à sa mort, à cause d'une démoniaque plaisanterie qui tue par le rire tous ceux qui l'écoutent. Tristement, il mourut avant de voir le film terminé.
Je me moque des pastiches minables de Robert E. Howard, de Carter et de De Camp; j'apprécie Carter pour le brillant éditeur qu'il était, il a introduit des tas d'écrivains formidables à un nouveau lectorat. Beaucoup de gens ne connaitraient pas Arthur Machen, James Branch Cabell, Lord Dunsany, Hannes Book, Clark Ashton Smith, Lovecraft, Frank Belknap Long, E.R Eddison, et tant d'autres sans Lin Carter.

Comics et magazines.
Je lis des comics depuis mon plus jeune âge. J'adorais tous les comics d'horreur que je pouvais trouver! Il y avait ces immondes comics d'horreur avec des noms comme *Vampire Tales, Weird,* qui étaient en noir et blanc et de la taille d'un magazine. On pouvait toujours s'attendre à voir un oeil qui pendait de son orbite, des décapitations, des asticots, des artères ouvertes, etc... Beaucoup plus fort que les comics pour "kids"!
Pour beaucoup de gosses étranges qui ont grandi au milieu des années 60, ces magazines étaient nos ECs. Il y avait aussi les Harvey Comics tels que *Hot Stuff, Casper, Lil Lotta, Ritchie Rich*. J'aimais toutes les histoires de Ditko, et spécialement ses histoires de monstres. J'adorais aussi Jack Kirby, *The Demon, New Gods, Kamandi,* le *Tarzan* de Joe Kubert et *Korak, House of Mystery, Captain Marvel* de CC Beck, *Superman* et *Batman* quand des psychotiques et des vilains malades apparaissaient. Et tellement d'autres...
Mais *Famous Monsters Of Filmland* de Forrest J. Ackerman a été assurément une influence importante. J'ai acheté mes premiers numéros au Clara's Candy Store à Chicago, j'étais au cours préparatoire. Je n'oublierai jamais lorsque j'ai vu la photo de Mr. Sardonicus qu'il a imprimé, j'étais incapable de simplement ouvrir ce numéro là sans frissonner. J'avais peur de voir cette horrible image, alors j'ouvrais le magazine avec d'énormes précautions pour éviter la couverture intérieure. J'ai aussi commandé à *Famous Monsters* le *Monster Make-Up Handbook* de Dick Smith. Il a mis des mois à arriver, mais cela m'a permis de pénétrer dans un nouveau monde de créativité grotesque et dépravée. J'effrayais ma mère comme dans le film *Harold et Maud,* elle était à moitié morte de terreur! Très jeune, j'ai aussi été influencé par le livre de Charles Addams *Nightcrawlers,* les histoires pour enfants de Roal Dahl, Beatrix Potter, E.A Poe, Maurice Sendak, Dunsany, Saki, William Morris, les Préraphaélites, etc... Les livres du cycle de *Gormenghast* de Marvyn Peake sont aussi importants, ainsi que ceux de Bernard Traven, spécialement *Le trésor de la Sierra Madre* et *Le vaisseau fantôme.*

Es-tu collectionneur ?
Oui, depuis toujours. Tout gamin a un tiroir de bric-à-brac rempli de jouets, billes, cordons, capuchons, élastiques, lettres d'amour, gommes, etc... je suis né en connaissant la valeur de la camelote. Les archéologues trouvent souvent leurs plus précieux trésors dans les fosses d'aisance et les dépôts d'ordure d'anciennes civilisations. Je collectionne parce que certains objets me donnent plus de plaisir qu'un millier d'objets neufs. Les objets qui appartiennent au passé sont rares, uniques en leur genre. Les objets du passé sont de minuscules machines à remonter le temps. Jouer sur une authentique Stratocaster peut faire s'évanouir les décades passées! Respirer un vieux livre c'est traverser les siècles. J'ai

des visions de musées dans le futur consacrés aux statuettes bon marché des années 60. Les pulps d'hier sont l'or de demain!

Quand as-tu rencontré Screaming Mad George ?
J'avais vu ses travaux au début des années 80 à New York. Il avait un groupe punk qui s'appelait The Mad. J'étais à un concert de PIL et je vois ce Japonais avec des cheveux très longs et bizarres et une dégaine de fou. J'ai su tout de suite que c'était Screamin' Mad George. On a parlé de films d'horreur, du surréalisme et on est tout de suite devenus copains. Peu de temps après, j'ai montré à George un film que j'avais fait avec mon ami Eric Forsberg, qui s'appelait *It took guts.* Dans ce film, je me déchire moi-même lentement pour finalement dévorer joyeusement mes intestins! George en est devenu fou! En fait, les effets spéciaux très crus de *Guts* ont poussé George à explorer le monde des maquillages et des effets spéciaux dans lequel il excelle maintenant.
Je demande simplement un petit crédit pour avoir initié ce génie.

"Panorama Of Hell".
George m'a montré le brillant manga d'Hideshi Hino *Jigoku Hen,* ou *Panorama of hell.* Je lui ai dit qu'il fallait qu'on traduise ça en anglais! Et on l'a fait, lentement et prudemment, avec l'aide de quelques autres. Mes amis d'Amok Press ont adoré l'idée et l'ont publié. La réponse a été positive à 100 %. Ce qui est super dans *Panorama of hell,* c'est que c'est plein de sensibilité, de tristesse, de vérité, tout en étant ultra-violent et choquant. Une fusion parfaite de Charles Addams et de *Hello Kitty.*

Dans quels films d'horreur peut-on te voir ?
J'ai toujours adoré les films d'horreur classiques. Alors j'essaie d'avoir ma figure dans certains d'entre eux, même si ce ne sont que de minuscules apparitions. Je joue un fan d'horreur avec un œil de cafard dans *House,* dans la scène de la librairie où des gens se font dédicacer le livre; on peut me voir à la fin de cette scène, le dernier de la queue, à peu près une demie-seconde! Dans *Beetlejuice,* je suis suspendu à une corde sur un tapis roulant. Puis je jette un papier sur le sol, en tout on me voit à peu près 5 secondes.
Dans *Bride of reanimator,* je joue la moitié d'une horrible créature araignée, créée par Screamin' Mad George. Ça me rappelle qu'il a tenu un "Monsters Makers Contest" pour artistes en effets spéciaux. C'était comme un concours de beauté, mais pour des monstres, ici à Los Angeles. Les juges principaux étaient Dick Smith, Rick Baker, Stan Winston et Tom Burman. J'ai animé l'événement avec Evila (Brinke Stevens). George m'a transformé en Sardonicus avec un sourire qui va d'une oreille à l'autre.
J'ai donné une photo de moi comme ça à mon dentiste qui est devenu tout pâle en la voyant!

Réussir à Hollywood ?
C'est excitant mais difficile pour moi, parce que je fais tellement de choses différentes. J'écris, je réalise, je joue, je mets en scène des pièces de théâtre de Grand Guignol, je dessine, je peins, etc...
A Hollywood, les gens semblent être effrayés par ceux dont le talent s'étend dans plusieurs directions! Ça peut sembler vaniteux mais les hommes de la Renaissance sont une menace pour les esprits étroits, jusqu'à ce qu'ils deviennent "hot". Ce fut toujours comme ça. Je conseillerais à ceux qui le veulent de tenter leur chance à Hollywood. Il faut être dur. Mais le vrai talent est toujours reconnu. Ça prend simplement quelques années.

Ta couleur préférée ?
Pendant une grande partie de ma vie, ce fut le noir. Maintenant, je suis englouti dans ce très profond, spécialement profond, bleu cobalt. On peut le trouver dans un vieux verre, dans les bouteilles de Noxzema. Et aussi le bleu très spécial qui transforme le ciel lorsque le soleil commence à se lever. C'est un riche bleu-violet dans lequel on peut sombrer si on le regarde trop longtemps ou trop intensément!

Ton moment préféré dans la journée ?
N'importe quand, mais tard la nuit. Le jour est devant soi. Le reste du monde dort, troublé par l'amour ou de monotones enfers personnels. On est en paix. Tout est tranquille. On peut bien travailler, ou faire l'amour. C'est juste soi, ses pensées, ses espoirs, ses joies, ses rêves, sa mémoire. La liberté! La pensée réconfortante que ces moments sont partagés simplement par soi et quelques autres rêveurs éveillés...

Crois-tu aux soucoupes volantes ?
Bien sûr. Comment aurais-tu pu venir jusqu'ici me poser ces questions?

Bibliographie :

"Panorama Of Hell", Hideshi Hino (Blast Books)
"The Grand Guignol Theatre Of Fear & Terror", Mel Gordon (Amok Press)

larsen
r e c o r d z

PRESENTE

FLAN SYSTEM

SORTIE NOVEMBRE 91

(1er album)

le larsen nouveau arrive!

60 pages + CD 5 titres.

CD LZ 102
LP LZ 002
LARSEN Rdz:116 rue du Crey
73230 St Alban Leysse
79 70 14 64

DISTRIBUTION
Le Silence de la Rue
8 rue de la Fontaine du But
75018 Paris
16 (1) 42 55 61 34

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ?

PAR WOODY (*)

Chers Combo! Bros.,

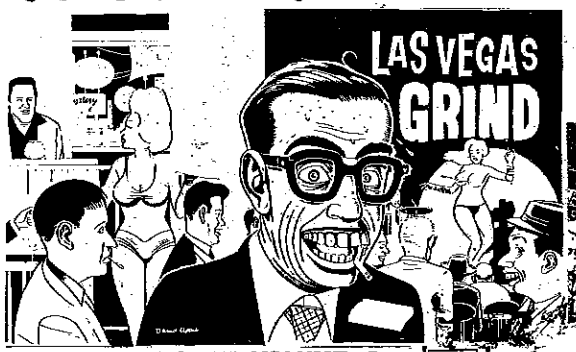
Je suis très heureux de vous savoir au meilleur de votre forme et prêts à repartir sur le sentier de la guerre!! Cela devient si rare en ce moment que c'en est remarquable mais nullement étonnant de votre part. Ici comme ailleurs, tout le monde parle de la situation en U.R.S.S. et plus particulièrement de la chute du communisme. Il est fort intéressant de noter les mines réjouies commentant cet événement surtout chez ceux qui comparaient si facilement le communisme avec la peste bubonique. Leur joie, non de la liberté des peuples de l'Est, mais de soulagement pour leur propre sécurité me laisse un arrière goût malsain. Nous sommes de cette génération qui a vu s'effondrer les mythes issus de 68. Ni maoïstes, ni staliniens, ni terroristes, ni castristes, nous n'avons jamais pu rallier une cause parce que les discours simplistes sont trop réducteurs bien que rassembleurs. "Le Pen, faciste!", c'est évident mais en même temps pas si simple. Alors dire que le communisme c'est 70 ans de dictature en U.R.S.S., c'est évident mais ce n'est pas si simple. Et ça laisse le chemin libre à cette nouvelle notion qu'est le droit international, venue des pays occidentaux et plus particulièrement du "plus grand pays du monde". Quand on sait dans quel état se trouvent les U.S.A., que la réaction tant religieuse que politique y est plus forte chaque jour, que les relations entre les races y sont exécrables (voir la filmographie de Spike Lee), que la décadence culturelle et technologique y est inquiétante, on rirait presque de ces foutaises.

Et l'on voudrait nous faire croire que la liberté est à l'Est. Les Russes vont juste changer les queues devant les magasins avec les files d'attente devant les bureaux d'embauche. Et les Polonais, le droit de prier pour le salut de Walesa. Et... et voilà, je m'énerve. Nous ne changerons jamais. Toujours à brailler, jamais content. Mais la situation est grave. Même ma mère veut faire la révolution. Il faudra que je vous la présente. On pourrait s'entendre. Allez, la prochaine fois, promis, juré, on parle sport. On restera calme... Quoique...

P.S. : fond sonore : NTM et Rein Sanction.

(*) : sous ce pseudo se cache un célèbre guitariste angevin — dont il a été maintes fois question dans "Combo!" — et qui ressemble (physiquement) à s'y méprendre à un obscur cinéaste new-yorkais. Devinez.

THIS FINE SHIT FROM CRYPT !



"LAS VEGAS GRIND VOLUME 4":
AT LAST! 20 MORE OF THE BEST & WORST 50'S STRIP–TEASE GROIN–LUBERS EVER! DIG IT!



HEY SICKOS !
NEW LP'S !!

"TALKIN' TRASH ! ": GREASY 50S R&B NOVELTIES & SLOP ! CHOCKFULLA FUCKRHYTHM !!!

DISTRIBUTION FRANCE
SILENCE DE LA RUE
8, RUE FONTAINE
AU BUT
75018 PARIS
Tél (1) 42 55 61 34
Fax (1) 42 54 55 83

"SHAFTMAN!":FILTHY PORN & SUPER–BAD LATE–60'S "FUNK"!XXX– RATED & PERFECT FOR ORGIES...





DMZ : " 1976 – 1977 : DEMOS / LIVE " :



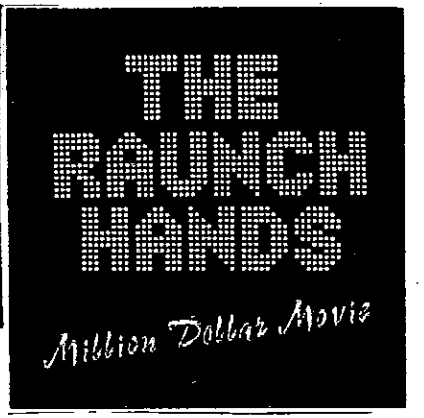
"JUNGLE EXOTICA ! ": 20 STUPID "JUNGLE"/"ORIENTAL"/"EXOTIC" STRIP–MUSIC THUMPERS !

FUCK YO HEAD UP BUT GOOD TO

RAUNCH HANDS

NEW RAUNCH HANDS SHIT:
1)"FIESTA! LIVE AT THE KGB" 13 BURNIN' CUTS RECORDED JUNE 17 '89 IN BARCELONA..
2)"MILLION DOLLAR MOVIE":NEW 5–SONG DOUBLE–SINGLE!
3)NEW JAPANESE CD:9 NEW SONGS,2 UNISSUED CUTS,PLUS ALL OF THE "HAVE A SWIG" LP.
4)AUSTRALIAN 7" FROM AU–GO–GO'S NEW GIANT CLAW LABEL.1 UNISSUED CUT,1 CUT FROM "PAYDAY" LP.

COMING SOON :
GORIES 3RD LP
DEVIL DOGS 3RD LP



RAUNCH HANDS ON TOUR:

30/11 : Rennes	(+ Ramones)
05/12 : Angers	
06/12 : Fontenay le Comte	
07/12 : Ris Orangis	
08/12 : Perigueux	
09/12 : Toulouse	
10/12 : Thiers	
13/12 : Issy-Le-Moulineaux	

RAUNCH HANDS ON TOUR:

NINE POUND HAMMER !





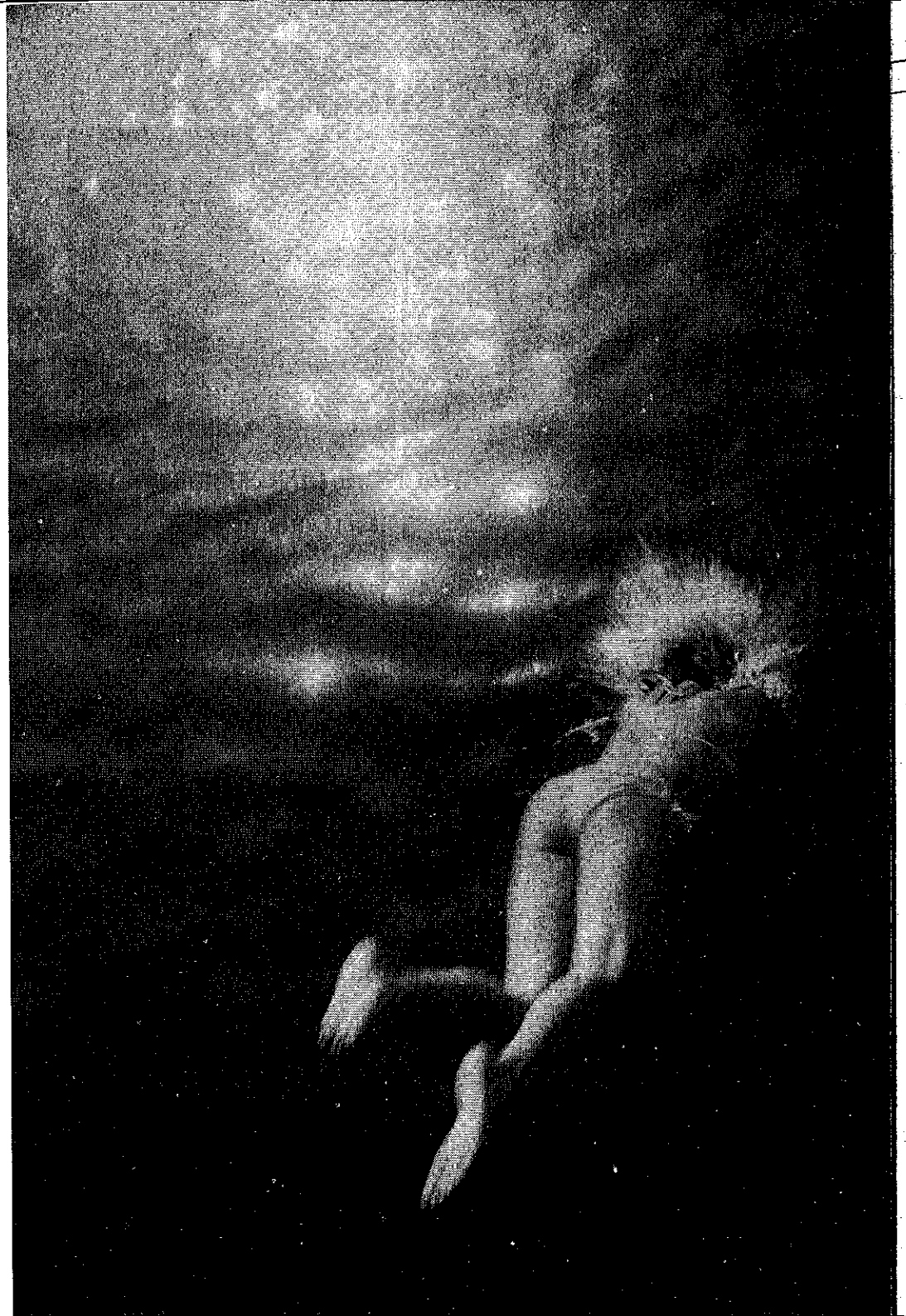
"SMOKIN' TATERS !"
12 BRAND – NEW CUTS BY THESE KENTUCKY MUTHAFUKKAS ! RECORDED IN 12 HOURS WITH EVERY NEEDLE IN THE RED !!! (CD INCLUDES ALL THE NEW LP PLUS THEIR 14 – SONG 1 ST LP , " THE MUD , THE BLOOD AND THE BEERS ")

ON TOUR : JANUARY '92 !

AND YA BETTER GRAB THEIR '89 DEBUT LP,"THE MUD,THE BLOOD & THE BEERS":14 RAW BUZZSAW–GUITAR BLASTIN' CRUNCHERS! AND DON'T LOSE OUT:GRAB THEIR 7" ON BAYLOR, "CADILLAC INN"...

CRYPT

HOPFENSTRAS. 32
2000 HAMBURG 36
ALLEMAGNE
TEL : 49 40 310 376



PAUL HART & LES AUTRES

PAR PHILIPPE CATINAT

LES NULS ET LES MORTS

En guise de démarrage, voici une liste d'ouvrages que ma conscience semi-professionnelle m'a encouragé à lire mais qui ne valent pas un coup de rap : *Le Bal des anges* de P. Engleman (Polar USA), brouillon et convenu; *Qui cherche trouve* de B. Berg (Polar USA), coke en vadrouille et poncifs du genre; *Quatre petits monstres* du vénérable Ed McBain (Presses Pocket), routinier et soporifique; en Presses Pocket toujours, le consternant *Psychose 13* d'un Robert Bloch sénile; en Série Noire : *Le Royal-bougnat* de J. Bialot, intrigue vieillotte et style impersonnel; *La Traque aux fantômes* de M. Blank, banal à pleurer; *La Chasse à la B.D.* de R. Goulard dont le départ sympa (la recherche d'une collection de comics rares en Californie) débouche sur une histoire dramatiquement plate; aux Presses de la Cité : *Crash* de S. Greenleaf, histoires d'amour sur histoires de procès, bâillements garantis; *Le Sorcier de la Maison Banche* de L. Sanders ou Raspoutine au Pentagone, de la politique-fiction indigne d'intérêt; un lot d'Albin Michel peu enthousiasmants : *L'Exécuteur du Mékong* de N. Proffitt, du Viet-Nâm délayé et décevant; *Adieu Sibérie* de G.A. Browne, arnaque aux diamants longue à la détente; un Bachman (Stephen King) datant de 1977, *Rage*, qui laisse sur sa faim; et aussi *Le Temps paralysé* de D. Koontz qui, après un début superbe, tombe vite dans un festival d'invraisemblances et d'aberrations si énormes qu'on se demande si l'auteur de l'excellent thriller *La Nuit des cafards* se rend bien compte de ce qu'il écrit. Disons plutôt qu'il doit payer de grosses factures et n'a donc plus le temps de se relire. Aux éditeurs de ne pas accepter de tels inepties, les écrivains étant, on le sait, irresponsables...

En tous cas, si vous avez mieux à faire de votre argent, n'hésitez pas à ne pas acheter ces livres. Et n'oubliez pas non plus d'oublier *Polar* n°2 et 3, la décevante revue policière (à 79 balles !) de Rivages, qui replongent gaillardement dans les eaux vaseuses du premier effort: les papys rédacteurs étadamisent, théorisent pompeusement, calembourdent entre eux et glaviotent dossiers, articles et nouvelles sans réelle consistance, voire totalement hors-sujet. Un conseil, messieurs les auto-indulgents :

nombrilisez moins et informez plus; le lecteur a été pris pour un con trois fois, votre prochaine balle molle pourrait bien ne plus l'atteindre.

Rock & Roll

Pas vraiment roman ni autobiographie, pas non plus bilan ni simple ramassis d'articles mis bout à bout, *Sur le rock* de François Gorin (Editions Lieu Commun) est le kaléïdoscope d'un peu tout ça, pas évident à décrire. Gros bouquin, il s'adresse à tous ceux possédant une solide culture rock'n'rollienne ancrée plus de 30 ans en arrière, qui veulent se replonger dans les instants intenses, pierres de fondation de la grande et de la petite Légende. Qu'on les aime ou pas, l'ancien journaliste de *Rock et Folk* (dernière époque lisible) évoque toujours des personnalités qui forcent le respect: qu'ils soient Tim Buckley, Hendrix, Presley période Sun, Clash, Manset, Iggy, Dylan, Otis Redding ou Jonathan Richman, tous touchent à "une certaine idée du rock" qui ne fait assurément pas tâche dans *Combo*. On peut alors pardonner à l'auteur ses quelques pages sur les groupes anglais affectés et vides des 80's : tout le monde a ses moments d'hébétitude. Les visions et mises en scène de 35 ans de rock majeur que propose Gorin sont ultra-fantasmées, parfois superficielles et à la limite de l'erreur historique, mais ce n'est pas bien grave car ses flashbacks, lus ou vécus, oeil neutre ou subjectif, provoquent immanquablement de douces réminiscences qui, pour nostalgiques qu'elles soient, n'en restent pas moins des évocations bien chaudes au coeur. Gorin a mis à plat ses "Années Lumière" et, du coup, quelques-unes des nôtres. Les trentenaires apprécieront et se taperont les 360 pages d'un coup. Les autres découvriront peut-être les bases des musiques qui les habitent aujourd'hui. Sont juste à regretter quelques passages autobiographiques passables où, bizarrement, l'auteur se refuse à dire "je" (pudeur ou schizophrénie ?), états d'âme et préchi-précha philosophique qu'on s'autorise à lire en diagonale. Pour le reste, ça coule tout seul. Bien évidemment, c'est passéiste, un enterrement de plus d'un genre à l'agonie depuis 19— (complétez par les deux chiffres de votre choix, le premier ne devant pas être inférieur à 5) mais *Sur le rock* "interpelle là quelque part" les rockers des 60's, les chevelus des années 70 et les punks à nourrices de la décennie suivante, tous ceux qui trainent encore à leurs guenilles quelques mythes majeurs du rythme binaire. Et si d'aucuns trouducs, nés de la dernière mode, crachent sur le livre en disant qu'il renifle la viande faisandée, inutile de leur expliquer Nick Drake, Television ou le Love d'Arthur Lee. Clignez des yeux et méprisez-les !

Une autre rock'n'roll attitude : celle d'Elliott Murphy, le rocker-poète, ex-nouveau Dylan, etc. qui attise avec talent le spectre de Jim Morrison dans *Le Lion dort ce soir* (Editions bilingue Joseph Gibert). Vingt ans après, on retrouve la trace de James Douglas, épave infirme mais chantante, dans le métro parisien. Ça colle au mythe comme un caleçon à la fesse un jour de canicule mais ça se lit d'une tirée tranquille, avec un zeste de satisfaction morbide. Pour les amateurs de légendes.

Psychopathes

Il y a presque 10 ans, paraissait chez Mazarine *Dragon rouge*, terrifiant bouquin mettant en scène un psycho-killer, un des plus violents et intenses qu'ait livré ce thème devenu désormais monnaie courante, voire gimmick, dans la littérature policière. L'auteur, Thomas Harris, nous gratifiait de quelques scènes de cannibalisme, de manipulations et de réactions psychotiques autour d'un tableau de William Blake qui, aujourd'hui encore, induisent un délicieux frisson rien que d'y repenser. *Le Silence des agneaux* (Albin Michel) est la suite de *Dragon rouge*. On y retrouve l'agent du FBI, spécialisé dans les tueurs en séries, tentant de mettre hors d'état de nuire un maniaque particulièrement raffiné qui se constitue une veste sur mesure avec la (belle) peau de quelques grosses jeunes femmes. Pour l'aider, le flic dispose d'une petite stagiaire et... du docteur Lecter, psychiatre cannibale, "animateur" de *Dragon rouge* , pour le restant de sa vie derrière les barreaux. Mais ses connaissances en psychologie déviante sont précieuses et, de plus, il connait le nom du "peaussier" sans vouloir cracher le morceau, bien entendu. C'est fort, bien écrit et bien traduit, ça se dévore comme un cadavre juteux et même les dialogues ne font pas remplissage. Très très conseillé, même si on a vu le film.

Hard Candy (Editions du Masque, grand format), c'est le nouvel Andrew Vacchs. Burke, son héros (privé-homme de main-aventurier) traîne dans des eaux de plus en plus troubles et amorales, abat de sang froid les violeurs d'enfants (hommes et femmes) et se retrouve dans une embrouille au beau milieu de la Mafia, d'une secte de "fabriqueurs d'enfants" et d'un tueur à gages particulièrement odieux et très efficace. Pas de quoi arranger sa parano mais ses amis chinois veillent. L'éthique du personnage peut sembler douteuse mais, indéniablement, ses aventures sont intenses, cela pète à la gueule comme le font rarement les bouquins du Masque et cause pas mal de dégâts. Du roman très noir, pessimiste, sans pitié ni pour les faibles, ni pour les pourris. On ressort de là groggy, lessivé, avec un goût amer sur la langue, mais on se dépêche d'aller relire les trois autres aventures de Burke (*Flood*, *La Sorcière de Brooklyn* et *Blue Belle*), un des grands personnages du polar de cette fin de siècle.

Dans le registre "masses qui s'entretuent", à signaler *Le Drive-in* de J.R. Lansdale (J'ai Lu / Epouvante), gigantesque aire de cinéma texanne (à 6 écrans !) isolée du monde par des forces aussi malfaisantes qu'inexplicables, dont les spectateurs, au fil des mois, se transforment en vampires, cannibales ou sauvages, à la recherche du moindre grain de pop-corn (au sang coagulé) ou cuisse charnue encore disponible. Les assimilés chrétiens sont crucifiés, les bébés mangés cru et quelques délirants se massacrent pour accéder au pouvoir de cette lamentable micro-société. Mais, attention, tout ceci n'est pas sérieux : il s'agit d'une haute déconnade, pleine d'ultra-violence et de gore rigolo, qui tend à démontrer que, quand la bouffe vient à manquer, la barbarie et la démence rappliquent au galop. Distrayant et vite lu.

L'Œil, l'Ombre et le Vrac

Enfin un bon roman dans la Série Noire, le premier de la collection qui ne me tombe pas des mains dès le deuxième chapitre depuis au moins trois ans : *L'Oeil était dans la bombe* de M. Schorr (n° 2253), 350 pages violentes et âpres, avec Odin le flic qui cherche ceux qui l'ont rendu borgne lors d'une descente. Mafia et politiciens s'en mêlent, ça tiraille dans les bas fonds et on lit ça d'une giclée. Bravo, mais doit-on attendre trois nouvelles années avant de relire un bouquin correct dans cette collection vénérée ?

Un mot sur les Editions de l'Ombre qui publient avec parcimonie des polars d'auteurs américains connus, laissés-

pour-compte par la Série Noire au temps de sa splendeur (c'était quand déjà ?). Après un N. De Mille, un J. Hansen, voici quelques W.R. Burnett, l'auteur du classique *Quand la ville dort*: *Dark Hazard*, *Iron Man* et le dernier, *Tomorrow's another day* datant de 1945. Je ne vous ferai pas le coup du chef-d'oeuvre dont tout le monde est passé à côté mais le bouquin se laisse lire, on plonge dans le gangstérisme pittoresque des années 40 et l'ensemble met en relief le talent d'un bon auteur populaire. Merci l'Ombre.

Et pour tordre le cou à cette ultime livraison, voici en vrac quelques bouquins qui méritent d'être signalés.

En Rivages / Thriller, le super *Prisonniers du ciel* de James Lee Burke, auteur déjà traduit chez Polar USA, qui offre ici un rugueux roman plein de bayous louisianais, de chaleur moite et de morts violentes. Comme Hillerman, c'est un auteur "régional" de première bourre dont on attend vite d'autres traductions.

Hillerman justement : tous ses livres sont maintenant disponibles en français, après la sortie de *La Mouche sur le mur* en Rivages Noir, son deuxième roman datant de 1971. Tant mieux pour les maniaques de l'intégralité mais ce livre, le seul qui ne se déroule pas du côté des Four Corners States et ne met en scène ni Leaphorn, ni Jim Chee (ni aucun indien d'ailleurs !), laisse l'amateur d'intrigues Navajos et le familier de l'univers attachant d'Hillerman sur leur faim. Une série de meurtres du côté de Shiprock est quand même plus plaisante que les bassesses des bureaucrates de Washington, non ?

Aussi : un Daeninckx non policier, *A louer sans commission* (Gallimard / Page blanche), ou les réactions d'un couple face à un vieil homme exproprié, fibre prolétarienne tendue à mort et rock & roll pour se réveiller.

Enfin : la réédition du *Coucou* de G.-J. Arnaud (Crime Fleuve Noir 4), une superbe histoire de manipulation, dont on peut regretter qu'elle soit desservie par une écriture misérable, à l'image de toute la bibliographie d'Arnaud. Dommage car cet auteur, un forçat du feuillet, a souvent conçu de bons romans mais n'a jamais dépassé le stade du premier jet. La rançon pour ceux qui vivent de leur plume, peut-être... En tous cas, cette collection du Fleuve Noir a l'air de bien démarrer et ne devrait pas avoir de mal à trouver deux bons titres à rééditer chaque mois, avec pour unique but de distraire ses lecteurs.

Sur ce, amis de la mort rampante et répugnante, je vous salue.

Combo! *&* *les* ***Editions Black Mony*** attaquent. Très bientôt, et *Back from the Grave*, le hors-série sur les ***Cramps*** sera enfin réédité et revu et corrigé. Un spécial ***Fleshtones/Plimsouls*** sortira d'ici fin 91. D'autres bouquins Rock & Roll sont en préparartion. Toute proposition est la bienvenue. Vivez heureux, les temps sont durs.

LA TOURNEE DES DEAD MILKMEN

INTERVIEW PAR NICOLAS RICHARD

Le groupe de Philadelphie en est à son cinquième album! Eh oui! Positionnement: le circuit Indé/College américain! Autrement dit, un circuit qu'on ne connaît pas (pas très bien). La preuve: on ne connaît pas (pas très bien) les Dead Milkmen.
De l'envergure des Firehose, Minutemen, REM, Violent Femmes, vous savez... ces *guitar bands* au son fluide, hors-mode.
Auteurs géniaux des tubes anhistoriques "Punk rock girl" et "Bitchin' Camaro", et le sarcastique "You'll dance to anything", (bon... tube... disons tube dans les radios universitaires US) les Dead Milkmen développent leur vision *bizarre* de ce monde, à coups de pastiches arrogants, de caricatures acidulées et de clins d'yeux emberlificotés.
Pas vraiment agressifs, pas vraiment bruyants, plutôt déconnants comme des potaches. Eux n'arrivent pas déguisés sur scène, parlent volontiers de dope, bondissent sur scène et n'ont pas la grosse tête.
Des albums vendus à chaque fois entre 100 et 200.000 exemplaires... Composer des morceaux, les jouer sur scène (devant des publics de 500 à 5000 personnes...). La routine quoi! A noter aussi: ne connaissent pas un seul groupe européen à part Laibach (!)... Bref, un autre circuit, vous disais-je... Une autre scène!

Pigalle.
Hotel Béarnais.
Interview dans leur piaule.
On se croirait dans un dort' de frat'.
On frappe, Rod, le chanteur, dormait, on l'a réveillé, tant pis!

(Entrant jovialement en matière) Bien, vous êtes en France depuis longtemps?
Rod: depuis une semaine. Nous sommes arrivés le jour de la mort de Gainsbourg.

(Jouant à celui qui parle en connaissance de cause) Je vous ai vus au New Moon la semaine dernière. Il semble que plus de la moitié du public était ameriqoue, me trompé-je? A chaque blague de Rod, la moitié des gens se fendait la gueule, tandis que l'autre demandait à ceux qui se fendaient la pipe de quoi ça parlait.
Joe (guitariste, mi-figue mi-raisin): En tout cas, il y avait pas mal de femmes déguisées en homme... euh non: d'hommes déguisés en femme.

(Ne voulant pas décevoir un si belle entrée en matière du guitariste) Dans quels autres pays d'Europe avez-vous joué?
- Eh, comment ça s'appelait la ville française? Theeer?
- Non, Tear.
- Non, non, Tears.
- Non non non, Thhyeah, ouais c'est ça Tthh-yeah!

Hm hm, messieurs, s'il vous plaît! Sans doute tentez-vous de prononcer Thiers? Oui oui, messieurs, le français est une langue arduel
(Dave, jouant au garçon raisonnable) Ah oui, les pays où on a joué: Norvège, belgique, Allemagne, Yougoslavie, Danemark, Autriche... On achève une tournée de 7 semaines. Et Angleterre aussi, bien sûr.

(Fulgurant de perspicacité, plus hypothético-déductif qu'un Marlowe en virée) Au moins les anglais comprennent vos textes, ce qui change tout! Rendez-vous compte qu'ailleurs, on ne sait pas de quoi traitent vos textes!
Dave: Ouais, bof, ça n'a pas grande importance!
Dean: C'est même peut-être pas plus mal si tu piges que dalle!
Rod: Moi, j'y comprends rien aux paroles.

(Fringant, ne comptant pas laisser sombrer cette sympathique confrontation) Bien. Vous allez me dire si j'ai raison ou tort, je...
Dave (interrompant sauvagement l'enquêteur): Non! Tort! Tu as tort! (rires).

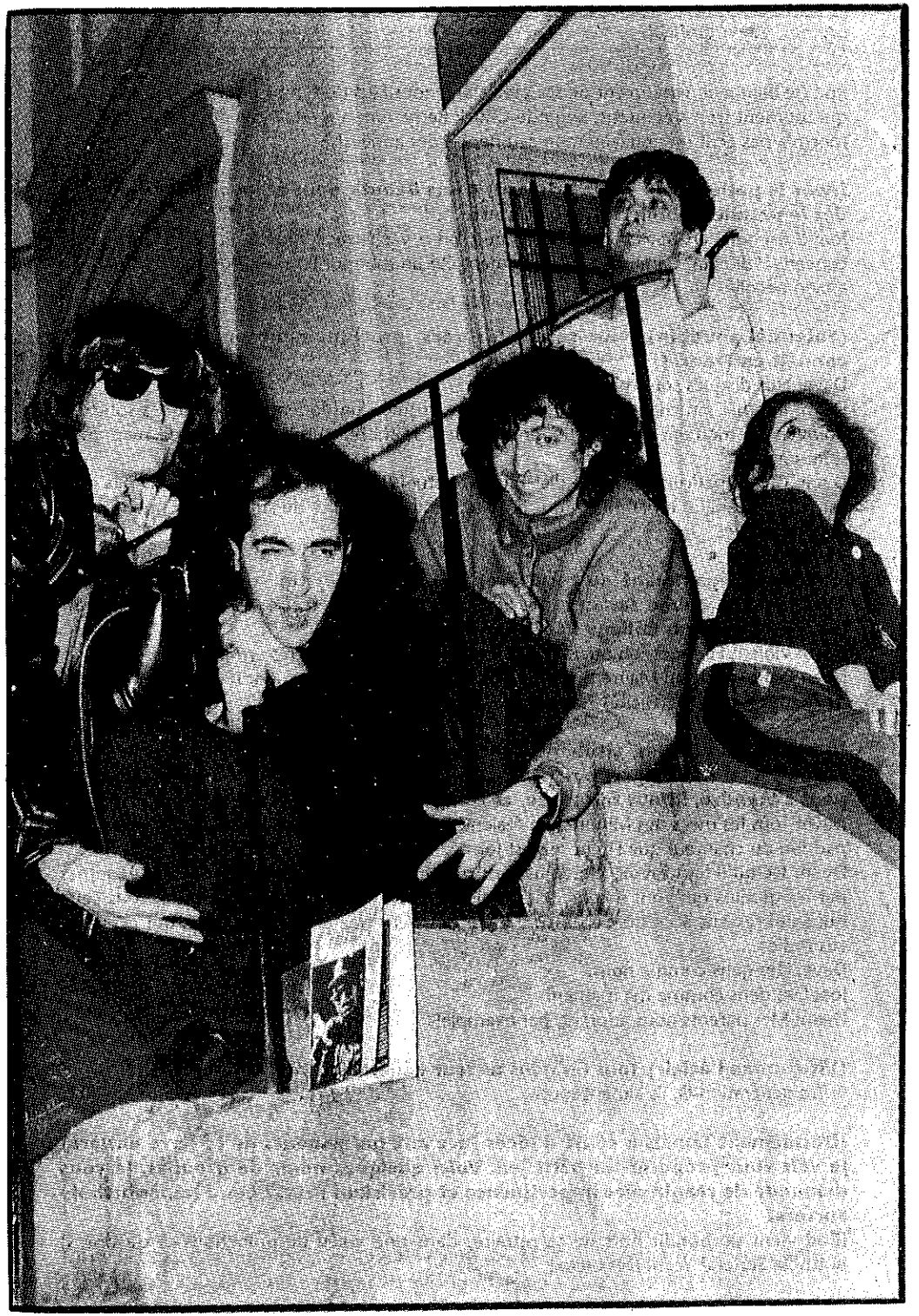
(Reprenant du poil de la bête) ... Votre public est bien plus restreint en Europe qu'aux States?
On a l'habitude de jouer devant 500 ou 600 personnes. Notre record, c'était ne Arizona: 7000 personnes.

(Irrésistiblement pince sans rire) Ah d'accord, vous faisiez la première partie des Beatles?
Ah, ah, en fait il y avait 6 groupes dont Bananarama et Scatterbrain...

(Insistant insidieusement) Parce que, dites donc, il n'y avait pas 600 personnes à Paris?
L'important est que la salle soit pleine. Si la salle est petite mais bourrée à craquer, pas de problème!

(Tendant la perche sans arrière pensée, tel le pêcheur paisible) Vous avez la réputation de beaucoup tourner aux States; pour le dernier album, comment cela s'est-il passé?
Dean (didactique): On a déjà fait 3 tournées depuis la sortie de "Metaphysical Graffiti". L'album est sorti en avril 90. Une première tournée de 6 semaines. Repos. Une seconde de 6 aussi. Repos. Et une troisième avec Mojo Nixon et Cave Dogs, sponsorisée par Fuji.

(Observateur, maniant la pertinence avec aplomb) Vous semblez ravis à l'idée de rentrer à la maison!
Dean: Oui. Il le faut. Pour écrire de nouvelles chansons...
Dave: On ne peut pas écrire en tournée...



Rod (le blagueur, émergeant de ses oreillers) Il nous faut du temps pour répéter. Les mecs qui tournent trop s'épuisent. Regarde Chuck Berry: il ne s'arrêtait pas de tourner, mais ce mec n'a pas écrit un nouveau morceau depuis des années!

(Avec la patience du vieux briscard) A vos débuts, vous accouchâtes d'un tube dès le premier album, si je ne m'abuse...
Joe: Il est sorti en 85. La première année, on a vachement répété, et on a fait peu de concerts. "Bitchin' Camaro" a effectivement été un tube sur les radios des facs... Ouais, ça a bien décollé.

(Solennel soudain) Vous savez, les gars, pratiquement personne ne vous connaît en France!
Dave: Nos disques sont mal distribués!
Dean: Normal, on change de label à chaque disque. Conséquence: nos disques sont disponibles au moment de la sortie, en tout petit nombre, puis il n'y a plus de réapprovisionnement.
Dave: C'est Roadrunner, notre distributeur actuel (Musidisc, NDLR). Je ne sais pas quel est leur partenaire en France. Pour la suite, on vient encore de signer avec une nouvelle compagnie!

(Prenant élégamment du recul avec le sujet traité) On vous collerait volontiers dans le même sac que des groupes tels que Firehose, Violent Femmes, etc... Etes-vous un College Radio Band typique?
Dave: Violent Femmes, oh ouais! Le batteur, en particulier, est très sympa.
Dean (s'adressant au Maître de l'interrogatoire, et, en une question, réussissant à le plonger dans un bain de félicité) Tu connais les Minutemen?

(Perdant les pédales, titubant, tant le choc est soudain, RRhha, entendre le nom de l'un de ses groupes favoris, comme le moment est doux, mais on ne peut s'étendre, il faut faire face, et comme si de rien n'était, répondre:) yes.
Dave: Tous les mecs des Minutemen étaient vraiment sympa, tu sais que c'est après la disparition du chanteur que Firehose s'est formé.
Dean: Ce qu'il faut savoir, c'est que les College Radios ne sont pas seulement écoutées par les gamins qui vont à la fac. Ces radios concernent les fans des groupes, tous ceux qui s'intéressent à ce qui se passe... il y a des gens beaucoup plus vieux qui écoutent ces radios...
Dave: Des gens comme nous.
Joe: Des gens comme ma maman!
Dean: Mes parents nous adorent, par exemple!

(Vif comme l'éclair) Tous les gens de leur génération vous aiment bien?
Cette génération-là, ils aiment tout!

(Décidément jamais à court d'idées face aux garnements de la terre entière) Je vais vous proposer un petit jeu. Voici quelques noms de groupes, je vous demande de réagir avec impertinence et précision! Prêts? Les... les... Butthole Surfers?
(Rod vient de bondir hors de sa retraite, dans une volée de polochons et de draps) Butthole Surfers? Yeah! Des dieux!

- Ils sont GRANDS.
- J'adore tous leurs disques!
- C'est un des groupes les plus géniaux d'Amérique! Enfin, un des plus grands groupes underground...
- Rod: Ce qui est génial avec eux, c'est qu'ils vendent des centaines de milliers d'albums, leurs concerts sont à guichets fermés... mais on ne peut pas prononcer leur nom à l'antenne! Joli coup!

(Persévérant, malgré la tempête enthousiaste qui vient de se déclencher) Bongwater?
Rod: Je ne les ai vus qu' à la télé, c'est vraiment un grand groupe!
- Mes préférés de Shimmy Disc, c'est King Missile!
- Yeah, King Missile!
Dean: Ils viennent de signer sur une major: Atlantic Rds. On a fait une tournée avec eux... Ils sont vraiment "tits"!

(Interloqué, ne cherchant point à dissimuler son ignorance) Pardon?!
Joe: Ouais, ils sont vraiment "tits", tu sais, nichons, tétons, ça veut dire génial, quoi!

(Lancé à vitesse de croisière) Daniel Johnston?
- Yeah
- J'aime! On fait une reprise d'un de ses morceaux sur l'un de nos disques.

(Aux anges) AAAAARGGH, lequel? Quel morceau?
- "Rocket Ship". Paroles et musique de Daniel Johnston. Il nous a cédés les droits. On était ensemble à Houston. Il a fait deux fois notre première partie.
- Sur scène, il fallait que les fenêtres restent ouvertes... Il jouait un ou deux morceaux, puis s'échappait par la fenêtre, courait deux ou trois blocs et revenait sur scène, rechantait, ressortait en vitesse, piquait son cent mètres, etc...
- C'est un garçon quelque peu étrange.

(Sautant sur l'occasion, les yeux plissés, l'œil inquisiteur de celui à qui on ne la fait pas) Quelle est la part de vérité et la part de promo médiatique dans la légende Daniel Johnston? Est-il aussi fou qu'on veut bien le laisser penser? Hein? Vraiment, je vous le demande.
Dean: Non, il est vraiment comme ça!
Joe: Il a de graves problèmes.
Dave: Il est resté longtemps à l'hôpital.

(Ne perdant pas le fil pour autant) L'acide peut-être?
Dave: Oui, ça pourrait bien être dû à l'acide...

(Le regard inspiré du pèlerin cherchant la voie) Outre les immenses Butthole Surfers, qui d'autre à vos yeux mérite d'être porté au rang des plus grands?
Rod (hurlant): Public Enemy!
Dean: XTC.
Rod: Syd Barret, les vieux Pink Floyd.
Dave: Les Bay City Rollers! Un groupe du milieu des 60's. Toutes leurs fans étaient grasses. Les filles qui les aimaient, c'étaient les plus grosses au lycée. Et ce qui s'est passé, c'est

qu'elles ont continué à engraisser! Elles se sont trouvées des petits maris réglos... (rires) Je me souviens de ce concert avec toutes ces filles obèses au premier rang: on avait l'impression que la salle était comble alors qu'il y avait seulement deux rangs de grosses (rires).

(Dans un ultime sursaut de lucidité caustique) Dites-moi, vous vivez de votre musique, n'est-ce pas? Combien de Mercédes possédez-vous?
- On en vit, mais on n'est pas milliardaire comme les filous du Rap d'opérette style DJ Jazzy Jeff.
Joe: Je n'ai même pas de voiture.
- On a commencé à en vivre en 1987, deux ans après la sortie du premier disque.

(Plus caustique que jamais) Nous sommes en 91... Vous pensez que vous pourrez toujours vivre de la musique?
- On aimerait bien.
- C'est ça le truc, on ne peut vraiment pas savoir...
Rod: Moi, j'ai économisé à temps pour tenir un petit bout de temps.
- En tout cas, ce serait bien que ça continue.
- Si le public nous tourne le dos, on trouvera d'autres combines pour faire de l'argent, on continuera quand même à faire de la musique.
- Des musiques de film!
- J'aimerais bien ouvrir un magasin pour animaux domestiques;
- En fait, ça me plairait bien de faire de la bonne musique publicitaire, pour un bon spot!

(Prudent, mais déterminé néanmoins, le regard d'acier, les prunelles fixes) Rodney, je ne voudrais pas torpiller ta réputation, mais c'est toi qui en a parlé sur scène: tu as dit que l'acide était ta drogue préférée...
- J'ai goûté à peu près à toutes les drogues disponibles, sauf deux! Je n'ai jamais touché à l'héroïne — j'ai vu trop de gens autour de moi foutus en l'air — et l'extasy, parce que j'ai l'impression que c'est le même effet que l'acide, mais en moins fort. Une dope pour les trouillards! J'ai pris beaucoup d'acide, et ça, ça me fait marrer d'entendre des gens dire: "j'ai peur de prendre de l'acide, alors je prends de l'extasy". C'est comme la bière légère!

(Poursuivant, inexorablement) As-tu déjà trippé sur scène?
Non, mais j'ai failli, accidentellement. Avec Mojo Nixon, pendant la dernière tournée. On était passablement bourrés, et un mec nous a proposés des champignons et de l'acide. J'ai répondu "des champignons, mais bien sûr!". On a commencé à en bouffer des gros... et je me suis dit " merde, qu'est-ce que je suis en train de faire, je devrais en garder pour après! Sur scène, je champignonnais ("I was shrooming"). Sur mon clavier, je voyais des couleurs qui dansaient, et je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai bien pu raconter sur scène! Mojo et tout son groupe shroomaient!

(Parlant de la voix de la Raison... cette voix toute fluette, bien souvent inaudible) Ce doit être ennuyeux, pour le groupe, quand le chanteur est vraiment à côté de la plaque...
Dean: Oui. cette histoire de champignons, je ne la connaissais pas. Je viens de l'apprendre en même temps que toi!
Joe: Je ne prends jamais de drogue sur scène. Il y a des gens pour qui ça marche, ce n'est pas mon cas. Moi, ça me ferait commettre plus d'erreurs.
- Non, on ne peut pas vraiment arriver pétés, le spectacle se ramollit, sinon.

Rod: Il y a une drogue que je hais, c'est la cocaïne!
Dean (moue de dégoût): Pouah!
Rod: Ces mecs sur scène qui ont pris de la coke, ils causent, ils causent...

(Bondissant allègrement du coq à l'âne) Quel groupe européen vous semble marquant?
Dean (voix emphatique): Laibach!

(Interloqué) Vous quatre, vous aimez Laibach?
Joe: Ouais!
Dean: Je crois que c'est surtout le concept qui me plait bien.
Dave: One after 909... Across the Universe...
- Ah si, il y a aussi ce groupe allemand... Comment s'appelle-t-il? Eisenbahn euh... c'était génial ça! Ils ont joué à Londres... Le gars avait un marteau-piqueur, les flics ne voulaient pas qu'il s'en serve!

(Affichant cette curiosité typiquement bernardpivotesque) Y a-t-il une scène locale remarquable, à Philadelphie?
Dave: Il y a les Morphin's, ils ont déjà tourné en France. Tu as aussi les Cup Shoo Cup (orthop?), de la musique industrielle.
Rod: Blue aussi! Blue. Un group bruyant! Ils sont intenses! Une expérience intense dans la veine des Butthole surfers!
Dean: Pink Slip Daddy: ils ont la pêche.
Rod: La scène est assez éclectique, pas comme Boston ou d'autres villes. L.A, c'est plutôt le Heavy-Metal, par exemple...

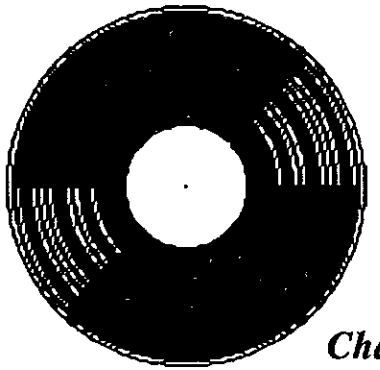
(Salivant d'avance) Hüsker Dü?
Joe: Un de mes groupes préférés!
Dean: J'aime "Ice Cold Ice"...
Rod: Leur premier album était hilarant! Ils viennent de le sortir en CD!!
Dean: On a joué avec eux! Ils étaient bruyants! Ils jouaient fort! C'était l'un des groupes les plus populaires de la scène underground.
Rod: Je les ai vu à la télé, j'étais plié! Avec cette animatrice... Tu vois, Bob et Grant sont plutôt balèzes, et elle s'est mise à leur poser des questions comme on en pose à un groupe pôp: "voyons, lequel de vous deux est le plus fou-fou?" !

(Paternel, songeant à conclure) Vous avez eu le temps de visiter Paris?
Rod: On s'est baladé dans les catacombes. Là, j'ai eu les jetons! On a vu le "Louvreu", on est allé au Sacré-Coeur... Faut pas avoir le vertige pour monter là-haut!

(Toujours pince sans rire, sourire d'acier, l'œil rieur, pas mécontent du final) Ah, il y a un ascenseur au Sacré Cœur?
Rod: Non! Non! Un escalier en colimaçon! Vas-y! Mais vas-y avec quelqu'un, ça coûte 5 francs!

Discographie:
Bucky Fellini — Big lizard in my backyard — Eat your Paisley — Beezlebubba — Metaphysical Graffiti.

LES MONDES DU DISQUE



Jazz
Pop
Rock
Blues
Country
New Wave
Chanson Française
Musiques Traditionnelles



DISQUES • COMPACT DISCS • CASSETTES
IMPORTS • OCCASIONS



20 RUE PETONNET • 86 000 POITIERS
✆ 49.88.27.52

STEPHEN DIXON, ECRIVAIN CHARLIE CHAPLINESQUE ET MINUTIEUX (1° PARTIE)

PAR NICOLAS RICHARD.

Plus qu'un long discours, voici le genre de truc que nous concocte le bonhomme:

Dit-il, dit-elle, dit-il.
Il recula de sept mètres pour prendre son élan et fonça sur la porte.
Dit-elle.
Il stoppa net.
Dit-il.
Elle ne dit rien. Puis elle dit, il dit, elle dit, il dit.
Il recula de cinq mètres dans le couloir et fonça sur la porte.
Dit-elle.
Il s'écrasa contre la porte, épaule en premier, rebondit et s'effondra au sol...
(tiré de "Dire". trad. Claude Grimal)

Dixon est une espèce d'écrivain-jongleur: il jongle avec les dialogues, et hop, ils disparaissent! Il traficote les ruminations de ses héros, et hop elles se métamorphosent en cascades désopilantes. Les situations les plus banales sont requinquées. Dixon multiplie les chutes sans se planter. Ses intrigues s'emballent. Ses personnages têtes en l'air, ou, au contraire, trop programmés, se cognent au mobilier de l'appartement. Ou se cognent dessus. Comme des culbutos. Il ne perd jamais le fil, au contraire, il tire sur la ficelle, et tirerait sûrement une drôle de bobine, s'il voyait à quelle vitesse on avale ses bouquins, pour savoir comment ça finit. Aussi moderne et désopilant que Chaplin, ou le réalisateur de Side Walk Stories (comment s'appelle-t-il déjà?).
Qu'on se réjouisse, on commence à trouver certains de ses livres en version française! De son camp de base à Baltimore, Stephen Dixon a accepté de répondre à nos questions (commettant du coup une grave entorse à son austère mode de vie. Tant mieux!).
Et puis, comme un long discours vaut toujours mieux qu'un petit schéma, voici comment débute "Une histoire mal fichue" (Trad. Claude Grimal)

"Bon, eh bien voilà" dis-je. "Ce mec arrive et il me dit et je lui dis et il dit et je dis et toc il me fait ça et je lui fais ça et lui ça et moi ça et une bonne femme arrive et elle nous voit et elle dit et je lui dis et il me dit et elle lui dit et il dit et il lui fait ça et je dis et je lui fais ça et elle ne dit rien mais elle nous fait ça et puis ça à tous les deux et puis elle nous le refait et il dit et elle dit et je dis et on le fait tous et on dit et voilà, ça se termine là, fin de l'histoire, alors, qu'est-ce que vous en pensez?"

A vos marques?
Prêt?

Lieu et date de naissance? Où avez-vous passé votre enfance? Quel type d'éducation? Peut-être avez-vous quelque anecdote ou gag à mentionner à propos de vos parents, frères et/ou sœurs?
Je suis né le 6 juin 1936 à New York. J'ai passé les neuf premiers mois de ma vie à Brooklyn, sur Ocean Avenue, puis j'ai passé les vingt années suivantes à Manhattan, 75e rue Ouest. Mon père était dentiste, et ma mère décoratrice d'intérieur. J'avais six frères et sœurs, dont deux sont morts. Mon père tenait à ce que je devienne à mon tour dentiste ou médecin, tandis que ma mère m'encouragea à suivre ma prédilection pour l'art. J'ai travaillé dans la presse — travail régulier en rapport avec l'écriture, et requiert parfois de l'imagination — mais j'ai quitté ce domaine au bout de trois ans: le côté artistique avait pris le dessus, et je ne pensais plus être capable de me consacrer simultanément à l'information et à la fiction.
L'atmosphère familiale était chaleureuse. Un père et une mère pleins de sollicitude, et de nombreux frères et sœurs avec qui s'amuser, et aussi une véritable source d'inspiration. Des gags avec mes frères et sœurs? Il y en a eu — c'est vous qui me posez la question — mais ils ont été consignés dans mes livres.

Parlons "petits boulots"! Les écrivains américains semblent toujours avoir commencé par des jobs extravagants... Et vous, avez-vous toujours été professeur de "littérature créative" à l'Université, ou bien avez-vous zoné à droite et à gauche?
J'ai commencé l'enseignement à l'Université à l'âge de 44 ans. J'avais postulé, quelques années auparavant, pour enseigner l'écriture à l'université, mais sans succès, car je n'avais pas les diplômes requis. Mon poste à Johns Hopkins University, c'est un pur coup de chance. J'ai envoyé à Hopkins Press un recueil d'histoires, et le président des seminars (nota: Atelier d'écriture) où j'enseigne maintenant m'a demandé si je ne cherchais pas un poste. C'est quand même autre chose que d'envoyer des CV sans jamais recevoir de réponse personnelle.
Avant d'être enseignant à l'université — tenez-vous bien, je suis maintenant professeur de chaire titularisé — bien évidemment, j'ai eu une ribambelle de métiers, essentiellement pour pouvoir continuer à m'adonner à l'écriture. J'ai pris l'habitude de travailler depuis l'âge de dix ans. Au nombre des jobs exercés depuis que je suis adulte, il faut compter les suivants: guide de voyages organisés, vendeur de supermarché, serveur dans un restaurant, barman, instituteur pendant plusieurs années, mannequin, jardinier, animateur de centre aéré, conducteur de bus scolaire, rédacteur d'articles techniques, journaliste, responsable de radio, cuisinier de fast-food, laveur de vaisselle, coursier, j'ai travaillé dans la confection, fait des livraisons à domicile, etc...
Que faut-il en dire? J'ai travaillé, et j'ai eu des boulots, et il y a des boulots que j'ai gardé, je travaillais, et il y a des boulots que j'ai perdu et je cherchais un autre job, c'est l'un de mes thèmes préférés. Il y a des jobs que j'ai laissé tomber, il y a des boulots d'où je me suis fait virer. Il m'est arrivé de travailler dur, aussi dur que n'importe quel travailleur. Enseigner à l'université, c'est le paradis, par rapport aux autres métiers que j'ai pu exercer. Il y a des jobs où on m'a tiré dessus, j'ai été victime de hold-ups, j'ai empêché des vols sur mon lieu de travail, etc...

Avez-vous vécu sur la côte ouest américaine?
J'ai y vécu presque cinq ans. En 1964, j'ai obtenu une bourse Wallace Stegner en "Ecriture créative", à l'université de Stanford. J'étais à Paris, quand j'ai appris que je venais d'obtenir cette bourse. J'avais débarqué en France quelques mois plus tôt, pour apprendre le français, en me disant que j'accepterais ce que je pourrais trouver comme boulot — espérant tomber sur quelque chose liée d'une façon ou d'une autre à l'écriture. Mais je ne pouvais pas laisser passer la bourse universitaire — qui ne consistait pourtant qu'en quelques milliers de dollars et un cours d'écriture - si bien qu'il me fallut quitter ma chambre de bonne, si exiguë qu'il me fallait y entrer de côté; mon bureau était tellement petit qu'il me fallait placer mon Olivetti portable en équilibre au bord de la table, tandis que le manuscrit d'après lequel je travaillais était sur le lit.
Je me suis ensuite installé en Californie avec une femme et son enfant, je suis resté dans cette situation pendant quelques années, ai eu simultanément trois boulots pour nourrir tout ce petit monde. j'ai travaillé là-bas comme mannequin, barman, rédacteur, vendeur en supermarché, etc... J'ai vécu à Palo Alto, puis me suis installé à Los Angeles, puis à San Francisco, avant de rentrer finalement à New York;
Les six mois passé à Paris constituent ma plus longue période à l'étranger. Je n'y ai pas travaillé. J'ai appris assez de français pour pouvoir parler, mais pas lire couramment, et je pense avec le recul que j'aurais mieux fait d'annuler Stanford et de rester à Paris. Je m'en veux de ne pas avoir appris suffisamment la langue, et de ne pas pouvoir me dire que je le maîtrise jusqu'à la fin de mes jours. Pourtant, je me sentais bien seul à Paris; à part dire bonjour au propriétaire de l'hôtel et saluer le guichetier du métro, je n'ai pas parlé à âme qui vive (excepté à l'alliance française).
Et c'est au moment où j'ai commencé à faire quelques connaissances qu'il m'a fallu partir.

Il y a dans vos textes une sorte d'alchimie tout à fait unique, un sens du jeu, qui rend vos histoires à la fois amusantes et captivantes. A vous lire, on a parfois l'impression qu'un gamin facétieux s'est dit: "Eh tiens, si je m'amusais à faire disparaître les dialogues", ou "A quoi bon mentionner le sujet de discorde de ce couple, mieux vaut décrire minutieusement leurs faits et gestes dans la maison pendant qu'ils se tapent dessus". Votre travail d'écriture semble procéder d'une démarche intellectuelle rigoureuse. Pourriez-vous formuler votre concept original? Ou peut-être doit-on poser autrement cette question: pourriez-vous par exemple expliciter les règles que vous gardez toujours à l'esprit au moment de rédiger le premier mot d'une histoire?
Difficile de répondre à cette question. Voilà qui est moins facile à dresser qu'un panorama de ma vie. Disons que j'écris simplement ce qui, à mes yeux, est la meilleure chose que je puisse écrire, et d'une certaine façon, ce qui me paraît digne d'intérêt. Il faut que l'intrigue et le style me paraissent excitants au moment où j'écris l'histoire, sinon je la jette tout simplement à la poubelle. Chaque histoire doit être différente des autres, et il faut aussi que le style soit différent. C'est une règle générale à laquelle je me soumets. Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais eu de carnet. Que j'achève quelque chose un jour, et je commence autre chose le lendemain. Je compte beaucoup sur mon inconscient dans le premier jet, et je compte aussi beaucoup sur le travail forcené, sur mon honnêteté à parachever une oeuvre de fiction. Je ne m'abuse jamais en me disant qu'une histoire fonctionne, si ce n'est pas le cas. Je vais réécrire une page quarante, cinquante fois, peu importe le nombre de fois; et dans tous les cas, je ne réécris une page jamais moins de dix fois, me semble-t-il, jusqu'à ce que j'estime que ça va. Si je prends du plaisir au moment où j'écris, je considère que c'est une raison suffisante pour écrire. Si

quelqu'un d'autre me dit qu'il aime bien ce que j'écris, fort bien, mais je suis vraiment gêné, quand les gens me disent qu'ils apprécient ce que j'écris, bien qu'apprendre que mes livres ne plaisent pas m'affecte également. Je préfère que l'on s'abstienne de tout commentaire, je veux pouvoir écrire dans une sorte de vide, et n'être influencé par aucun écrivain, par aucun critique, et je ne veux pas entendre d'applaudissements. Cette méthode m'a été bénéfique jusqu'à ce jour, ne serait-ce que parce qu'elle m'a permis de continuer à écrire.

Comment écrivez-vous? Comment une histoire commence-t-elle? Vous lancez-vous dans d'interminables marathons?
La plupart de mes histoires, je les ai commencées avec rien de spécial à l'esprit. Je m'assois, je me mets à taper le premier truc qui me vient, ou bien qui m'est venu quand je descendais au sous-sol pour écrire. J'attrape au vol des phrases qui me permettent de commencer mes histoires, quand je me promène et que j'entends des gens parler, ou bien à table, n'importe où. Je ne commence jamais une nouvelle histoire tant que celle sur laquelle je travaille n'est pas terminée. Une histoire à la fois. J'ai quelques notes, parfois une phrase, qui me sert de point de départ. La plupart de mes notes, je les égare, comme si elles insistaient pour que je me connecte à mon inconscient, ou entièrement à mon imagination. Bref, de la première ligne découle une seconde, et de cette seconde ligne une troisième et, avant que je ne m'en rende compte, la page est emplie de personnages qui dansent, et en à peu près une heure, le brouillon d'une histoire est achevé. Si j'estime que ce n'est pas un bon premier brouillon, je recommence: soit une histoire complètement différente, soit une version complètement différente du premier jet que je viens juste d'écrire. Ce n'est pas rare que j'écrive trois premiers brouillons de trois histoires différentes en trois heures, et que je balance le tout en fin de journée. Cette histoire, je l'ai déjà écrite, ce style ou ces styles, je les ai déjà utilisés, à quoi bon perdre mon temps? Je me dis: fais quelque chose qui te semble excitant et nouveau. On peut en quelque sorte dire que je suis toujours parti à la pêche à la nouveauté, en quête d'une nouvelle manière de raconter la plus vieille des histoires, ou en quête de la vieille histoire à raconter d'une manière différente (ou juste en quête d'une nouvelle histoire). Je fais parfois des écarts — c'est du moins ce qu'il me semble — et je me demande d'où cela peut bien provenir. Mais je me pose souvent la question: cette histoire, où donc suis-je allé pêcher ça? Et cette fin, comment y suis-je arrivé? Je sais à quel moment je dois mettre le point final à une histoire, mais je ne sais pas en quoi consistera cette fin. Puis l'histoire est terminée — ou disons le brouillon — et, le jour suivant, je commence à la réécrire. Je trouve toujours le temps d'écrire. Si je ne consacre certains jours qu'une dizaine de minutes à l'écriture, ça suffit. Mais il m'arrive également d'écrire huit heures par jour. Ce que je tâche de faire quand je reprends mes histoires — en les réécrivant jusqu'à ce qu'elles soient terminées — c'est de garder la spontanéité du premier jet. Je conserve l'élément moteur qui m'a poussé à écrire, l'excitation, l'élan, le besoin, impérieux, ces forces qui sont essentielles à toute fiction, la matière qui m'a motivé et ravi en premier lieu.

Qu'est-ce qui confère à vos travaux ce cachet si particulier?
Ne me demandez pas ce qui fait que mes livres sont si spéciaux. Peut-être seulement le fait que je ne me dupe pas moi-même, et puis aussi ce besoin que j'éprouve.

Entendu. Quel genre de littérature voulez-vous absolument ne pas produire?
Ce qu'assurément je ne veux pas produire, c'est de la mauvais littérature, du baratin journalistique, des textes pompeux, prétentieux, quelque chose de daté. De la littérature à

usage exclusif des universitaires, ou destinée à une catégorie spéciale d'individus, pour une certaine classe sociale, pour un certain genre, une certaine catégorie d'âge. Tout ce qui sonnerait faux, ou formel, rigide ou indigeste, ou qui semblerait prévisible, ce qui n'est pas le cas de ce que je réalise.
J'apprécie la littérature forte. L'éventail complet des expériences humaines, voilà ce qui intéresse mon écriture, mais je dirais que je me focalise volontiers sur des situations de conflit comico-sérieuses, confrontations tragi-comiques, etc... Ce que je dis là n'est pas très explicite, mais je ne sais pas très bien parler de ce que j'écris. C'est contradictoire: j'écris pour moi, mais j'évoque ici un lectorat. Si mes textes n'ont pas d'effet sur le lecteur, c'est que, d'une manière ou d'une autre, j'ai échoué, à moins que ce soit le lecteur qui ait échoué dans sa lecture de ce que j'ai écrit. Si je parle comme quelqu'un d'autre, alors là encore, c'est un échec.

Permettez-moi d'insister sur ce point: comment se fait-il que cela fonctionne si bien?! Quel est votre truc pour établir un suspense si fort, alors que vous semblez occulter le sujet même de vos histoires?!... Au point que le lecteur est en haleine jusqu'à la dernière ligne alors que l'essentiel lui échappe souvent?!
La force vive, l'élan. Je ne laisse jamais la tension se relâcher, j'assemble les phrases afin de lier toute l'histoire, puis je laisse tomber rapidement et je pars en courant. Il me semble savoir parfaitement à quel moment il faut sortir d'une nouvelle ou d'un chapitre d'un roman, et je crois aussi savoir quand il faut rentrer dedans: au moment exact où les choses se passent, ou sont sur le point d'avoir lieu. Je maintiens la tension sans qu'il y ait de relâchement, j'essaye de ne pas me répéter dans mes livres, ce qui signifie: je ne répète jamais deux fois la même chose dans une même histoire, et je m'arrange pour que les choses empirent avant que l'histoire ne s'achève. Du rythme et de l'élan. Du rythme pour l'élan et de l'élan dans la structure.
Vous dites que "l'essentiel échappe souvent au lecteur", pourtant je mets l'accent sur la clarté dans mes textes, même si certains paragraphes font quarante pages, je veux que le lecteur comprenne clairement ce qui se passe. Je suis complètement lecteur quand j'écris. J'ai beau être celui qui écrit, je me concentre pleinement sur la lecture.

Vous est-il arrivé de ne pas retoucher un de vos brouillons et de publier des premiers jets?
Je ne publie jamais de premier jet. Je peaufine mon texte jusqu'à ce qu'il soit parfait, parfait à mes yeux, bien entendu.

Déambulez-vous — fidèle à l'image traditionnelle de l'écrivain — avec un carnet à la main?
Des petits carnets traînent souvent dans mes poches, mais je les perds. A moins qu'ils ne finissent par déchirer mes poches. Je trimballe des morceaux de papier, et quand j'ai une idée ou un ajout à faire à ce que je suis en train d'écrire, je couche ça sur le papier. J'ai toujours une feuille pliée sur moi, et deux ou trois stylo-plume.

(suite au prochain n°)

CYNICS SUITE DE LA PAGE. 21 (COUVERTURE CHAUZY)

"Live At The Yasta" (Impossible Rds - Espagne - 1991)

Compilations:
* "No Place To Hide" sur "Declaration Of Fuzz" (Glitterhouse - Allemagne - 1986)
* "Waste Of Time" & "Let me Know" sur "Beasts From The East" (Voxx - Usa - 1986)
* "Get Away Girl" sur "Sound Of Now" (Dionysus - Usa - 1987)
* "Little Girl" sur "Mr Garager's Neighborhood" (OG/What Wave - Canada - 1989)
* "Blue Train Station - Live" sur "What's All Fuzz About" (What Wave Mag - Canada - 1989) [K7]
* "Shot Down" sur "Here Ain't The Sonics" (Estrus/Popllama - Usa - 1989)
* "Be True To Your School" sur "Smiles, Vibes & Harmony - A Tribute To Brian Wilson" (De Milo 004 - Usa - 1990)
* "Girl, You're On My Mind" sur "1991 Wdve Comp" (DVE/ILBT Rds - Usa)
* "I Got You Babe" sur "A Tribute to Sonny Bono" (Bogus Rds - Usa)

J-P MANCHETTE — SUITE DE LA PAGE. 14 (COUV. CHAUZY)

centrale. L'Histoire montrera bientôt si les émeutes quasi-permanentes annoncent l'improbable renversement révolutionnaire (et non pas simplement autodestructeur de cette tendance effroyable). Tous les événements importants de la dernière décennie, *et de celle que voici*, sont des épisodes de cet affrontement.

Quels sont les cinq polars des années 80 que vous retiendriez et cinq ouvrages nécessaires à une meilleure compréhension de notre monde?
Polars: *Mortelle randonnée* de Marc Behm; *Le clou de la saison* de John Crosby; *On tue aussi les anges* de Kenneth Jupp; *Le soleil qui s'éteint* de Robin Cook; *Huit millions de morts en sursis* de Lawrence Block. Et il me faudrait bien sûr une place supplémentaire pour James Ellroy et de préférence son *Dahlia noir*.
Autres: *Commentaires sur la société du spectacle* de Guy Debord; *Tchernobyl, anatomie d'un nuage* (anonyme); *Un peu d'air frais* de George Orwell; *Du terrorisme et de l'Etat* de Gianfranco Sanguinetti (avec la postface de la traductrice de l'édition hollandaise); *Minima moralia* de Theodor W. Adorno. (Je me suis limité là aussi à des ouvrages publiés en français entre 1980 et 1990; l'Orwell a peut-être eu une édition française bien antérieure.)

SHAKIN' DOLLS — SUITE DE LA PAGE. 39 (COUVERTURE CHAUZY)

Concerts anglais:
H: Très bien. Le 23 décembre, il y avait une certaine ambiance. C'est parti d'un seul coup, et on n'a atterri qu'à la fin; c'est rare.
C: Les concerts anglais commencent très tôt et sont très courts. A Huddersfield, on a joué 10 morceaux, et au 8 ou 9e, on nous a fait comprendre qu'il fallait vite finir parce qu'on était 3 groupes. Notre second concert a eu lieu dans un club londonien, organisé par Rob de Vinyl Solution. Ça s'est aussi bien passé, même si le public est resté passif, on aurait dit le public angevin, mais les gens écoutaient, ils ne partaient pas au bar.

Souhaits:
H: Sortir un mini-Lp et que les 3 autres se fassent réformer. Et garder notre esprit pas sérieux.
C: Organiser un tournoi de skate à Angers au lieu du tournoi de foot. Les vieux rockers, genre Thugs, auraient du mal. On imagine pas Eric sur un skate (fou rire général)...

GREEN ON RED — SUITE DE LA PAGE. 26 (COUVERTURE HUGER)

Chuck: Que les français dépensent leur argent dans les fringues et non dans les disques (rires)
Dan: Qu'on avait pas le look à la... Sisters Of Mercy. Que notre son était trop différent. A chaque disque, une nouvelle excuse (rires).

Mais en Angleterre ou aux Usa, vous vendez un minimum, non?
Dan: Oui, la France est un des pires pays question ventes. On vend mieux en Italie, en Scandinavie, en Angleterre. Peut-être les Français voudraient-ils que nous ayons une image plus noirâtre, plus dure. Il est plus important pour nous de contrôler nos disques que notre image comme ces Anglais qui commencent par se couper les cheveux avant d'écrire des paroles à la con. Nous n'aimons pas les chansons d'amour. Nos histoires viennent de faits réels, si tu ne les comprends pas, il te manque quelque chose. Mais nous adorons venir ici, c'est la cinquième ou sixième fois. Il nous arrive toujours quelque chose de dément et c'est de mieux en mieux, alors qu'à Londres, c'est l'inverse. Ils croient tout savoir...

En projet une tournée française à l'automne 91 et l'enregistrement d'un second disque de Dan Stuart avec Steve Wynn du Dream Syndicate. Et un nouveau Green On Red en 93.

Traduction: Corinne Schmitt.




NICKMAN STORY
BONSOIR ! CE SOIR NOUS ACCUEILLONS... Mme FIFILLE STAR DU X AMERICAIN, QU'ON APPLAUDIT BIEN FORT !!
THIERRY GUITARD 12.50
CLAP CLAP CLAP CLAP
MERCI, MERCI... TENEZ, JE VOUS MONTRE UN SEIN POUR LA PEINE !!
ALORS Mme FIFILLE QUE PENSEZ-VOUS DES PROBLÈMES DE FAIM DANS LE MONDE ??
BEN... HEUU... JE SAVAIS PAS QUE C'ÉTAIT LA FIN DU MONDE !!
MAIS NON ENFIN ! PAS LA FIN DU MONDE, LA FAIM DANS LE MONDE !
HAAAA !! LA FAIM DANS LE MONDE !!
BEN HEUUU... ...? ...LA FAIM DANS LE MONDE BEN J'SAIS PAS HEIN ?! NON, LÀ J'AI UN TROU...
UN TROU... UN TROU...
...D'AILLEURS SANS VOTRE TROU QUI PUE...
JE ME DEMANDE VRAIMENT C'QUE VOUS FOUTRIEZ À L'ÉCRAN
COUPEZ COUPEZ SALOPE PUTE CONASSE
TU PUES D'LA CHATTE
TIENS, CRÈVE CRÈVE
NICKMAN NICKMAN NICKMAN NICKMAN NICKMAN NICKMAN
NICKMAN NICKMAN
...NICKMAN... NICKMAN, RÉVEILLE-TOI, IL Y A APOSTROPHE À LA TÉLÉ, SPÉCIAL J.P. SARTRE !
HEIN ? HEIN ?! HA BEN JUSTEMENT J'EN RÊVAIS...
FIN

